

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication**

Le travail de l'étudiant et le décrochage cognitif universitaire

Auteur : Aurian Culot
Promoteur : John Cultiaux
Année académique 2024-2025
Master 60 en sciences du travail

Je tiens à remercier toutes les personnes sans qui ce mémoire n'aurait pas pu être.

Je voudrais tout d'abord exprimer ma reconnaissance envers mon promoteur Monsieur John Cultiaux pour son aide précieuse dans l'élaboration de ce mémoire. Et particulièrement pour sa patience et sa rapidité à répondre à mes mails et interrogations.

J'offre également mes sincères remerciements et mon respect aux étudiants qui ont accepté de partager leurs expériences personnelles sur un sujet aussi sensible que le décrochage.

Table des matières

Introduction	6
1. Présentation du thème	6
2. Le processus du décrochage	7
2.1 Décrochage cognitif	9
2.2 Facteurs du décrochage et décrochage cognitif	9
a) Facteurs psychologiques.....	10
b) Facteurs environnementaux.....	11
3. Etudiant, un travail	11
4. Le travail de l'étudiant	13
5. Problématique	15
6. Méthodologie	15
6.1. Collecte de données	16
6.2. Echantillonnage	16
6.3. Description des interrogés	17
6.4. Les questions du guide d'entretien	19
6.5. Méthode d'analyse des données	20
7. Analyse	21
7.1. L'avant université	21
7.1.1. Profil de l'élève	21
a) Bon élève	21
b) Raison d'aller à l'université.....	22
7.1.2. Attentes	23
a) Horaire	23
b) Charge de travail	23
c) Cours	23
d) Image des études universitaires et des étudiants	24
7.2. Première année et désillusion	24
7.2.1. Culture universitaire	24
7.2.2. Des cours inintéressants	25
7.2.3. Méthode de travail	25
7.3. La vie universitaire	26
7.3.1. Travail de l'étudiant	26
a) Un travail professionnel	26
b) Les horaires.....	27
c) Le travail d'un étudiant	28
7.3.2. Les problèmes rencontrés	29

a) Manque d'encadrement pour les étudiants	29
b) Manque d'encadrement pour les professeurs	30
c) Cours sans sens et intérêt	31
d) La culture universitaire.....	31
e) L'administration	31
f) Le trajet.....	32
7.3.3. Les solutions évoquées	32
a) Encadrement	32
b) Adapter la pédagogie	33
c) Promouvoir une culture estudiantine plus sérieuse.....	33
7.3.4. Profil de l'étudiant	33
7.4. L'après université	35
7.4.1. Décrocheurs.....	35
a) Envisagé de retourner à l'université.....	35
b) Ce qu'ils ont fait après.....	36
7.4.2. Non-décrocheurs	36
a) Envisagé de quitter l'université.....	36
b) Compte faire après.....	37
7.4.3. Image actuelle des études universitaires et des étudiants	37
8. Discussion.....	38
8.1. Avant université.....	39
8.2. Première année.....	40
8.3. Travail de l'étudiant.....	40
8.4. Problèmes	42
a)Problèmes psychologiques.....	43
b) Problèmes environnementaux	44
8.5. Profilage du décrochage cognitif.....	46
Comparaison.....	47
Conclusion	49
Solutions et limites	50
Bibliographie	52
Annexe 1 : Guide d'entretien	54
Annexe 2 : Entretien de « Yannick ».....	55
Annexe 3 : Entretien de « Alex ».....	61
Annexe 4 : Entretien de « Sacha ».....	68
Annexe 5 : Entretien de « Lou »	75
Annexe 6 : Entretien de « Dominique ».....	83

Annexe 7 : Entretien de « Max »	91
Annexe 8 : Entretien de « Jackie »	99

Introduction

Ce mémoire s'intéresse au phénomène de décrochage scolaire, un problème qui persiste partout dont en Belgique avec un taux de 6,2% en 2023 (« *Décrochage scolaire (i24)* », 2024). D'ailleurs, un des objectifs de développement durable est de diminuer ce taux de décrochage jusqu'à atteindre 0% en 2030 mais cela s'annonce difficile pour la Belgique (« *Décrochage scolaire (i24)* », 2024). En cause, la complexité du phénomène du décrochage qui peut exister sous différentes formes et qui possède de multiples causes possibles. Afin de mieux comprendre le phénomène du décrochage scolaire, en première partie, il est nécessaire de réaliser un état des lieux des textes et des apports scientifiques sur le sujet. A partir de cet état de l'art, j'identifie les facteurs sociologiques et psychologiques sur lesquels je me concentre particulièrement dans ce travail.

En même temps, la forme particulière au cœur de ce travail, le décrochage cognitif des étudiants universitaires, sera présentée. Plus précisément, ce sont des étudiants universitaires de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve qui ont décroché ou qui sont encore en études durant la période 2019-2025, qui sont analysés. Ce n'est cependant pas tout puisque ce mémoire prend comme hypothèse que le travail même d'un étudiant universitaire peut encourager le décrochage cognitif de ce dernier. Pour cela, je me base sur une seconde hypothèse : le travail d'un étudiant serait un travail au sens professionnel. Les travaux du sociologue Tomas Périlleux (2001) et du psychiatre Christophe Dejours (2000 et 2003) permettent de définir le travail et d'associer ses caractéristiques au travail d'un étudiant. Une fois mises en commun, j'examine comment certaines caractéristiques, comme la charge de travail, démotivent et fatiguent les étudiants jusqu'à se concrétiser pour quelques-uns, en un décrochage cognitif.

Ensuite, une présentation de la méthodologie utilisée afin de répondre à cette question de recherche : « Comment le travail d'étudiant encourage le décrochage cognitif universitaire ? » Des entretiens semi-directifs ont été organisés avec des étudiants décrocheurs et non-décrocheurs dans le but de collecter des données de terrain. Cette présentation comporte également une explication de l'échantillonnage effectué, une description des étudiants rencontrés tout en préservant leur anonymat et une explication des questions du guide d'entretien. Une fois les données récoltées, elles ont été retranscrites et réparties entre 4 périodes-clés de la vie d'un étudiant à l'université : « l'avant université », « la première année de bachelier », « la vie universitaire » et « l'après université ». L'explication de cette répartition se trouve aussi dans la partie méthodologie. Une fois la répartition finie, les données sont mises en dialogue avec les savoirs scientifiques correspondant à leur période dans la partie interprétation dans le but de découvrir les éléments de la vie étudiante et du travail étudiant qui provoquent un décrochage cognitif.

1. Présentation du thème

Ce mémoire commença avec un intérêt sur le décrochage scolaire. Un problème qui malgré la tendance baissière qu'il connaît depuis les vingt dernières années, est toujours présent

en Belgique. Selon les chiffres de Statbel (2023), 6,4% des 18-24 ans étaient en décrochage scolaire et ne possédaient pas de diplôme en 2022. De plus, 12% des wallons âgés de 18 à 24 ans ne sont ni en emploi, ni en étude, ni en formation (Depicker, 2024). En 2023, les chiffres ont certes baissé à 6,2% mais d'après des projections, la Belgique ne pourra pas atteindre les objectifs de développement durable de 0% en 2030 (« *Décrochage scolaire (i24)* », 2024).

Beaucoup d'auteurs ont travaillé sur le sujet du décrochage scolaire et, avec le temps, plusieurs facteurs de nature différente ont été identifiés dont le niveau d'éducation des parents de l'étudiant (Suebang & Maingari, 2021), la nationalité, le genre, la filière d'étude (Zaffran & Aigle, 2020), etc. Maintenant, il serait intéressant de considérer le travail-même qui est demandé aux étudiants comme cause possible du décrochage. Si la charge de travail des étudiants est trop importante pour eux, ils seraient sensibles à des maladies professionnelles comme le burnout. Ce qui expliquerait la perte de motivation et la baisse des résultats scolaires avant que l'étudiant ne quitte l'institution. Cette description correspond à une forme de décrochage précise, le décrochage cognitif où l'étudiant entre dans un processus de désaffiliation progressive et développe une forme de désamour de l'institution, à la suite de conflits et de difficultés scolaires (Bruno & al, 2017). Cependant, à la différence d'un décrochage « physique », où l'individu quitte l'institution, une personne en décrochage cognitif peut rester et continuer son parcours étudiant (Suebang, 2022).

Avant de définir les concepts clés, il est nécessaire de circonscrire la population étudiée dans ce mémoire. Il s'agit des étudiants universitaires de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve qui ont décroché ou qui sont encore en étude durant la période 2019-2025. Les raisons de ces choix sont pragmatiques, le décrochage universitaire étant un sujet difficile à aborder, j'ai orienté mon choix de population en fonction des étudiants décrocheurs qui ont accepté de parler de leur situation. De plus, l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve, avec ses 38 000 étudiants (« *L'université en chiffre* », 2024), comptent un certain nombre de décrocheurs avec 150 étudiants sur 741 qui ont abandonné durant leur première année en bachelier en 2022 (De Witte, 2022).

2. Le processus du décrochage

Le phénomène du décrochage universitaire est très complexe. Le décrochage est un processus long dans lequel de multiples facteurs entrent en jeu et peuvent donner différentes formes de décrochage. Cette section vise à expliquer ce phénomène, les différentes formes qu'il prend, ses facteurs psychologiques et sociologiques et se termine par une explication du décrochage cognitif, concept clé de ce mémoire.

Dans sa définition du décrochage, Esterle-Hedibel (2006) reprend la vision de Guigue (1998) et de Blaya et Hayden (2003) en expliquant qu'il s'agit d'un processus de désadhésion au système ou un accrochage manqué qui conduiront, à plus ou moins long terme, à une désaffection, sans être nécessairement marqué par une information explicite confirmant la sortie de l'institution. Certains auteurs remettent en question la partie « accrochage manqué » dans le contexte de l'université de masse (David & Melnik-Olive, 2014). La dimension structurelle du

passage entre le secondaire et le supérieur amène certains étudiants à arriver par défaut à l'université et à ne pas accrocher aux études universitaires. De ce fait, ils ne deviennent pas des étudiants et leur expérience ne peut alors pas être qualifiée de « décrochage » (David & Melnik-Olive, 2014).

Guigue (1998) oppose le décrochage à la démission qui explicite le départ volontaire de l'élève, et à l'exclusion, acte par lequel une autorité reconnue le démet de ses fonctions. Il arrive qu'une démission arrive à cause d'une exclusion prévisible de l'étudiant (Esterle-Hedibel 2006). Une démission n'est cependant pas un abandon des études. Un étudiant peut interrompre ses études et les reprendre plus tard, au même endroit ou ailleurs, sous la même forme ou pas (Zaffran & Aigle, 2020). C'est pour cela qu'il existe une distinction entre le décrochage à l'université et le décrochage des études supérieures (David & Melnik-Olive, 2014). Un étudiant qui quitte l'université n'arrête pas forcément ses études : il peut se réorienter vers une autre forme de formation ; se réinscrire dans un autre programme ; se réinscrire dans une université différente (David & Melnik-Olive, 2014). Tant que le retour en formation est possible, un étudiant sortant de l'université sans diplôme, ne cesse pas pour autant d'être étudiant (Zaffran & Aigle, 2020). Le décrochage serait donc un processus réversible et même rattrapable si les décrocheurs potentiels sont repérés et aidés en amont (David & Melnik-Olive, 2014). David et Melnik-Olive (2014) illustrent cela par la période de « doute » souvent éprouvée par les étudiants durant leur première année à l'université. Au début de cette nouvelle étape dans leur vie, beaucoup doutent et se sentent perdus. David et Melnik-Olive (2014) qualifient cette période de « décrochage intermédiaire » dont l'irréversibilité dépend d'un jeu de facteurs tels que : la bourse d'études, l'éloignement physique du lieu d'études, le soutien familial, la durée du décrochage intermédiaire...

Le concept de décrochage scolaire se diffère également de la notion d'échec afin de se séparer de la vision d'un abandon limité aux élèves ayant obtenu de mauvais résultats scolaires et prioritairement issus de milieux défavorisés (Bruno & al, 2017). En effet, 12 % des étudiants qui interrompent leurs études avant l'obtention du diplôme ont validé leurs examens. Donc, les étudiants en réussite sont aussi susceptibles d'arrêter leurs études (Zaffran & Aigle, 2020). Cette subtilité ouvre le décrochage à une population multiforme présentant des caractéristiques disparates et à une variation de raisons afin d'expliquer leur décision de quitter l'école (Bruno & al, 2017). Suebang (2022) regroupe cette diversité de facteurs en deux sous-catégories du décrochage : une active et une passive. L'active pour les situations présentant une démarche volontaire de l'étudiant qui évoquera des arguments rationnels en rapport avec son départ de l'école et ce, pour une exclusion ou une démission. Tandis que les situations perçues comme subies et liées à des facteurs scolaires et extrascolaires se trouvent dans la sous-catégorie « passive ». Par exemple, un étudiant qui ne s'implique pas dans sa scolarité malgré sa présence régulière aux cours et ne présentant pas de comportement attirant l'attention des enseignants (Suebang, 2022).

Bien que le décrochage semble à première vue un phénomène individuel, il est aussi un phénomène structurel considéré comme inhérent au système de l'éducation. Le passé scolaire de l'individu et les conséquences sur son parcours, ses choix et ses projets sont des facteurs prédominants du décrochage universitaire (David & Melnik-Olive, 2014). Le taux de

décrochage scolaire est d'ailleurs utilisé pour mesurer les performances des établissements scolaires (Bruno et al., 2017). Ce qui entraîne certains établissements à mener une politique dissuasive auprès des élèves à risque de décrochage comme ceux ayant des résultats scolaires plus faibles que la moyenne (Bruno et al., 2017). Ils seront « encouragés » à changer d'école ou à suivre une formation non diplômante afin de ne pas les comptabiliser dans les taux de diplomation (Rumberger & Palardy, 2005).

Enfin, le terme « décrochage » mobilisé dans les discours politiques ne recouvre pas toutes les facettes de la réalité (David & Melnik-Olive, 2014). Bien qu'il y ait un consensus de lutter contre le décrochage universitaire parmi les acteurs politiques et universitaires, on revient souvent sur la nécessité d'un changement des conditions d'accompagnement des étudiants en s'appuyant sur le faible taux de réussite, sur l'importance des abandons d'études en fin de première année (Zaffran & Aigle, 2020). Cependant, le phénomène de décrochage universitaire peut prendre différentes formes (abandon définitif des études, réorientation et interruption provisoire des études) qui le rendent complexe à calculer (Zaffran & Aigle, 2020). Les instruments utilisés ne sont pas capables de montrer pleinement la réalité puisqu'ils se basent principalement sur la définition locale de la sortie sans diplôme, construite à partir des fichiers d'inscrits non réinscrits des établissements (Beaupere, 2009).

2.1 Décrochage cognitif

Ce mémoire se concentre sur une forme précise du décrochage : le décrochage cognitif. Ce dernier serait à l'origine du processus du décrochage scolaire et se joue dans l'interaction entre les élèves et l'institution scolaire (Gevrey, 2016) depuis ses politiques jusqu'à ses situations de classe, depuis les interactions avec l'enseignant jusqu'au cadre de travail proposé tant du point de vue des formes scolaires que des contenus et formes d'évaluation (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017).

Nommé en premier lieu comme « décrochage de l'intérieur », ce phénomène mettait en avant les écarts entre la culture scolaire et celle de certaines catégories d'élèves. Les malentendus résultants conduisaient à un processus de désaffiliation progressive (Bruno & al, 2017) qui ne produisaient pas de signes de rejet de l'institution perceptibles de l'extérieur (Ziane, 2013).

Ensuite, cette définition s'est élargie afin d'incorporer les élèves qui connaissent un sentiment d'ennui croissant et l'apparition de difficultés extra-scolaires et scolaires. Cela les conduirait à se dévaloriser, perdre en motivation et à développer une forme de désamour de l'école (Suebang, 2022). L'apprenant, malgré ne plus être en phase avec les apprentissages, ne matérialise pas son départ de l'établissement scolaire mais reste dans le système avec l'espoir que la suite de son parcours scolaire lui apportera plus de satisfaction (Suebang, 2022).

2.2 Facteurs du décrochage et décrochage cognitif

Le décrochage est l'aboutissement d'un processus de long terme et de l'accumulation de facteurs multiples (Bruno et al., 2017). Parmi les multiples théories en rapport, je porte dans ce mémoire une attention particulière sur les théories psychologiques et sur les théories environnementales. Les premières ont pour postulat que le décrochage des études dépend des caractéristiques directement liées à l'individu comme ses aptitudes intellectuelles, ses traits de personnalité, sa motivation et sa capacité à s'adapter à un nouvel environnement (Suebang, 2022). Les secondes théories se concentrent davantage sur l'environnement social de l'individu décrocheur comme sa famille, son environnement social et l'effet de l'institution scolaire (Suebang, 2022).

a) Facteurs psychologiques

L'expérience scolaire des futurs décrocheurs est souvent décrite comme négative, empreinte de frustrations et d'échecs (Esterle-Hedibel, 2006). Des résultats scolaires faibles sont considérés comme élément principal et le seul significativement prédictif du décrochage (Bruno et al., 2017). Les échecs rapetissent l'estime de soi, ce qui conduit à un comportement dépressif et à un désengagement envers l'université (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017). L'anticipation même de l'échec aux examens pousse certains à se réorienter en dehors de l'université ou à chercher un emploi (Beaupere, 2009).

Les problèmes de comportement sont aussi prédicteurs de décrochage (Bruno & al., 2017). La majorité des étudiants décrocheurs dit s'ennuyer en classe et avoir l'impression de perdre son temps (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017). Ce manque de motivation se concrétise par un désengagement prenant la forme d'un manque de travail et/ou d'une agitation en classe (bavardages, énervements, colère voire violence) causant l'échec (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017).

Les frustrations quant à elles, naissent de la confrontation entre les attentes de l'université et la réalité de la vie universitaire. La plupart des personnes ne s'interroge pas réellement sur son orientation après les secondaires (Legendre, 2003). L'université apparaît comme une continuation logique, voire, par défaut de leur parcours. Ces personnes semblent développer un a priori positif de l'université en général avant même de devenir étudiant (Legendre, 2003). En entrant à l'université, les étudiants espèrent se libérer pour un temps des contraintes sociales, goûter à un monde interdit et retarder l'entrée sur le marché du travail (Zaffran & Aigle, 2020). Cependant, la quantité de travail que ceux-ci doivent effectuer à l'université diffère de leur attente de liberté et les conduit dans les exigences du monde professionnel. Paradoxalement, malgré leur désir premier de liberté, les étudiants déplorent également le manque d'encadrement à l'université et une administration peu tournée vers l'étudiant et ses préoccupations (David & Melnik-Olive, 2014). Ces échecs et frustrations expliquent en quoi le décrochage est un processus lent dont les probabilités de ce décrochage augmentent au plus les étudiants restent dans l'institution (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017).

b) Facteurs environnementaux

Le premier facteur environnemental est celui de la famille. Un manque de soutien de la famille dans l'orientation et les choix de cours (Legendre, 2003) ou l'incapacité d'aider l'étudiant pour cause de capital scolaire moindre (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017) augmente le risque de décrochage. Il en est de même si la famille n'a pas enseigné les bons comportements nécessaires à la réussite scolaire et si le contexte familial connaît un manque de cohésion et d'organisation (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017) empêchant l'installation d'un climat éducatif familial serein et sain (Ziane, 2013). Les conditions socio-économiques de l'étudiant importent également car s'il est démuné, cela augmente ses possibilités d'exercer une activité supplémentaire. Cette activité peut entraîner des répercussions négatives sur le parcours scolaire et même devenir l'activité principale (Ziane, 2013).

Le second facteur environnemental concerne l'environnement scolaire. L'inscription à l'université s'accompagne d'une perte de repères temporels et pédagogiques (David & Melnik-Olive, 2014). Les heures de travail sont moins claires et les exigences en matière de travail sont moins explicites qu'en secondaire. Si l'université n'offre pas de cadre structuré et cohérent, les étudiants risquent d'être insatisfaits (Bruno & al, 2017) et de sortir de l'institution (David & Melnik-Olive, 2014). Cette transition du secondaire au supérieur est marquée par trois périodes : l'étrangeté, l'apprentissage et l'affiliation (Smouda, 2018). Il est primordial de s'affilier à la culture universitaire afin de réussir à l'université (Beaupère et al., 2007). Cela nécessite l'apprentissage et l'appropriation des codes, coutumes et cultures (Smouda, 2018) qui aideront à éviter un climat et des relations négatives avec les enseignants et les autres étudiants (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017).

3. Etudiant, un travail

Dans l'optique d'analyser le décrochage cognitif des étudiants universitaires sous l'angle du travail, il faut d'abord accepter l'hypothèse que le travail d'étudiant, dans le sens « être un étudiant », est un travail, au sens professionnel, à part entière. Cette partie se charge de définir le travail à partir des travaux du sociologue Tomas Périlleux (2001) et du psychiatre Christophe Dejours (2000 et 2003) et d'associer ses différentes caractéristiques au travail d'un étudiant. Par souci de précision, le travail d'étudiant évoqué dans ce mémoire se différencie du job étudiant. Je parle bien de la charge de travail d'un étudiant (aller en cours, étudier...) et non des étudiants qui possèdent un job en activité secondaire à leurs études.

Tout d'abord, Thomas Périlleux (2001) définit une activité de travail comme une succession de mises à l'épreuve et ce, dans deux sens. Premièrement, dans le sens où le travailleur est évalué et doit faire preuve de ses capacités. Tout comme un étudiant qui doit réussir des examens théoriques et des travaux pratiques afin de prouver qu'il possède la connaissance et les capacités attendues de lui. Deuxièmement, il s'agit d'une mise à l'épreuve dans le sens où les contraintes, les adversités et les souffrances rencontrées lors de l'exécution du travail représentent une mise à l'épreuve de soi. Pour Périlleux (2001), le travail contribue, positivement ou négativement, à l'accomplissement de soi et à construire l'affectif et la

biographie d'une personne. Je peux rapporter cela aux études universitaires qui ont une place importante dans la construction d'une personne. Le cursus que l'étudiant choisi de suivre et les épreuves qu'il rencontrera, ont pour objectif officiel de le préparer à la vie professionnelle en développant des capacités précises. D'autant plus que l'entrée à l'université se déroule souvent en parallèle avec les premiers pas dans l'indépendance de l'étudiant (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017).

Dans ses travaux, Dejours (2003) met l'accent sur l'expérience subjective du travail incommensurable à toute autre. L'intensité de l'effort, son contenu et sa qualité (jouissance ou frustration en échange de la souffrance) ne peuvent être mesurés et classés face à l'expérience d'autrui. Seule la durée de l'effort est mesurable et c'est pour cela que le travail est principalement référencé et évalué par le temps de travail. Cependant, ce référencement au temps de travail a tendance à placer le temps de travail au-dessus et à ne pas considérer l'effort. La logique de production matérielle l'emporte sur la reconnaissance de l'humain alors que l'effort fourni et le résultat ne sont pas équivalents entre eux et entre les individus. Le concept de la « charge de travail » reflète cette dichotomie en opposant la charge qui renvoie à l'homme et aux caractéristiques individuelles et singulières de l'effort, à la tâche qui connote au résultat matériel de l'effort et du travail (Dejours, 2003). La dimension physique du travail est prise en compte dans la charge de travail souvent au détriment des dimensions psychiques et intellectuelles qui composent la charge mentale du travail (Dejours, 2003). Dans le cadre du travail des étudiants, l'expérience et le vécu de ces derniers sont fondamentalement les critères qui peuvent considérer le travail de l'étudiant comme travail au sens professionnel.

Un autre point important pour Dejours (2003) est ce qu'il nomme « le réel du travail ». Il existe toujours un décalage entre le travail dans sa conception et son exécution. Même si l'organisation est rigoureuse et les consignes claires, le travail est rempli d'inattendus qui rendent impossible d'atteindre à la perfection la situation prévue initialement. Ces problèmes sont divers et variés. Par exemple, ils peuvent être d'origines humaines (un collègue n'effectue pas son travail), organisationnelles (un problème dans l'horaire) ou encore instrumentales (une panne de machine). Le « réel du travail » désigne ce décalage entre le prescrit et la réalité tandis que travailler sert à combler cet écart (Dejours, 2003). On travaille afin d'atteindre ses objectifs prévus, et ce, malgré les obstacles rencontrés durant l'exécution. C'est par le travail, la connaissance et la technique que l'on dépasse ces obstacles et que l'on se rapproche de la réalité. Quand la réalité offre trop de résistance, les objectifs ne sont pas atteints. L'échec représente alors l'écart entre la réalité et la prescription. Ces échecs sont ensuite source de colère, d'irritation ou de découragement (Dejours, 2003). Pour l'étudiant, son prescrit/ses objectifs de travail seraient d'aller en cours et de réussir ses examens. Cependant, une grève de transport, un membre de groupe inactif ou un problème de réseau empêchant l'envoi d'un mail sont quelques-uns des obstacles qui compliquent l'exécution du travail. L'échec de passer ses examens peut alors démotiver l'étudiant. Dans le fil du « réel du travail », Dejours (2003) évoque l'importance de la clandestinité dans l'exécution d'un travail bien fait. C'est-à-dire, le besoin de comportement hors du cadre de ceux prescrits. Certains, jugeant les comportements prescrits comme obstacle, vont jusqu'à leur encontre et ce même, s'ils risquent une punition. Dans le cas d'un étudiant, se rendre en cours et prendre note serait considéré comme le

comportement prescrit mais la réalité fait que les étudiants ne peuvent pas aller à tous les cours et se reposent donc sur les notes d'autrui (parfois même anciennes de plusieurs années).

Enfin, Dejourns (2003) évoque différentes façons d'évaluer le travail : par le temps, par la qualité, par les compétences. Comme expliqué précédemment, l'évaluation par le temps est risquée puisqu'elle diminue la place de l'humain dans le travail. Pour les étudiants, leur travail est évalué sur la base de compétences (prouver qu'ils les ont) et sur la base de la qualité (atteindre 5/10 pour réussir implique une qualité minimale, ce qui peut placer le résultat du travail avant ce dernier). Cependant, l'évaluation des compétences entraîne une évaluation du travail non indépendante de la personne (Dejourns, 2003). Si le travail est jugé « incompétent », le travailleur subit ce même jugement et peut en souffrir. Le moyen de surmonter cette souffrance est la reconnaissance de l'effort fourni (Dejourns, 2003) mais cela n'est pas réellement le cas dans des situations où le professeur ne connaît pas exactement les efforts fournis par l'étudiant et peut en avoir une image erronée. Les étudiants ne se sentent pas récompensés de leurs efforts lorsqu'ils jugent une note insuffisante par rapport au temps de travail investi (Berthiaume et al., 2012) Il en est de même lorsqu'un cours offre peu de crédit par rapport au temps de travail qu'ils y ont consacré (Berthiaume et al., 2012).

4. Le travail de l'étudiant

Maintenant que l'hypothèse de considérer le travail d'étudiant comme un travail au sens professionnel est établi, il faut expliquer en quoi concerne le travail de l'étudiant d'après la littérature scientifique. Le développement de cette partie suit les points clés du travail de Dejourns (2003) : le temps de travail, la charge de travail et comment ceux-ci sont perçus.

Tout d'abord, en ce qui concerne le temps de travail de l'étudiant, il existe une définition officielle avec la réforme de Bologne de 2004. Cette dernière a introduit le système de quantification des études avec les crédits ECTS (European Credits Transfer System) qui expriment le volume de travail fourni par l'étudiant (Barras et al., 2017). La quantité de travail moyenne demandé pour 1 crédit se situe entre 25 et 30 heures (Berthiaume et al., 2012). Une année académique de 60 crédits équivaut alors entre 1500 et 1800 heures de travail. Cependant, une étude menée auprès des étudiants universitaires de Suisse rapporte que la moitié d'entre eux déclare travailler un nombre d'heures correspondant au volume préconisé par les crédits ECTS. Un tiers estiment travailler plus d'heures et le reste moins d'heures (Barras et al., 2017). Ces heures englobent le temps passé en cours, le travail à domicile, la préparation aux examens et le temps même de l'examen (Berthiaume et al., 2012).

Cette définition limiterait le travail des étudiants aux quatre éléments suivants : le temps passé en cours, le travail à domicile, la préparation aux examens et le temps même de l'examen. Ces éléments présentent une différence de précision entre eux. D'un côté, les heures de cours et la durée de l'examen sont les mêmes, mises à disposition de tous les étudiants (sauf pour les étudiants à statut spécial tel le PEPS qui disposent d'un peu plus de temps pour les examens). C'est après, au choix de l'étudiant de les utiliser pleinement ou non. De l'autre côté, les heures pour le travail à domicile et la préparation aux examens fluctuent beaucoup plus entre les

étudiants et il n'existe pas de moyen précis et officiel pour déterminer le nombre d'heures de travail de ces catégories pour un étudiant. En plus, les termes « travail à domicile » et « préparation aux examens » sont trop généraux et masquent la diversité et la complexité de ces travaux, par exemple, des exercices, des études de cas, des lectures scientifiques, des comptes-rendus, des projets... Dans leur étude, Berthiaume et al. (2012) ont interrogé des enseignants sur les activités effectuées par les étudiants en dehors de la salle de classe. Ils ont relevé les deux activités les plus citées : le travail réalisé autour des notes de cours (relecture, mise au propre et mémorisation) et la lecture des ouvrages recommandés par l'enseignant. D'après les étudiants de cette même étude, les activités d'apprentissage qu'ils effectuent en dehors de la classe sont effectivement les lectures recommandées et les lectures de notes, mais ils ajoutent : la préparation d'exercices, la recherche d'informations, les discussions en groupes/collègues et le recours à d'autres médias (vidéos).

Les travaux de Berthiaume et al. (2012) montrent deux choses. D'abord, les tâches plus indirectes comme la socialisation et l'entretien d'un espace d'études sont également effacées derrière « le travail à domicile » et « la préparation aux examens ». Ensuite, il existe une différence entre la vision des enseignants relative à la charge de travail des étudiants et la réalité des étudiants. Berthiaume et al. (2012) expliquent l'origine de cette différence par le ressenti personnel des enseignants et par un manque de communication entre eux. Les professeurs sont des experts dans leur domaine et de ce fait, ont tendance à sous-estimer la difficulté des tâches qu'ils assignent et la quantité d'effort des étudiants pour les surmonter. De plus, les enseignants ne communiquent pas assez entre eux et ignorent les tâches que leurs collègues donnent aux étudiants qu'ils partagent.

Enfin, la perception des étudiants de leur travail est essentielle puisque leur charge de travail est définie à l'aide de leur expérience subjective (Dejours, 2003). Le comportement des étudiants à l'égard de l'enseignement et leur motivation d'apprendre sont déterminés par leur perception du temps qu'ils ont consacré aux tâches d'apprentissage et non le temps effectif (Berthiaume et al., 2012). Plusieurs aspects de l'enseignement donnent une impression d'avoir une lourde charge de travail : une importante quantité de matières vue en peu de temps en classe ; des journées de travail longues (plus de 8 heures de cours par exemple) et le nombre d'heures de cours ; un manque de ressources (temps, matériel...) pour effectuer les travaux assignés qui crée une impression de délais serrés ; le manque de disponibilité des enseignants ; l'impression que les efforts consacrés aux activités d'un cours ne sont pas récompensés ; une grande quantité de matières à étudier dont la mémorisation de faits et de définitions ; des évaluations répétées à intervalles courts ; un manque de clarté des objectifs d'apprentissage et ignorer ce qu'il est attendu de connaître aux examens (Berthiaume et al., 2012). Tous ces aspects n'influencent pas à un même niveau la perception de la charge de travail des étudiants (Kember, 2004). Les méthodes d'enseignement et d'évaluation influencent davantage que le nombre d'heures de cours (Kember, 2004). Les travaux de groupe et de cours qui privilégient les interactions étudiant-enseignant donnent moins l'impression d'une charge de travail lourde. (Kember, 2004). Une autre façon de diminuer l'impression de la charge de travail passe par une vie associative et des loisirs réguliers (Kember, 2004).

5. Problématique

En considérant le travail d'étudiant comme un travail au sens professionnel, il est possible d'expliquer le décrochage cognitif de certains étudiants. Les attentes de la vie universitaire ne correspondent pas à la réalité. Une perte de repères temporels et pédagogiques sans cadre pour les remplacer donne l'impression d'un manque de soutien du corps universitaire (David & Melnik-Olive, 2014). Un besoin de s'affilier et de se socialiser rapidement afin d'éviter des relations négatives avec les enseignants et les autres étudiants (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017). Une quantité de travail énorme, ou au minimum perçue comme telle, et des délais serrés donnent l'impression aux étudiants d'avoir une lourde charge de travail (Berthiaume et al., 2012). Malgré cela, les étudiants font de leur mieux pour surmonter ces obstacles et atteindre leurs objectifs. Cependant les écarts entre les résultats et les objectifs créent des sentiments d'échec et de frustration (Esterle-Hedibel, 2006). Les étudiants sont en désaccord et se sentent blessés par l'évaluation de leur travail. Ils vont alors se dévaloriser, perdre en motivation et se détacher de l'institution (Suebang, 2022). Une solution pour y remédier serait la reconnaissance des efforts de travail fournis dans les évaluations (Dejours, 2003). Cependant le système actuel des universités ne le permet pas. Les étudiants ne peuvent pas montrer et prouver la quantité de travail qu'ils ont effectué pour leurs études. Tandis que du côté des professeurs, ceux-ci ne connaissent pas la quantité de travail total demandé aux étudiants, souvent par cause d'un manque de communication entre eux (Berthiaume et al., 2012). Ils ont aussi tendance à sous-estimer la difficulté des tâches qu'ils assignent eux-mêmes aux étudiants (Berthiaume et al., 2012). En conséquence, les étudiants ont l'impression que les professeurs les notent injustement et décrochent cognitivement de l'université.

Le travail des étudiants, en soi, démotiverait les étudiants et causerait un désamour vis-à-vis de l'institution. Les étudiants démotivés et fatigués décrocheraient cognitivement de l'université et possiblement physiquement plus tard. Les étudiants qui restent, se laisseraient porter par le flot et les circonstances et s'appliqueraient beaucoup moins, voir plus du tout, dans leurs études. Les diplômés sortant de l'université seraient alors fatigués et non préparés selon leurs pleines capacités. Ce qui va à l'encontre de l'objectif de l'université qui est de former et préparer les étudiants au monde du travail par l'apprentissage de connaissances, le développement de compétences et la formation d'une éthique de travail nécessaires à leurs futurs emplois. Le travail même de l'étudiant serait alors naturellement défectueux car il causerait un décrochage cognitif chez les étudiants qui entraînerait des répercussions sur le long terme. D'où ma question de recherche : Comment le travail d'un étudiant encourage le décrochage cognitif universitaire ?

6. Méthodologie

Dans cette partie, la méthodologie employée durant ce mémoire est expliquée. En premier, la méthode de collecte de données avec ses apports et limites. En deuxième, une explication de l'échantillonnage effectué. En troisième, une description de chacun des étudiants

interrogés avec une explication sur le type de décrochage qu'ils présentent. En quatrième, les raisons en rapport avec les types de questions du guide d'entretien. En cinquième et dernière partie, la manière dont les données récoltées sont analysées.

6.1. Collecte de données

La méthode de récolte de données choisie pour ce mémoire est celle de l'observation indirecte. C'est par le biais d'entretiens semi-directifs avec des étudiants décrocheurs et non-décrocheurs que j'ai récolté mes données. Chacun a répondu à des questions comprises dans le guide d'entretien afin de raconter son récit et son expérience personnelle. Cette méthode a été choisie puisqu'elle permet aux individus rencontrés de donner leurs avis et leurs ressentis (Salah & Said Mehdi, 2018), ce qui est primordial dans un mémoire qui s'intéresse au décrochage cognitif, un phénomène qui touche l'individu, et qui tente de lier ce dit phénomène au travail de l'étudiant et la perception subjective de ce travail (Dejours, 2003). Il s'agit également d'une méthode plus « personnelle » et empathique (Salah & Said Mehdi, 2018) qui permet aux personnes rencontrées de parler plus facilement d'un sujet difficile.

Cette méthode a cependant des limites. Tout d'abord, même si la méthode permet une approche plus empathique, cela n'empêche pas que le décrochage reste un sujet difficile à aborder. Souvent ressenti comme un échec couplé avec le sentiment d'avoir déçu les attentes des autres à son égard, il est possible que l'individu ne parle pas de tout de ce qui s'est passé et comment cela s'est passé. Bien que cela soit l'intérêt et le but premier de cette méthode, les réponses subjectives doivent quand même être « prises avec des pincettes ». Ensuite, il n'est pas possible de faire une généralité des résultats avec le nombre de personnes interrogées, la généralisation n'étant pas l'objectif premier des méthodes qualitatives (Sandelowski, 1995). D'autant plus, que la majorité des participants ont réalisé des études de sciences humaines. Les difficultés qu'ils ont rencontrées ne seront peut-être pas les mêmes que chez des étudiants d'autres facultés. Enfin, bien qu'une approche diachronique soit parfaite pour suivre et comprendre le processus de décrochage cognitif, dans les faits, les étudiants ont été interrogés et il leur a été demandé de raconter leur parcours à un moment. En cinq ans d'études, des moments difficiles et forts ont été intériorisés et oubliés. Les interrogés ont peut-être subi un décrochage cognitif durant leur parcours mais sans les connaissances nécessaires, ils ne l'ont peut-être simplement pas remarqué et ont réussi à s'en sortir.

6.2. Echantillonnage

Pour ce travail, j'ai conduit sept entretiens, chacun avec des étudiants différents afin d'explorer le terrain qui est l'université. Etant un mémoire portant sur le décrochage cognitif universitaire, les trois premières personnes rencontrées et interrogées sont des étudiants qui ont décroché des études universitaires. Les quatre suivants, sont des étudiants qui en sont à leur dernière année de master et qui ont passé cinq années en qualité d'étudiant universitaire.

L'intérêt d'interroger des étudiants qui n'ont pas décroché est double dans ce mémoire. Premièrement, cela montre les différences et les similarités de parcours et d'expérience entre un étudiant qui a décroché et un qui ne l'a pas fait. Ce qui offre la possibilité d'identifier les raisons derrière ces décrochages et peut-être, des solutions. Deuxièmement, le décrochage cognitif est souvent apparenté à un « décrochage de l'intérieur » et désigne un processus de désaffiliation progressive (Bruno & al, 2017) sans production de signes de rejet de l'institution perceptibles de l'extérieur (Ziane, 2013). Les étudiants qui subissent un décrochage cognitif ne sortent pas forcément de l'université et ce, malgré leur manque de motivation et leurs problèmes avec l'institution (Suebang, 2022). Il est donc important de rencontrer des étudiants qui ont continué leur parcours à l'université afin de voir s'ils montrent des signes de décrochage cognitif.

6.3. Description des interrogés

Par souci d'anonymisation et de clarté, chaque étudiant interrogé sera nommé par un prénom fictif durant ce travail. Les prénoms ont été tirés aléatoirement d'une liste de prénoms épiciques, invariables en genre.

Yannick est un étudiant en sciences économiques et de gestion qui a arrêté l'université après un quadrimestre. Il est ensuite allé suivre des cours de marketing en haute école pendant 4 ans avant de se rediriger dans une formation de boucher-charcutier-artisan à l'IFAPME où il se trouve plus épanoui. Ce cas de décrochage correspond à un « accrochage manqué » (Esterle-Hedibel, 2006) où l'étudiant ne parvient pas, voire ne désire pas, à s'adapter à l'ambiance et à la culture de l'université.

Alex est d'abord entré en haute école afin d'étudier l'infographie mais le programme ne lui plaisait pas, il s'est dirigé dans des études de philosophie-art-lettre à l'université. Les cours lui plaisaient davantage et la vie universitaire aussi. Il n'avait a priori pas le désir de sortir l'université. Cependant, l'environnement lui a mis des « bâtons dans les roues » avec des trajets longs et fatigants et des problèmes administratifs malchanceux. Il tenait d'ailleurs à préciser qu'il a quitté l'université à cause de facteurs externes et non d'un décrochage. Il s'agirait ici d'une « exclusion » où une autorité démet l'individu de ses fonctions (Guigue, 1998). L'Alex a désormais suivi et complété plusieurs formations à l'IFAPME en community management et en marketing gestionnaire de projet en marketing digital.

Sacha est tout de suite entré à l'université en étude d'ingénierie mais n'a jamais fini le bachelier malgré deux premières années sans problèmes significatifs. C'est à partir de la troisième année qu'il commence à « trainer » dans les études et à perdre la motivation de travailler ses cours. Après deux ans à « butter », il a tenté un revirement à la faculté de sciences en option physique afin de devenir professeur en physique ou en mathématiques, un rêve de longue date. Cependant, n'ayant pas repris un rythme de travail, il décide d'arrêter de « s'acharner » et donc, quitte l'université. Il s'agit ici d'un décrochage cognitif qui a abouti à un départ physique de l'institution (Gevrey, 2016). Les échecs aux examens l'ont conduit à se dévaloriser et à aller de moins en moins en cours, renforçant d'autant plus la dévalorisation

jusqu'à ne plus se sentir « digne » de suivre les cours avec des élèves « qui eux, travaillent ». Après un an difficile sur le marché de l'emploi, Sacha suit désormais une formation en usinage.

Lou est actuellement dans un master de relations internationales qu'il devrait finir cette année académique. Malgré quelques échecs aux examens au fil des ans, il n'a jamais raté une année et envisagé de quitter l'université. Il compte d'ailleurs continuer encore un an afin de faire un master de spécialisation en action humanitaire internationale. Même s'il relève des problèmes à l'encontre de l'institution et du cadre de travail (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017) qu'il a rencontré durant son parcours, il ne semble pas subir un décrochage cognitif actuellement.

Dominique suit un master en administration publique qui, après une réforme du programme, contient maintenant un an de stage à faire en master 2. Fait important puisque ce stage a joué dans sa décision de choix de master, après son bachelier en sciences humaines et sociales. Durant ses trois années de bachelier, Dominique a pensé à plusieurs reprises à se réorienter trouvant que le système universitaire ne lui convient pas et qu'il en avait « marre ». Cependant, et ce malgré une désillusion et un agacement croissant à l'encontre de l'université, il a terminé sans problème son bachelier. Au vu de cette description, Dominique aurait fait l'expérience d'un décrochage cognitif durant son bachelier et c'est en rationalisant ce que lui coûterait sa réorientation, recommencer et faire 3 ans supplémentaires, qu'il n'a pas décroché physiquement. Il est aussi important de noter, qu'Dominique se dit avoir décroché durant une de ses années en secondaire. Il continuait à aller en cours mais faisait moins d'efforts et n'avait plus la « tête dedans ». Il aurait donc fait l'expérience d'un décrochage cognitif avant son entrée à l'université, ce qui est un facteur prédominant d'un décrochage (David & Melnik-Olive, 2014).

Max a terminé un bachelier en sciences politiques avant de partir dans un master en administration publique. A l'instar d'Dominique, il a déjà envisagé de quitter l'université mais a décidé de poursuivre, après avoir calculé les gains et les pertes d'une telle décision. Il démontre une forte fatigue de l'université dans ses politiques de gestion, ses attentes et son administration, les qualifiant de « hors-sol ». Selon Ben Abid-Zarrouk & Gaujour (2017), une interaction négative entre l'étudiant et l'institution scolaire, mènerait à un décrochage cognitif. Cependant, Max compte faire une année supplémentaire avec master de spécialisation et n'en a donc pas fini avec l'université.

Jackie a enchaîné son bachelier en sciences humaines et sociales avec un master 120 avant de se réorienter dans un autre master avec des cours en commun afin de garder certains crédits déjà acquis. Il a déjà pensé à quitter l'université, trouvant que la manière d'apprendre ne lui correspond pas et a hâte d'en finir avec cette année académique. Il démontre une claire fatigue à l'égard de l'université et des autres étudiants dont l'absence de participation aux travaux lui ajoute du travail. Il montre les signes d'un décrochage cognitif.

Voici ci-dessous un tableau reprenant les caractéristiques des personnes interrogées :

Etudiant	Décrochage physique	Décrochage cognitif	Nombre d'année	Parcours d'étude supérieur
----------	---------------------	---------------------	----------------	----------------------------

			d'étude universitaire	
Yannick	Oui, un accrochage manqué	Ne peux pas juger	1	Arrêté durant sa 1 ^{ère} année
Alex	Oui, une exclusion	Ne peux pas juger	2	1 année en haute école et 2 années à l'université
Sacha	Oui, causé par un décrochage cognitif	Oui	5	4 années dans même bachelier, 1 année de revirement
Lou	Non	Non	5	3 années de bachelier et 2 de master
Dominique	Non	Oui, vers sa fin de bachelier	5	3 années de bachelier et 2 de master
Max	Non	Oui, actuellement	5	3 années de bachelier et 2 de master
Jackie	Non	Oui, actuellement	5	3 années de bachelier et 2 de master

6.4. Les questions du guide d'entretien

En ce qui concerne le guide d'entretien, ce dernier est composé d'une vingtaine de questions permettant de découvrir le parcours et les pensées des interrogés. Le guide commence par une présentation du parcours universitaire de l'individu afin de savoir s'il a décroché de ses études supérieures de quelque manière : changement de programme, de faculté, d'institution ou s'il suit une autre forme d'enseignement supérieur comme les hautes écoles ou des formations. La question sur la possibilité de recommencer son parcours universitaire ou s'il aurait été préférable de suivre une autre voie, permet de constater si l'individu ressort une expérience négative de ses années universitaires, ce qui est un signe précurseur au décrochage (Esterle-Hedibel, 2006).

Ensuite, la logique de présentation se poursuit, cette fois sur le profil étudiant de l'individu et ses aprioris antérieurs à l'université. Une fois les attentes connues, la question suivante permettra de savoir si celles-ci ont été rencontrées ou trahies. Ces questions permettent de découvrir si l'individu présente ces facteurs encourageant au décrochage : un parcours scolaire tumultueux (David & Melnik-Olive, 2014), une frustration causée par la confrontation des aprioris à la réalité (Legendre, 2003) et un manque de raison derrière sa décision d'aller à l'université (Legendre, 2003).

Après, les questions suivantes offrent l'occasion à l'individu d'évoquer les problèmes qu'il a personnellement rencontrés durant son parcours universitaire, ainsi que des solutions envisageables. Les étudiants ayant décroché en profitent également pour parler des raisons relatives à leur départ de l'université. A la suite des interviews, les réponses sont mises en commun avec les articles scientifiques afin de les faire entrer en discussion.

Enfin, l'individu sera questionné sur le travail étudiant : ses horaires de cours, ses horaires de travail, ses sentiments vis-à-vis de la charge de travail et, si pour lui, être étudiant serait un travail au sens professionnel. Ces questions font ressortir les expériences subjectives du travail de chaque individu et voir si chacun ressent une reconnaissance de son effort dans ses notes d'examens (Dejours, 2003).

6.5. Méthode d'analyse des données

Tous les entretiens ont été retranscrits et ont subi un processus d'anonymisation durant cette retranscription afin de protéger les intérêts des étudiants interrogés. Une fois retranscrits, les entretiens ont formé un corpus de données qui a été analysé et mis en discussion avec les savoirs des scientifiques existants sur le décrochage cognitif dans le but de répondre à la question de recherche : Comment le travail d'étudiant encourage le décrochage cognitif universitaire ?

Le décrochage cognitif étant un processus qui se déroule dans le temps, une approche diachronique reprenant les principaux moments de la vie d'un étudiant à l'université : « la première année de bachelier », « le reste du bachelier », « les années de master », m'a semblé la plus adaptée (Paillé & Mucchielli, 2012). Cependant, dans la pratique, c'est une approche synchronique avec des entretiens sur la situation actuelle et leurs souvenirs des personnes questionnées sur leurs situations passées qui s'est effectuée.

La « première année de bachelier » ou la découverte de l'institution et de la vie universitaire est importante puisqu'il s'agit de la période d'accroche (David & Melnik-Olive, 2014). Beaucoup d'étudiants décrochent durant leur première année et certains attendent de voir leurs premiers résultats à l'université avant de décider d'une possible réorientation. C'est aussi le moment où la confrontation des attentes et de la réalité de l'université est la plus intense, ce qui mène davantage au décrochage.

La période du bachelier et celle du master concernent des sujets de même nature, les problèmes rencontrés et le travail étudiant, mais les entretiens ont révélé des différences entre eux dont la charge de travail. Cependant, la quantité d'information à ce propos ne justifie pas l'existence d'une partie de ce mémoire dédiée aux années de master. J'ai donc décidé d'assembler ces deux périodes en une nommée « la vie universitaire ». Je profite de cette partie aussi pour décrire le profil universitaire des étudiants interrogés afin de voir s'ils se sont affiliés à la culture universitaire (Beaupère et al., 2007) et s'ils réussissent leurs examens (Bruno et al., 2017).

A ces deux moments, j'en ajoute deux autres : « l'avant université » et « l'après université ». L'avant université est importante car, pour David & Melnik-Olive (2014), le passé scolaire des étudiants avant qu'ils n'entrent à l'université, serait un indicateur de la possibilité de décrocher. Un élève ayant connu des difficultés, de comportement ou d'apprentissage, dans son parcours scolaire antérieur serait davantage vulnérable au décrochage qu'un élève n'en ayant pas connues (Bruno & al., 2017). De plus, la confrontation des aprioris positifs de l'université avant d'y entrer, à la réalité de la vie universitaire crée de la frustration qui

encourage le décrochage (Legendre, 2003). Il est donc important de connaître également les attentes des étudiants vis-à-vis de l'université avant le début de leur parcours universitaire.

Quant à « l'après université », cette période concerne ce qu'ont fait les étudiants décrocheurs après avoir quitté leurs études universitaires et les projets des étudiants non-décrocheurs, une fois leur diplôme en poche.

7. Analyse

Cette partie regroupe et synthétise les dires des étudiants interrogés suivant une logique chronologique : « l'avant université » afin de voir les profils et les attentes qu'avaient les étudiants rencontrés avant d'entrer à l'université ; « première année et désillusion » parle de la première confrontation des interviewés avec la culture et le travail universitaire ; « la vie universitaire » regroupe les avis sur l'hypothèse que le travail d'un étudiant serait un travail au sens professionnel ainsi que les problèmes rencontrés durant leur parcours, leurs solutions possibles et leur profil étudiant ; enfin, « l'après université » réunit les projets des étudiants interpellés une fois en-dehors de l'université et leurs images de des études universitaires après en avoir fait l'expérience.

7.1. L'avant université

Comme expliqué précédemment, ce sont les éléments concernant la vie scolaire antérieure à l'entrée à l'université qui sont au centre de cette partie : le profil de l'élève et les attentes. Le profil relève de la compétence de l'élève, ses résultats scolaires, de son comportement général, son éthique de travail et s'il causait des problèmes, et de ses raisons d'étudier à l'université. Ensuite, ce sont les attentes générales que les élèves avaient envers l'université, plus précisément sur le travail d'un étudiant et leur image des études universitaires.

7.1.1. Profil de l'élève

a) Bon élève

Yannick rapporte qu'il avait de très beaux points mais, par pure fainéantise, ne faisait que très rarement les devoirs. Il possédait des facilités à comprendre et préférait faire autre chose que travailler sur ses devoirs qu'il trouvait ennuyants. Ce lui a valu de se faire traiter de larve par un de ses professeurs de secondaire.

Alex est arrivé en Belgique durant ses années secondaires. Le temps d'apprendre la langue, il a doublé certaines années. Par la suite, il a toujours été au top de sa classe au niveau des notes malgré son absence de travail une fois rentré chez lui, n'ayant pas le besoin d'étudier davantage. Fait intéressant, il a raté une première fois sa quatrième secondaire car il n'était pas dans un état mental correct pour suivre les cours puisqu'il ne se sentait pas bien avec les professeurs et le reste de la classe.

Sacha avoue avoir eu des soucis de comportement causé par une mauvaise gestion émotionnelle. Cependant, grâce à son comportement habituel très correct et poli, il n'a jamais reçu de sanction sévère. Il se dit « pas du tout travailleur » puisqu'il a profité de ses facilités pour ne fournir que peu d'efforts.

Lou dit qu'il était le stéréotype même de l'élève qui ne travaillait pas, et allait même jusqu'à dormir en cours, mais réussissait. Ses professeurs disaient même qu'il ne méritait pas de réussir.

Dominique se décrit comme un élève lambda qui n'a jamais raté une année, ni cancre ni particulièrement travailleur. Il évoque cependant avoir eu des problèmes lors de sa quatrième secondaire où il a décroché mentalement. En cause, des options qui ne lui plaisaient pas et les « pires professeurs possibles ». Durant cette période, il avoue réduire ses efforts mais il continuait d'aller en cours par « conscience morale ».

Max s'est servi de sa bonne mémoire pour réussir ses années secondaires et n'a jamais ressenti le besoin de travailler beaucoup. Il rendait ses devoirs mais il révisait simplement la veille des examens et obtenait un 85/100.

Jackie a eu une scolarité particulière avec beaucoup d'absences à cause de problèmes de santé et de séchage de cours. Ses absences couplées avec de bonnes notes lui ont valu de se faire détester par certains professeurs. D'un naturel procrastinateur, Jackie ne se pense pas travailleur puisqu'il a tendance à reporter son travail mais à toujours tout finir dans les temps.

Tous les interviewés rapportent avoir eu des bonnes notes en secondaire mais aucun ne se dit travailleur. Cette association de réussite sans efforts énervait leurs professeurs. Certains avouent des problèmes de comportement (dormir en classe, sécher des cours) mais rien de majeur. Alex et Dominique évoquent tous les deux avoir connu une période de décrochage cognitif durant leur parcours scolaire.

b) Raison d'aller à l'université

Yannick n'avait pas d'objectif ou de plan précis après ses études secondaires. Il rapporte qu'au vu de ses bonnes notes, tout le monde l'a toujours poussé pour aller à l'université.

Alex savait dans quel domaine il voulait travailler et a choisi ses études supérieures en fonction. Après une première année en haute école qui ne lui a pas plu, il a décidé de changer d'étude universitaire mais toujours dans le même domaine. Alex rapporte également avoir été poussé par ses parents pour étudier à l'université.

Pour Sacha, l'université était la suite logique dans son parcours et, ayant toujours eu un profil plus intellectuel et scientifique, il a continué dans les matières qui l'intéressaient. Ses parents l'ont aidé à s'orienter dans les études en rapport avec ce qu'il aimait.

Lou n'était pas prêt à rejoindre le monde du travail directement et il a décidé de suivre les membres de sa famille et de faire des études universitaires. Lou exprime que durant ses études secondaires, il lui a été expliqué le besoin de réaliser des études supérieures afin d'accéder à des jobs attractifs avec un bon salaire.

Dominique ne se voyait pas dans des métiers techniques et il ne voulait pas passer beaucoup de temps aux études. Après une hésitation avec les hautes écoles, il a choisi d'aller à

l'université pour suivre un bachelier avec un programme assez général et comprenant plusieurs disciplines qui l'intéressaient.

Max a grandi dans un cadre familial où aller à l'université était évident. Ses parents universitaires lui ont inculqué que l'université était la valeur par défaut et que les hautes écoles étaient pour ceux qui n'avaient pas les capacités. Max est donc allé à l'université sans objectif spécifique.

Jackie est allé à l'université sans y réfléchir réellement. Ça a toujours été la suite logique pour lui.

Seuls Alex et Sacha avaient un objectif précis en tête au moment de choisir leurs études supérieures. Lou, Dominique et Max savaient ce qu'ils ne voulaient pas faire, respectivement entrer dans le monde du travail, des métiers techniques et ne pas aller à l'université. La majorité des interviewés expliquent leur choix d'étude universitaire comme « la suite logique » dans leur éducation. Tous ont été encouragés à suivre des études universitaires par leur famille ou leur école.

7.1.2. Attentes

a) Horaire

Aucun des interviewés n'a été choqué par les horaires de cours de l'université qui correspondent plus ou moins à leurs attentes. Yannick, Sacha et Jackie s'attendaient à un horaire similaire à celui de leurs années secondaires. Lou et Dominique sont étonnés d'avoir si peu d'heures de cours comparées à leurs prévisions mais reconnaissent que ce sont leurs études choisies qui ont naturellement peu d'heures de cours. Max rajoute qu'il est normal d'avoir peu d'heures de cours à l'université puisqu'il faut laisser aux étudiants le temps d'emmagasiner toute la matière, d'aller chercher des exemples pour illustrer des concepts et faire des activités comme les cercles. Les étudiants passent plus de temps à apprendre la matière par eux-mêmes puisqu'en cours, ils sont trop occupés à tout noter sans réellement écouter.

b) Charge de travail

Avant leur entrée à l'université, les interviewés ont été la cible d'un discours sur la difficulté et la quantité de travail à l'université. De ce fait, ils s'attendaient à travailler énormément à l'université. Pour certains, la charge de travail attendue correspond à la réalité. Cependant, Dominique avoue que cette image de l'université difficile l'a poussé à se mettre encore plus de travail que nécessaire sur le dos.

c) Cours

Seul Yannick parle d'une déception vis-à-vis de ses attentes au niveau des cours universitaires. Il pensait que les cours seraient ouverts et davantage dans le développement

d'idées au lieu de devoir apprendre par cœur des livres de 300 pages, ce qu'il lui semble superflu.

d) Image des études universitaires et des étudiants

Il ressort des entretiens, deux images des étudiants universitaires : un étudiant travailleur et un étudiant guindailleur. La majorité des interrogés possédait seulement l'image d'un étudiant travailleur en lien avec le discours sur la difficulté des études universitaires qu'ils ont connu avant leur entrée à l'université. Pour Sacha, il y avait deux types de profils à l'université, les bisounours bourreaux de travail en majorité et une minorité de guindailleurs. Les étudiants fêtards sont en minorité puisqu'il n'était pas possible de garder un tel comportement sur le long terme. Max est le seul qui avait une image d'étudiants principalement fêtards qui se bourrent la gueule la moitié de l'année avant de se réveiller au blocus.

7.2. Première année et désillusion

Une fois arrivé à l'université, les étudiants ont découvert et expérimenté pour la première fois le monde universitaire. Dès lors, leurs attentes se sont confrontées à la réalité et ils en sont ressortis choqués notamment sur la culture universitaire, les cours et la manière dont ils sont donnés.

7.2.1. Culture universitaire

Deux mots ressortent des entretiens pour décrire la culture universitaire, élitiste et alcool. Ces deux mots sont liés respectivement aux deux aprioris sur les profils des étudiants à l'université, l'étudiant travailleur et l'étudiant guindailleur. Le discours commun sur la difficulté des études universitaires et la quantité de travail qu'elles nécessitent supposent que ceux qui réussissent sont travailleurs et possèdent beaucoup de connaissances. Dans cet optique, les étudiants et les membres du corps enseignant feraient partie de l'élite de citoyens et de ce fait, ils pourraient en être fiers. Cependant, cette fierté apparaît aux yeux de certains comme de la prétention et de l'arrogance. Ce qui a pour effet de transformer le côté « travailleur » de l'université ouverte à tous, peu importe le profil et les connaissances antérieures, en une culture « élitiste » qui prend de haut et voit comme inférieurs ceux qui ne possèdent pas certaines connaissances générales. En tout cas, c'est ce qu'exprime Yannick et Max durant leur entretien.

De l'autre côté, l'image de l'étudiant guindailleur présume de la joie, des sorties entre amis et la rencontre de nouvelles personnes. Cette image est fortement en lien avec le côté « social » de l'université qui propose elle-même des événements et soirées. Cependant, pour la majorité des étudiants rencontrés, il existe une nécessité et une obligation de boire de l'alcool dans des quantités déraisonnables. Les nouveaux arrivants en première année de bachelier se retrouvent encouragés par leurs aînés dès leurs premières sorties à se « bourrer la gueule ». Le

baptême des différents cercles et les activités proposées par les divers groupements sociaux sur le campus (les kot-à-projets, soirées entre cokoteurs, débats politiques organisés par l'université) sont fortement liés à l'alcool et plus précisément à la bière. Il en ressort une culture universitaire liée aux boissons alcoolisées.

Ces deux aspects, élitiste et alcoolisé, créent une culture universitaire qui ne correspond pas à tout le monde. Certains comme Yannick, ne se retrouvent pas dans cette culture et n'accrochent pas au monde universitaire.

7.2.2. Des cours inintéressants

Un programme d'étude universitaire contient plusieurs cours, parfois vastement différents les uns des autres (économie, droit, philosophie, langue étrangère...). Les premières années universitaires servent à poser les bases et à inculquer le savoir nécessaire avant de suivre les cours plus avancés des années postérieures. Cette combinaison résulte en une première année assez « générale », comprenant plusieurs disciplines jugées comme nécessaires à l'obtention du diplôme recherché. Cependant quelques-uns de ces cours sont jugés inintéressants par certains étudiants. En particulier, ceux qui possèdent un objectif précis et qui savent déjà dans quel secteur ils veulent travailler, comme Alex, ne portent pas d'intérêt pour des cours qu'ils jugent non-importants pour accomplir leur objectif. Ou, dans le cas où la matière donnée ne correspond pas à celle que l'étudiant s'imaginait recevoir. C'est ce qui est arrivé à Yannick qui ne voyait pas la raison derrière certaines matières enseignées.

7.2.3. Méthode de travail

Parfois, ce n'est pas la matière qui pose problème mais la manière dont elle est donnée. Yannick ne comprenait pas pourquoi ses professeurs lui demandaient d'étudier par cœur des livres de 300 pages en vue de recopier leurs contenus durant les évaluations. Pour lui, à ce stade, ce n'est plus du travail de compréhension et d'apprentissage qu'il lui est demandé mais un travail de recopiage, similaire à celui d'une photocopieuse. Alex, lui, évoque un manque de clarté dans ce que le professeur désirait, que ce soit dans les travaux ou dans les questions d'examens. Cela ne sert à rien de connaître la matière si on ne sait pas ce que le professeur attend dans les réponses. Quant à Dominique et Max, ils parlent d'un manque de soutien et de cadre général dans les cours en contraste avec les études secondaires. En secondaire, les professeurs distribuaient les supports de cours et les élèves avaient à disposition toute la matière. De cette manière, il n'y avait pas de mauvaise surprise et cela diminuait l'importance des coûts des absences lors des cours. A l'université, les professeurs sont libres de choisir leurs manières de donner cours et des supports à fournir aux étudiants. Cela résulte en des cours avec des syllabi, d'autres avec des powerpoints plus ou moins complets et des cours sans aucun support pénalisant fortement les absences.

7.3. La vie universitaire

Cette partie commence par répondre à l'hypothèse de considérer le travail d'étudiant comme un travail au sens professionnel. Tous les éléments à ce propos, affirmant ou infirmant, y sont résumés. Ensuite, se trouve une synthèse des divers problèmes que les étudiants ont rencontrés durant leur parcours universitaire, suivis par des solutions qu'ils y envisagent. Enfin, le profil de l'étudiant termine cette partie et parle de leurs notes, de leur sentiment de surcharge et de leur participation à la vie universitaire.

7.3.1. Travail de l'étudiant

a) Un travail professionnel

Dans ce mémoire, je pose l'hypothèse que le travail d'un étudiant serait un travail au sens professionnel. La question a été posée durant les entretiens et cinq des interviewés affirment cette hypothèse tandis que deux l'infirmant. Voici une synthèse des arguments énoncés par les étudiants durant les entretiens.

Tout d'abord, les raisons tirées des entretiens affirmant cette hypothèse. La première concerne le temps consacré aux études. Le nombre d'heures de travail d'un étudiant est similaire à celui d'un travail professionnel. Selon Sacha, rien que les horaires de cours seraient équivalents à un plein temps. Il ajoute qu'il s'agit presque d'un travail de cadre avec la gestion de boîte mail et la gestion de projets à moyen et long termes. La quantité même de travail à effectuer pour les cours est la seconde similitude à un travail professionnel. Cette quantité est telle qu'elle demande aux étudiants de se consacrer principalement aux études et de faire des sacrifices pour cela. Ce sont les activités externes aux études comme divers événements sociaux qui se retrouvent sacrifiées. Tout cela couplé avec la charge mentale du travail des étudiants serait très pesant sur leur moral. Dans ce point sur la quantité de travail demandé aux étudiants, Max offre la réflexion qu'« étudiant » est considéré comme une occupation, de la même manière que « chômeur », et de ce fait, serait un travail.

Maintenant, les raisons tirées des entretiens contredisant l'hypothèse. La plus importante concerne la question de la rémunération. Un étudiant n'est tout simplement pas rémunéré pour le travail qu'il effectue, comparé à un travailleur professionnel qui reçoit un salaire. Un étudiant pur ne reçoit pas les ressources nécessaires à combler ses besoins. Il doit même payer pour accéder à l'université et acquérir des compétences. C'est pour cela que Max qualifie le travail d'un étudiant non pas de travail professionnel mais d'investissement sur le long terme. La deuxième raison est l'idée de la création de valeur. Un étudiant ne crée pas de valeur et ne rend pas service à la société à l'opposé d'un travailleur professionnel. C'est Lou qui définit le travail comme un service rendu à la société en échange de tout ce qu'elle nous a fourni. Le travail d'un étudiant ne fait qu'augmenter sa propre valeur et ne contribue pas directement à la société. La troisième différence entre un travail professionnel et le travail d'un étudiant est l'idée de l'obligation. Un travailleur professionnel est obligé d'aller travailler sous peine d'être licencié. Tandis que l'étudiant n'aurait pas de réelle obligation d'aller en cours. Un professeur ne peut pas renvoyer un étudiant de l'université, selon Lou.

En résumé, le travail d'un étudiant équivaut celui d'un travail au sens professionnel dans la quantité de travail et de temps consacrée à ce dernier mais se différencie par l'absence de rémunération et de service rendu à la société. Le sujet de la rémunération estudiantine, un salaire reçu par les étudiants pour la raison de leur statut d'étudiant, et la contribution de l'étudiant dans la société n'étant pas les sujets de ce mémoire, ces points n'ont pas été davantage développés durant les entretiens. *A contrario*, du sujet de l'horaire et du travail même effectués par les étudiants.

b) Les horaires

Durant les entretiens, les étudiants ont été questionnés à deux reprises sur leurs horaires : une première fois sur leurs horaires de cours et une seconde fois sur leurs horaires de travail. Cette différenciation servait à déterminer l'amplitude de la différence entre le temps de cours, visible par les professeurs et décidé par l'institution, et le temps total que les étudiants consacrent à leur travail d'étudiant.

Concernant les horaires de cours, les étudiants rencontrés ayant suivi des programmes différents même si dans des disciplines et facultés similaires, il existe des différences dans leur récits de vie. Généralement, les étudiants rapportent qu'ils avaient entre 30 et 40 heures de cours magistraux par semaine durant leurs bacheliers. Pour les années de master, ce nombre passent entre 10 et 20 heures. Max explique cette diminution puisqu'en master, l'université laisse davantage de temps « libre » aux étudiants afin qu'ils puissent travailler sur leurs mémoires et leurs stages. Cependant, il semble pour ces étudiants que ce n'est pas le nombre d'heures de cours qui importe mais la manière dont elles sont distribuées. Certains ont connu des horaires où ils commençaient la journée à 8 heure et finissaient à 15 ou 16 heure. Un horaire bien réparti entre les jours et similaire à l'horaire d'un travailleur professionnel. D'autres étudiants ont eu des horaires moins réguliers où ils faisaient un horaire 8-18 ou un 10-21 certains jours et le reste de la semaine, ils avaient 2 à 4 heures de cours par jour.

Les horaires de travail rapportés par les interviewés présentent également des différences, d'autant plus que le temps consacré au travail d'un étudiant dépend davantage de la situation et la personnalité de chacun comparé aux heures de cours. Par exemple, pour une journée de cours commençant à 8 heure et se terminant à 16, Alex devait prendre le train de 6h30 au matin et retournait chez lui vers 17h30-18 heures. Il profitait de la durée du trajet pour travailler sur ses cours et, une fois rentré, il travaillait encore avant d'aller se coucher vers 22-23 heures. Ses 8 heures de cours magistraux se transformaient en 14 heures de travail par jour dans les faits. Les étudiants qui ont koté près de l'université, eux, rapportent entre 1 heure et 4 heures de temps passé chaque jour à travailler pour leurs cours. Ces heures dépendent énormément du travail qui leur est assigné et donc du cas par cas. Max donne une généralité que pour 2 heures de cours, il faut 2 à 4 heures sur le côté pour préparer et apprendre la matière.

c) Le travail d'un étudiant

Les horaires de travail dépendant énormément du type de travail que les étudiants doivent réaliser, cette partie regroupe les réponses des interviewés sur quel est le travail d'un étudiant.

L'objectif de l'étudiant est de réussir ses examens. Pour cela, il doit apprendre la matière en écoutant ses professeurs, en se préparant pour ses cours en étudiant et en revoyant la matière des cours passés, et en effectuant les travaux assignés : des présentations diverses, la lecture de textes de référence et l'écriture de textes. Cependant, développer ses connaissances dans l'optique de passer ses examens n'est pas le seul travail de l'étudiant selon Sacha et Max. L'étudiant doit aussi se préparer à la vie professionnelle dans le domaine où il a choisi d'étudier et pour cela, il doit également développer ses compétences et apprendre des savoirs transversaux. Ces derniers sont multiples : synthétiser, identifier les informations qu'il faut régurgiter telles quelles et les différencier des informations qu'il faut comprendre dans l'esprit mais pas prendre au pied de la lettre, gérer des projets sur le long terme, travailler en groupe, gérer sa boîte mail, s'entraider, savoir à qui demander de l'aide et savoir en donner quand on peut, etc. En bref, il s'agit de développer les compétences de nature critique et en lien avec le travail en groupe.

Lors des entretiens, deux points de divergence sont apparus, un premier sur la présence aux cours et un second sur les soirées. Certains des étudiants rencontrés pensent qu'aller en cours fait partie de leur travail tandis que d'autres le considèrent davantage comme un outil. Aller en cours serait un outil mis à disposition par l'université et il s'agirait du choix et de la responsabilité de l'étudiant d'utiliser cet outil. Si la présence aux cours compte dans le travail de l'étudiant, cela implique que la durée du trajet pour se rendre sur place, compte également pour les étudiants interrogés. Cette nuance seule sur la présence aux cours peut expliquer les différences entre les horaires de cours et les horaires de travail pour quelques étudiants.

La place des soirées est le second sujet de divergence puisqu'elles font tout autant partie du travail de l'étudiant pour certains, alors que pour d'autres, il s'agit d'un loisir. Du point de vue d'acquérir des compétences sociales et de réussir les examens, sortir et rencontrer d'autres étudiants, pairs ou non, fait partie du travail social de l'étudiant. C'est par ces rencontres que les étudiants obtiennent des informations sur leurs cours (exemple : des synthèses), s'accrochent et profitent de la culture de l'université et enfin, développent un réseau. Tout cela renforce leur chance de réussir leurs études et les aideront quand ils seront dans le monde du travail. De l'autre côté, s'amuser, retrouver ses amis et boire de l'alcool sonnent plutôt comme du temps de loisir et de repos que du travail. A ce sujet, Max relève l'existence d'un double discours dans l'institution universitaire. Pour les professeurs, les étudiants doivent se consacrer pleinement aux études alors qu'en même temps, l'université, dans l'optique d'avoir les *alumni* les plus prestigieux, envoie le message aux étudiants de participer aux activités sociales sur le campus de l'université afin d'aller le plus loin.

En résumé, le travail d'un étudiant est d'acquérir les connaissances et les compétences professionnelles et sociales nécessaires à la réussite de ses examens et à sa future vie professionnelle, peu importe la manière et s'il utilise les outils mis à sa disposition par l'université.

7.3.2. Les problèmes rencontrés

Les étudiants ont relevé beaucoup de problèmes variés durant les entretiens. Par souci de clarté, je les ai regroupés en six catégories : un manque d'encadrement des étudiants, un manque d'encadrement des professeurs, des cours sans intérêt, la culture universitaire en soi, l'administration et le trajet.

a) Manque d'encadrement des étudiants

Quand l'étudiant arrive à l'université, il est en territoire inconnu et à la recherche de repères et de cadre. En attendant de les trouver, il va se baser sur ceux qu'il possède déjà en lien avec son parcours et son image de l'université. Néanmoins, les étudiants rencontrés dénoncent un manque d'encadrement des étudiants. L'université considère les étudiants comme des adultes majeurs et possède alors une politique de laissez-faire, d'autonomie envers ces derniers. Cependant, les nouveaux étudiants ont l'habitude du cadre des études secondaires où ils suivent simplement les instructions et le rythme des contrôles périodiques afin d'étudier la matière avant la période des examens. Les étudiants universitaires doivent rapidement se prendre en main, s'organiser dans leurs études et s'auto-discipliner dans leur travail, s'ils veulent réussir leur année. C'est un problème pour les élèves qui ont pris l'habitude de ne pas travailler à domicile durant leur secondaire. Pour ces personnes, leur domicile est un lieu de détente et l'école, le lieu de travail. Après plusieurs années à agir et à penser de cette manière, il est devenu difficile pour eux de travailler chez eux et de former de bonnes habitudes. Sacha parle aussi de la difficulté et l'effet sur le moral de se retrouver seul sans ses parents pour la première fois dans un milieu étranger.

Les interviewés dénoncent également un manque d'encadrement dans les situations de travaux de groupe. Pour Alex et Jackie, il existe des personnes à l'université qui n'ont juste pas les capacités intellectuelles ou les savoirs nécessaires pour comprendre et effectuer des tâches à un niveau universitaire. D'autres ne possèdent pas l'éthique et la morale de participer aux travaux de groupe, rapportent Lou, Dominique, Max et Jackie. Ils ne participent pas et attendent des autres membres de finir tout le travail pour eux et ainsi profiter de la note commune sans effort. Il faut faire attention à ne pas confondre ces passagers clandestins qui ne travaillent pas par volonté, aux individus qui n'ont que peu de disponibilité pour travailler à cause de raisons personnelles externes. Peu importe les raisons, le manque de travail individuel affecte tout le travail de groupe. Les autres membres n'ont pas d'autres choix que de se répartir le travail qui n'a pas été fait. La charge de travail retombe souvent sur les plus responsables et travailleurs, qu'ils le veulent ou non. Ils sont forcés d'accepter de travailler en plus pour le bien de leurs propres notes. Ces situations pèsent lourdement sur ces étudiants en matière de la charge de travail rajoutée et du sentiment d'injustice qui en naît. De leur point de vue, ils se retrouvent « punis » à travailler plus tandis que les étudiants clandestins reçoivent la même note qu'eux sans fournir le moindre effort et sans répercussion pour leur comportement. Il en ressort un

manque d'encadrement du travail de groupe par le professeur puisque même quand les étudiants avertissent le professeur du comportement des profiteurs, le professeur tend à ne pas agir et s'impliquer dans ces situations. Cependant, lui seul a le pouvoir de réprimander ce type de comportement.

b) Manque d'encadrement des professeurs

Les professeurs sont libres de choisir leur manière de donner cours et les supports qu'ils fournissent. Certains décident de créer un syllabus contenant l'entièreté de la matière vue en classe et à l'examen. D'autres se contentent de leurs slides de présentation qu'elles soient fournies et complètes en information ou minimales et lacunaires. Sans support correct, les absences d'étudiants se retrouvent fortement punies puisqu'ils n'ont pas d'autres accès à la matière à part les cours. Pour Max, cette façon de faire, relève de l'orgueil des professeurs qui prennent l'absence d'un étudiant comme un manque de respect et se vengent en le punissant par la retenue d'information. Cependant, comme Max le soulève, parfois, des étudiants sont absents à cause de circonstances externes involontaires et ne méritent pas d'être punis ainsi.

Le professeur décide aussi de ce qu'il apporte à la matière et de son implication aux cours. En lien avec la discussion sur le fait de considérer les cours comme un outil mis à disposition de l'étudiant dans son apprentissage, d'après Alex et Lou, il ne sert à rien d'aller à un cours où le professeur n'ajoute rien à la matière. Si une fois en cours, le professeur ne fait que lire les slides, l'étudiant n'a pas d'intérêt particulier à aller en cours puisqu'il est tout à fait capable de lire les slides à son domicile.

Enfin, le professeur décide de la manière dont il note. Il décide quelle matière précise sera en question lors des examens et il décide du nombre de points que vaut chaque réponse des étudiants. Max parle de professeur cotant davantage sur la capacité de l'étudiant à « recracher la matière » dite en cours plutôt que la compréhension de la matière. Dans l'optique que le professeur est le seul décideur de la note, il est dans l'intérêt de l'étudiant d'adopter les avis du professeur et ses interprétations des concepts évoqués. D'après l'expérience de Max en faculté de sciences politiques, il est courant que des professeurs posent des questions de culture générale qui n'ont rien avoir avec la matière vue en classe. Cette liberté dans la sélection de la matière posée aux examens perturbe les étudiants qui ne savent pas où consacrer leur effort d'apprentissage. Parfois, l'étudiant peut se retrouver en face d'une simple anecdote « dite en passant » lors d'un cours qu'il n'a pas eu le temps de noter ou qu'il n'a pas jugée importante. Cependant, sa réussite dépend maintenant de cette anecdote qui vaut pour un nombre important de points. D'ailleurs, Max évoque une limite dans les notes, c'est-à-dire que même si l'étudiant est capable de réciter sans faute toute la matière vue aux cours, cela vaut un 14/20 pour certains professeurs. Pour Max, connaître toute la matière vue en cours devrait idéalement valoir un 20/20. Au minimum, un 18/20 si on veut faire des deux points restants une réserve accessible pour les étudiants particulièrement brillants afin de valoriser ce type de profil. Max parle de nouveau de l'orgueil des professeurs et du discours élitiste de l'institution comme raisons derrière ces notes aussi basses. Un cours où tout le monde obtient 20/20 serait vu comme un cours « facile » et l'université a besoin d'individus qui ratent et de cours « difficiles » afin

d'élever ceux qui réussissent et l'image de l'université par la même occasion. Il existe alors une différence entre les attentes du professeur et celles de l'étudiant, causée par un manque de communication entre-eux. Cette absence de communication cause également des périodes de pics de travail où les étudiants doivent rendre plusieurs travaux pour différents cours dans une même période assez serrée. Les professeurs ne connaissent pas la charge de travail des étudiants dans les cours en-dehors du leur et communiquent les consignes du travail tardivement.

c) Cours sans sens et intérêt

Durant leurs parcours, les étudiants se posent des questions sur l'intérêt et la nécessité de certains cours. Alex n'était pas motivé pour apprendre les cours qui n'étaient pas en lien avec son objectif spécifique. Max parle de cours qui se répètent au fil de son parcours universitaire, surtout en master. De l'autre côté, il parle de professeurs qui se focalisent sur un concept que Max n'a jamais vu avant et ne reverra jamais. Jackie, lui, évoque des cours de « remplissage », des cours qui ne servent qu'à remplir le programme d'études afin d'atteindre le nombre de crédits fixé (60, 120 ou 180). Dans ces divers cas, les étudiants perçoivent ces cours comme des pertes de temps puisqu'ils sont inintéressants et décalés de la réalité.

d) La culture universitaire

Comme expliqué précédemment, la culture universitaire est souvent perçue comme élitiste et promotrice de consommation d'alcool. Le choc entre l'image que l'individu a de l'université et cette culture universitaire complique son adhésion durant sa première année. Cependant, il serait naïf de croire que la culture universitaire ne pose problème uniquement durant cette période d'accrochage. Max parle de professeurs qui étaient heureux que des étudiants ratent leur cours puisque cela donnait une image d'un cours difficile, pour les meilleurs, pour les élites. Max évoque également un discours élitiste de l'université assurant ses étudiants d'atteindre les hautes sphères alors que la réalité est nettement moindre. Avec les soirées viennent le son et la saleté même pour l'étudiant qui n'y participe pas. Il peut se retrouver dérangé et distrait s'il avait décidé de travailler ce soir-là comme en témoigne Jackie.

e) L'administration

L'administration possède un rôle clé puisqu'elle représente l'institution aux yeux des étudiants. Dès que l'étudiant se pose une question ou rencontre un problème dans son parcours, il contacte le personnel administratif de l'université. Inversement, quand l'université doit communiquer un événement ou n'importe quelles informations aux étudiants, c'est l'administration qui s'en charge. Même les professeurs passent par le personnel administratif pour leur communication avec leurs élèves. Cette communication fait cependant souvent défaut en plus d'augmenter la charge de travail de l'étudiant qui doit gérer une énorme quantité de mails d'après Sacha. Max qualifie l'administration de « hors-sol » et d'incompétente. Pour lui,

le personnel administratif est dans une bulle, sans contact avec la réalité du terrain et de la vie des étudiants.

L'administration est également en charge des horaires de cours des étudiants. L'importance d'un horaire de cours bien réparti dans la semaine a déjà été évoqué précédemment. Lou parle d'une mauvaise répartition des cours dans la journée, qu'il qualifie même « d'horaire fait pour dégouter les gens qui ne kotent pas ». Lou exemplifie ces dires par une journée où le premier cours dure de 8h30 à 10h30 et le second de 16 heure à 18 heure. Un étudiant ne logeant pas près de l'institution se voit « perdre » toute une journée pour seulement 4 heures de cours. Lou parle également de la situation opposée quand deux jours sont remplis de cours (8h-18h) au point où le reste de la semaine semble vide. Jackie soutien ces dires. Dans le premier cas, les étudiants décideront de partir après le premier cours au matin et d'ignorer celui du soir. Dans le second cas, les étudiants se sentent surchargés et se reposent au lieu d'aller en cours les jours où ils ont peu de cours.

f) Le trajet

En lien avec le manque de support de cours complet, un étudiant qui n'a pas de logement près de l'université, aura plus de difficultés à être présent à tous les cours alors que les cours sont peut-être son seul accès à la matière. Il se retrouve pénalisé par le manque de support même si son absence est provoquée par une grève, un accident ou un simple retard. La fatigue causée par le trajet est aussi plus importante chez un étudiant qui ne kote pas. Le cas d'Alex le montre bien : il devait se lever à 5 heures afin d'arriver à l'heure pour ses cours de 8h30, rentrait chez lui vers 18 heures et allait se coucher vers 22 heures. Il passait presque quatre heures de sa journée dans les transports et n'avait que 6-7 heures de sommeil au mieux. Il était tellement fatigué et démotivé les fins de semaines qu'il a commencé à ne plus aller certains jours en cours, préférant se reposer. De plus, de longs trajets empêchent les étudiants de profiter de la vie sociale estudiantine.

7.3.3. Les solutions évoquées

Les étudiants interrogés ont eu l'occasion de parler des solutions possibles afin de répondre aux problèmes qu'ils ont soulevés. Certains des problèmes, comme celui du trajet et de l'administration, n'ont pas de solution envisagée, soit parce qu'ils sont trop dépendants de circonstances externes à l'université, soit parce qu'ils dépendent de caractéristiques individuelles.

a) Encadrement

En ce qui concerne l'encadrement des étudiants, Yannick propose des séances obligatoires où les étudiants avancent sur leurs travaux afin de les aider à prendre de bonnes habitudes de travail et à s'organiser. Sacha qui a vécu une période difficile sur le plan moral

durant ses études, dit que l'université met déjà en place des aides pour les étudiants. Il a, par exemple, profité d'une consultation avec une psychologue et il sait qu'il y avait des encadrements sur l'organisation. Le problème, c'est qu'il s'est auto-exclu de ces services en pensant que d'autres personnes en avaient plus besoin que lui.

Maintenant, l'encadrement des professeurs. Max pense qu'il faudrait rendre obligatoire un cadre pour les professeurs : toujours proposer un support écrit qui reprend toute la matière afin d'éviter les mauvaises surprises. Ensuite, Jackie demande à ce que les professeurs soient plus réceptifs aux situations problématiques dans les travaux de groupe et qu'il y ait de véritables répercussions pour les étudiants « clandestins ». Etablir un système ou un plan que les étudiants pourraient suivre en cas de problème afin de dénoncer les « profiteurs », pourrait déjà en soi les décourager d'agir de cette manière. Il faut cependant que les professeurs se tiennent à ce plan et agissent. Alex, quant à lui, propose carrément de diminuer les travaux de groupe.

b) Adapter la pédagogie

Max propose d'adapter la pédagogie et d'offrir une approche plus terre à terre et concrète afin de lutter contre les cours inintéressants. Par exemple, remplacer les cours redondants de seconde année de master par une année de stage afin d'offrir une vision plus pratique et inclinée avec la réalité du monde du travail. Cela permettrait à l'université de moins former des académiciens et davantage des citoyens.

c) Promouvoir une culture estudiantine plus sérieuse

Pour Yannick, pas mal d'activités estudiantines sont créées par les cercles d'étudiants qui restent très fermés. Les étudiants externes aux cercles ne sont souvent pas mis au courant de l'existence de ces activités. L'alcool est aussi fortement au centre de ces activités. Il faudrait que l'université mette en valeur les activités qui ne sont pas en lien avec l'alcool et en informe les étudiants.

7.3.4. Profil de l'étudiant

Après avoir décrit les profils des étudiants avant qu'ils entrent à l'université, il est logique de s'intéresser aux types d'étudiants qu'ils ont été durant leurs années universitaires. Il est important de savoir s'ils réussissaient leurs examens et s'ils participaient à des activités sur le campus ou, si à l'inverse, ils se sentaient frustrés de leurs échecs et surchargés par leur travail. Yannick ayant quitté l'université avant la fin du premier quadrimestre, il n'avait rien à partager à ce sujet.

Alex ne kotait pas et devait faire le trajet. Cela l'a empêché de participer à beaucoup d'activités sociales sur le campus. Malgré tout ça, il rapporte d'excellentes notes pour les cours qu'il a réussi. Il a eu des 20/20 et ses autres notes étaient au minimum 16.

Sacha se décrit comme une personne qui rentrait directement après les cours afin de se reposer. Il a cependant profité des années où il kotoit pour participer à des activités sur le campus. C'est à partir de sa deuxième année qu'il a commencé à koter et c'est également l'année où les problèmes ont commencé. Il n'arrivait plus à se mettre à travailler pour ses cours et a commencé à enchaîner les échecs. Au vu de son éthique de travail minime, il ne s'est pas senti particulièrement fatigué durant ses études.

Lou n'a pas voulu se faire baptiser et ne le regrette pas. Il n'a pas eu besoin de cercles et de se faire humilier pour profiter de sa vie sociale d'étudiant. Il a kotoé durant toutes ses années aux études supérieures, ce qui lui a été utile pour organiser ses propres soirées, offrir le logis à ses amis après qu'ils avaient bu. Il ajoute que le fait de koter fut la meilleure chose durant son parcours universitaire et c'est grâce à ce kot et aux soirées auxquelles il a participé qu'il a réussi ses études. A ce propos, il a connu quelques échecs durant ses études supérieures mais cela ne lui a jamais causé problème dans son parcours. Au fil des années, sa moyenne est passée de 11 durant son bachelier à 14 pour sa première année en master. C'est d'ailleurs à partir de cette première année de master qu'il a vraiment ressenti de la fatigue. Lou décrit cette période comme « un enfer sur terre » à cause du nombre extravagant de travaux qu'il a dû effectuer pour ses différents cours. Il ajoute avoir « pris un coup au niveau mental » à la suite de cette charge de travail exagérée.

Dominique n'a ni kotoé ni rejoint de cercle car cela ne l'intéressait pas. Au début de ses études, il avait envisagé de faire un baptême au début de son parcours mais les informations qu'il a apprises sur ce sujet, l'ont dissuadé. A part quelques sorties en petit groupe d'amis, il n'est pas allé à des soirées universitaires car cela ne l'intéressait pas. Durant ses deux premières années de bachelier, Dominique a consacré beaucoup de temps sur ses cours pour l'élaboration de synthèses et pour les travaux. Il se souvient être surchargé durant ces années-là mais il les a réussies avec une moyenne de 12 et sans échec. Pour la suite de son parcours universitaire, il a réduit cette charge de travail en adoptant de bonnes habitudes dont l'obtention de synthèses d'années précédentes en demandant dans son cercle social. Cependant, la troisième année de bachelier fut très difficile à cause d'un horaire problématique. Durant le premier quadrimestre de cette année, Dominique devait suivre 12 cours différents et cette surcharge de travail lui a valu de rater 3 de ces cours. Depuis son entrée en master, cela a été mieux et sa moyenne est remontée autour des 14.

Max a également kotoé dès le début de ses études mais il n'a pas rejoint de cercle puisqu'il en avait une mauvaise vision à cause des abus. Vers la deuxième année de bachelier, il a commencé à beaucoup sortir et à profiter des soirées. Depuis qu'il est en master, il sort beaucoup moins à cause des travaux et des charges extra-académiques. Max trouve que la charge de travail était mieux répartie en bachelier avec des périodes tranquilles qui permettaient de récupérer des périodes de surcharge généralement en fin de quadrimestre. Depuis le master, il a tout le temps l'impression d'être surchargé à cause de « la charge mentale du mémoire ». En plus des travaux pour ses cours, le mémoire et le stage lui restent constamment en tête. Sinon, sa moyenne n'a fait qu'augmenter avec le temps, d'un 12,45 en première bachelier, à un 15,45 en fin de bachelier.

Jackie ne comptait pas koter avant d'entrer à l'université mais le trajet prenait tellement de temps qu'il s'est retrouvé forcé à koter. Depuis, il a koté durant toutes ses études à l'université et a été membre d'un cercle pendant deux ans. Il n'a pas rejoint de kot-à-projet car il a appris tard leur existence. Il ne sait jamais fait baptisé malgré qu'il pensait le faire au début. Comme pour Dominique, c'est en apprenant plus sur ce qui se passait durant le baptême et sur la culture alcoolisée des baptisés, qu'il a changé d'avis. C'est pour la même raison qu'il n'a participé qu'à très peu de soirées, n'aimant pas l'alcool et l'ambiance « forcé à boire ». Durant toutes ses études, Jackie a toujours eu l'impression d'être surchargé et de devoir penser à quelque chose que ce soit les travaux mêmes ou l'organisation de l'agenda pour placer les moments de travail. Il évoque deux causes principales : de multiples travaux à remettre dans de courts délais, parfois plusieurs travaux pour un même cours, et devoir récupérer la charge de travail de passagers clandestins durant des travaux de groupe. Pour la première cause, Jackie parle de séance de travaux pratiques associée avec un cours magistral et de devoir rendre des travaux différents, certains pour le professeur du cours magistral et d'autres pour l'assistant en charge des séances de travaux pratiques. En ce qui concerne les travaux de groupe, Jackie évoque devoir rattraper la partie du travail qui n'a pas été faite par un membre du groupe. A cela, il ajoute le travail supplémentaire de communication entre les membres du groupe et la démarche pour prévenir le professeur de la situation même si celui-ci n'agira pas. Jackie se rappelle d'avoir dû passer plusieurs nuits blanches et de renoncer à des sorties avec des amis à cause de cette surcharge de travail. En ce qui concerne ses notes, Jackie avait 14 de moyenne lors de sa première année et sa moyenne a diminué avec le temps vers 12. Il explique cette diminution par son changement de mentalité après de fortes périodes de surcharge où il n'avait plus le temps et la capacité d'étudier autant la matière. Il ne vise plus la note maximale mais simplement de réussir le cours avec un 10/20 et a diminué ses heures d'étude.

7.4. L'après université

Au vu de leurs expériences différentes, j'ai séparé les étudiants décrocheurs, qui ont déjà quitté l'université, et les étudiants non-décrocheurs, qui n'ont pas encore fini l'université. Les premiers décrivent ce qu'ils font actuellement et s'ils ont envisagé de retourner à l'université. Les seconds, s'expriment sur leur projet après leurs études et s'ils ont déjà pensé à quitter l'université durant leurs parcours. A la fin, je parle de l'évolution qu'a connu leurs images des études universitaires après en avoir fait l'expérience.

7.4.1. Décrocheurs

a) Envisagé de retourner à l'université

Yannick n'a aucune envie de retourner à l'université puisqu'il n'en voit pas l'intérêt dans son parcours de formation. Il regrette même d'être allé à l'université.

C'est davantage un concours de circonstances qui a entraîné Alex à quitter l'université, plutôt qu'une décision volontaire. Pour cette raison, Alex a déjà envisagé de retourner à

l'université mais certains aspects des études universitaires le découragent de le faire puisqu'il n'a pas envie de les revivre.

Sacha pense qu'il est assez probable qu'il retourne à l'université dans le long terme mais ce n'est pas soutenable financièrement pour le moment. Une fois sa situation stabilisée, il envisage de reprendre des études supérieures pour, soit compléter ses compétences, soit dans l'optique d'un revirement de carrière.

b) Ce qu'ils ont fait après

Yannick a commencé une formation en marketing mais avant de la finir, il s'est redirigé vers des études de boucher où il s'y plait énormément, étant davantage dans la pratique du métier. Dans le cadre de son apprentissage, il travaille déjà dans une boucherie et considère avoir moins de travail maintenant que durant ses études universitaires. Pour lui, cette différence s'explique par la séparation nette du travail et du domicile. Il n'a pratiquement pas de travail à faire à la maison, tout se déroule durant les heures de cours et de travail à la boucherie.

Alex s'est inscrit à des formations à l'IFAPME. Une première en community manager qu'il a terminé et une seconde en marketing gestionnaire de projet en marketing digital qu'il suit actuellement.

Sacha a d'abord tenté un revirement vers la faculté de sciences en option physique afin de devenir un professeur de secondaire. N'ayant cependant pas récupéré un bon rythme de travail, Sacha a interrompu ses études et est allé dans la recherche d'emploi. Il suit actuellement une formation en usinage en rapport avec les derniers cours qu'il aimait et a réussi à l'université.

7.4.2. Non-décrocheurs

a) Envisagé de quitter l'université

Le seul moment où Lou a envisagé de quitter l'université fut durant sa première année. Il attendait de voir ses premiers résultats à l'université afin d'être sûr qu'il avait le niveau pour suivre ces études. Bien qu'il ne regrette pas d'avoir été à l'université, avec le recul, il aurait préféré faire les mêmes études mais dans une autre université.

Quant à Dominique, il a beaucoup hésité à continuer ses études durant ses années à l'université. Dès sa deuxième année de bachelier, il pensait se réorienter dans des études en haute école, davantage professionnalisante. Il s'est avisé contre puisqu'il réussissait bien à l'université et parce qu'il ne voulait pas recommencer à zéro des études et faire trois ans de plus. Au bout de sa troisième année de bachelier, Dominique en avait marre des études universitaires. Cette fatigue a joué dans son choix de master puisqu'il en a sélectionné un qui proposait un an de stage en remplacement des cours qui devenaient lourds. Malgré ces hésitations, il ne regrette pas d'être allé à l'université mais n'a aucune envie de revivre cette période qu'il qualifie de « merde ».

Durant son parcours, Max a également envisagé de quitter l'université mais en calculant qu'il y perdrait plus qu'il n'y gagnerait, il n'a jamais agi. Il parle d'avoir continué l'université par défaut parce qu'il ne savait pas quoi faire d'autre exactement. Sa situation financière le

freina également puisqu'il n'a pas les ressources permettant de se réorienter et de « perdre » des années. Au final, il pense qu'il serait quand même allé à l'université mais pas dans les mêmes études.

Jackie regrette d'avoir fait des études universitaires et aurait davantage préféré les hautes écoles ou des études manuelles qui sont plus dans la pratique et le concret. Le côté « remplissage », avoir des cours inintéressants juste pour atteindre le nombre de crédits suffisant, de l'université ne lui a jamais plu. De même pour la culture universitaire qui encourage la consommation d'alcool et le développement superflus, « l'écrire pour écrire ».

b) Compte faire après

Une fois son master fini, Lou aimerait faire une année supplémentaire avec un master de spécialisation. Si possible, il espère également trouver un travail à mi-temps durant cette période afin d'acquérir de l'expérience et de rendre à la société.

Dominique en avait déjà marre des études universitaires après son bachelier et compte trouver un travail, peut-être dans son lieu de stage, dès ses études terminées.

Max veut faire une année complémentaire afin d'augmenter son attrait sur le marché de l'emploi. Cependant sa situation actuelle avec le mémoire et le stage ne lui permet pas de garantir cette décision. Max évoque aussi être poussé par sa famille à écrire une thèse. Cependant, il n'y voit que des inconvénients et ne souhaite pas le faire.

Jackie compte finir ses études et aller directement sur le marché du travail, une fois son diplôme en main.

7.4.3. Image actuelle des études universitaires et des étudiants

Après avoir expérimenté la vie universitaire, les images que les personnes rencontrées avaient des études universitaires et des étudiants, ont évolué. Premièrement, les étudiants travailleurs et les guindailleurs ne sont pas deux profils diamétralement opposés. La plupart des étudiants se situe davantage sur un spectre entre les deux car rien n'empêche un étudiant travailleur d'être aussi un guindailleur. Sacha relève que si des guindailleurs boivent beaucoup d'alcool, c'est peut-être justement parce qu'ils sont des bourreaux de travail et qu'ils ont besoin de décompresser. Lou approuve ces dires puisque pour lui, il est nécessaire de voir du monde, d'avoir une vie sociale pour réussir et supporter l'université. Sans cela, l'étudiant craquera forcément sous la pression et la charge de travail.

Deuxièmement, l'image de l'université chronophage qui requiert beaucoup de travail, est toujours présente. La phrase de Sacha représente parfaitement ce point : « Entre les points, la vie sociale et le sommeil, il faut en choisir deux. » Sous-entendu que pour réussir à l'université, il faut sacrifier soit sa vie sociale, soit son sommeil et sa santé. Pour Dominique, cette image de l'étudiant travailleur est dorénavant liée à des périodes spécifiques comme le blocus et les examens où l'étudiant s'enferme et passe toute sa journée à étudier.

Troisièmement, en plus de l'image d'un étudiant travailleur, Jackie rapporte toujours celle d'un étudiant fêtard, glandeur et profiteur. Des étudiants qui ne vont pas aux cours et ne participent pas au travail mais réussissent grâce aux travaux des autres.

8. Discussion

Maintenant que les données récoltées lors des entretiens ont été retranscrites et réparties dans leur période-clé respectives, il est temps de les mettre en commun avec les savoirs scientifiques afin de répondre à mes deux hypothèses : le travail d'un étudiant serait un travail au sens professionnel et le travail de l'étudiant encourage le décrochage cognitif. Comme indiqué précédemment, cette partie suit la répartition de l'analyse : l'avant université, la première année de bachelier, la vie universitaire et l'après université. Cependant, afin de mieux mettre en évidence les points importants, quelques changements ont été effectués. L'avant université et la première année de bachelier n'ont pas changé. Les points qu'ils abordent, le passé scolaire, le projet de l'étudiant et la période d'accroche, étant des facteurs de décrochages très importants (David & Melnik-Olive, 2014). Cependant, « la vie universitaire » s'est effacée afin de mettre davantage en avant le travail des étudiants et les problèmes qu'ils ont rencontrés, psychologiques et environnementaux, puisque ces deux éléments répondent directement aux hypothèses. Enfin, au lieu d'une description des actions des étudiants une fois sortis de l'institution, leurs profils sont plus importants. Ils me servent de base afin de déterminer si selon moi, chaque interviewé a connu un décrochage cognitif.

Avant d'entamer la mise en commun des informations sorties des entretiens avec celles de la littérature scientifique, voici un court rappel sur les étudiants rencontrés. Yannick, Alex et Sacha sont ceux qui ont décroché physiquement de l'université, c'est-à-dire qu'ils ont quitté les études universitaires. Tandis que Lou, Dominique, Max et Jackie en sont à leur cinquième et dernière année d'étude universitaire avant l'obtention de leur diplôme de master.

Yannick a expérimenté la vie d'un étudiant universitaire pendant un quadrimestre. Il n'a pas apprécié la culture universitaire trouvant ses membres hautains et leur relation avec l'alcool malsaine, à toujours forcer les gens à boire de manière déraisonnable. Il s'agit donc d'un cas « d'accrochage manqué » (David & Melnik-Olive, 2014) puisque Yannick a refusé de s'adapter à la culture universitaire.

Alex correspond davantage à un cas « d'exclusion » (Guigue, 1998) puisqu'il n'a pas quitté ses études universitaires de sa propre volonté mais y a été forcé par les circonstances dont la nouvelle réglementation du décret paysage.

Sacha a commencé à perdre sa motivation de travailler ses cours durant sa troisième année d'étude à l'université. Durant les deux ans qui ont suivis, sans motivation et travail, il a enchaîné des échecs aux examens et avait honte d'aller en cours. Il a ensuite décidé d'arrêter de s'acharner et de quitter les études. Sacha semble avoir connu un décrochage cognitif, il n'avait plus l'état d'esprit de travailler, qui s'est concrétisé par un départ physique de l'université (Gevrey, 2016).

8.1. Avant université

Selon David et Melnik-Olive (2014), le passé scolaire de l'individu et ses projets sont des facteurs prédominants du décrochage universitaire. Avoir fait l'expérience de difficultés de comportement ou d'apprentissage durant son parcours, augmente les chances de l'élève de décrocher ensuite (Bruno & al., 2017). Ces comportements problématiques peuvent être actifs comme des bavardages en classe et de la violence causée par de la colère, ou passifs quand l'élève s'ennuie en classe et n'est plus motivé de travailler (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017). Les difficultés d'apprentissage concernent davantage les échecs aux tests causés par une incompréhension ou mécompréhension de la matière. Ses échecs diminuent l'estime de soi des étudiants conduisant à un comportement dépressif et à un désengagement envers l'université (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017). En lien avec les dires d'Alex, des personnes qui ont eu beaucoup de difficultés en secondaire n'ont peut-être pas les capacités de suivre des cours universitaires.

Tous les étudiants rencontrés présentent un profil fortement similaire : ils avaient de bonnes notes, voir même excellentes, sans avoir besoin de travailler. Ils ont profité de leurs facilités d'apprentissage pour diminuer leurs efforts de travail jusqu'à ne plus faire que le minimum nécessaire. Ils n'avaient donc pas de problème d'apprentissage mais des comportements problématiques actifs, Lou dormait en classe et Jackie séchait les cours, et passif, puisqu'ils s'ennuyaient en classe et n'étaient pas motivés à travailler comme Yannick qui ne rendait jamais ses devoirs. Cependant, à force de réussir leurs cours sans efforts en secondaire, ils ont développé de mauvaises habitudes de travail pour l'université, comme le rapporte Sacha. Ayant toujours associé le domicile comme un lieu de repos, il n'arrivait pas à se mettre dans un état d'esprit nécessaire afin de travailler ses cours. Sans ce travail, il a enchaîné des échecs aux examens, les cours universitaires étant plus durs que ceux de secondaire. Le cas de Sacha corrobore effectivement que le passé scolaire d'un étudiant, notamment la présence de comportement problématique passif (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017), augmente ses probabilités de décrocher cognitivement et physiquement des études universitaires (David & Melnik-Olive, 2014). Quant aux autres étudiants interrogés, ils ne semblent pas correspondre à ce cas. Selon leurs dires, Lou, Dominique, Max et Jackie ont travaillé plus que nécessaire durant leur première année. Ils ont réussi à se libérer de leurs mauvaises habitudes du travail minimum. De manière générale, ils ont également réussi leurs examens et le peu d'échec que certains ont connu, ne les a pas découragés de continuer leurs études. Les décrochages cognitifs qu'ils ont subis, ne semblent pas être en lien avec une diminution de l'estime de soi causé par des échecs aux examens.

Le second facteur prédominant au décrochage universitaire avant d'arriver dans l'institution sont les projets (David & Melnik-Olive, 2014). Selon Legendre (2003), les études universitaires apparaissent comme la suite logique du parcours scolaire pour la plupart des personnes. Dès lors, celles-ci n'ont pas de raison, d'objectif et de projet précis personnel. Le risque d'un manque de projet est la perte de motivation puisque le but à atteindre est flou et générique : terminer les études. Dominique et Max ont hésité plusieurs fois durant leur parcours universitaire à changer d'études étant donné qu'ils n'avaient pas de raisons précises derrière ce

choix d'études. Finalement, ils sont restés après avoir rationalisé le coût d'une telle décision et par espoir que les années suivantes iraient mieux (Suebang, 2022).

Dans tous les étudiants rencontrés, Alex et Sacha sont les seuls avec un objectif précis dès le début au moment de choisir leurs études. Et encore, Sacha explique qu'il s'agissait davantage de la continuation logique de son parcours vu son amour et ses facilités envers les sciences mathématiques que d'une vocation. Sacha avait donc un projet dans ses études. Cependant, avec son projet en tête, Alex ne trouvait pas d'intérêt dans certains cours qui ne semblaient pas avoir de lien avec son projet. N'ayant pas de motivation à travailler ces cours, il a commencé à exhiber des comportements problématiques, comme ne pas se présenter à ces cours, compromettant ses chances de réussir ces matières (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017). Cela s'est vu dans ses résultats. Il a réussi avec brio (20/20) les cours en rapport avec son projet professionnel mais a raté les cours qu'il jugeait inintéressants (9/20). C'est à cause de ces échecs que Sacha a dû quitter ses études.

8.2. Première année

La première année d'étude universitaire est particulière puisqu'elle correspond à la période d'accroche (David & Melnik-Olive, 2014). C'est le moment où les attentes des étudiants se confrontent à la réalité de la vie universitaire. Des frustrations naissent de ces écarts (Legendre, 2003) et s'il est trop important, les étudiants ne s'accrocheront pas aux études universitaires (David & Melnik-Olive, 2014). C'est fortement le cas des étudiants qui arrivent « par défaut » à l'université (David & Melnik-Olive, 2014), ceux sans projets particuliers, qui semblent posséder un a priori positif de l'institution universitaire (Legendre, 2003). C'est ce qui est arrivé à Yannick. Les membres académiques de l'université, étudiant et professeur, lui sont parus hautains ; le travail demandé par les professeurs était inutile et insensé à ses yeux ; et il n'a pas adhéré à la culture universitaire qui, selon lui, promeut la consommation d'alcool.

8.3. Travail de l'étudiant

Ce mémoire se base sur l'hypothèse que le travail d'un étudiant serait un travail au sens professionnel. Dans l'état de l'art, ce sont les écrits de Thomas Périlleux (2001) et de Christophe Dejours (2000 et 2003) qui ont été utilisés pour expliquer cette hypothèse. La situation de l'étudiant correspond à la description de Périlleux (2001) du travail comme une succession de mises à l'épreuve et contribuant au développement de l'individu. Ensuite, la question a été posée aux étudiants interrogés et leurs réponses ont été résumées dans l'analyse. La majorité des étudiants rencontrés pense également que le travail d'un étudiant est un travail au sens professionnel, principalement à cause de la quantité de travail. Ce qui importe puisque selon Dejours (2003), le travail est une expérience subjective incommensurable à toute autre. L'intensité de l'effort d'une personne ne peut pas être mesuré et classé face à celle d'une autre. C'est pour cette raison que le travail est principalement évalué non par l'intensité de l'effort

mais par sa durée et son résultat, tous deux mesurables. En conséquence, la charge de travail d'un individu référence principalement la dimension physique et productrice du travail et met de côté la charge mentale du travail, sa dimension psychique (Dejours, 2003). Cette dimension du travail reste néanmoins très importante puisque le travail contribue à la construction de l'individu dans son affectif (Périlleux, 2001). De ce fait, si les étudiants interrogés considèrent qu'ils sont en train de travailler et le ressentent dans leurs efforts, leur travail d'étudiant est un travail au sens professionnel. De plus, leurs raisons pour justifier qu'être étudiant est un travail sont le temps et leur charge de travail qui, avec la perception, sont les trois points clés du travail selon Dejours (2003).

Les entretiens ont montré qu'il existe une différence entre les horaires de cours et les horaires de travail. Sacha a fait référence à un temps plein quand il parle des horaires de cours qui seraient effectivement entre 30 et 40 heures par semaine selon les étudiants rencontrés. Ces heures ne sont qu'une partie des horaires de travail d'un étudiant. En fonction des situations individuelles (le temps de trajet, la quantité de travail demandé et l'implication de l'étudiant), ce nombre peut être bien plus important. En se basant sur la généralité donnée par Max, de 2 à 4 heures de travail supplémentaire pour comprendre la matière d'un cours de 2 heures, les heures de travail seraient facilement le double des heures de cours. Avec de simples calculs, on obtient un minimum de 60 (30X2) heures de travail par semaine et un maximum de 160 (40X4) heures. Ensuite, selon le calendrier académique de l'université catholique de Louvain-la-Neuve pour l'année académique 2024-2025, il faut multiplier ces heures par les 27 semaines qui la composent. Ce qui donne une fourche de 1620 à 4320 heures de travail par an. Cette fourche ne prend pas en compte les semaines de blocus (2 par quadrimestre) et d'examens (3 par quadrimestre) où les étudiants interrogés rapportent passer la journée entière à travailler, et celles de vacances (1 pour la Toussaint et 2 à Pâques) aussi utilisé pour avancer sur les travaux et revoir/rattraper la matière. Selon la définition officielle de la réforme de Bologne de 2004 avec le système de quantification par crédits ECTS, une année académique de 60 crédits équivaut entre 1500 et 1800 heures de travail, soit entre 25 et 30 par crédit (Berthiaume et al., 2012). Le minimum d'heures de travail que j'ai calculé, soit 1620 heures, est quasiment pile au milieu de cette fourchette officielle. Cependant, comme précisée avant, mes 1620 heures prennent seulement en compte les heures de cours et le travail à domicile, pour un total de 60 heures par semaine, alors que le temps de préparation aux examens et le temps de l'examen sont également inclus dans la définition officielle (Berthiaume et al., 2012). En faisant le calcul inverse en prenant cette fois la définition officielle, les heures seraient cette fois réparties en 40 semaines (27 de cours + 10 de préparation aux examens + les 3 de « vacances »), on arrive entre 37,5 et 45 heures de travail par semaine. Bien que moindre, ce nombre reste toujours supérieur à un temps plein de 38 heures en Belgique.

Evidemment, tous ces nombres ne sont pas parfaits et universels. Les chiffres réels dépendent énormément de l'étudiant même, sa personnalité, sa situation et son éthique de travail. Néanmoins, ils permettent déjà une estimation et une comparaison entre l'officiel prescrit et la réalité de certains cas. Ces chiffres sont en lien avec le discours et les attentes qu'il faut beaucoup travailler à l'université. Influencés par ce discours, les nouveaux arrivants se consacrent à la tâche jusqu'à se rajouter plus de travail que nécessaire sur le dos, comme cela a

été le cas pour Lou, Dominique, Max et Jackie. Augmenter sa charge de travail, surtout avec du travail superflu, accroît également la sensation de surcharge et la fatigue mentale et physique. Ces étudiants disent qu'une fois adaptés à la culture universitaire et les codes assimilés, leur sentiment de surcharge de travail a diminué. Cela correspond au besoin de l'appropriation des codes et des coutumes de l'université évoqué par Smouda (2018) afin de s'affilier à la culture universitaire et de réussir (Beaupère et al., 2007). Dominique explique qu'il passait beaucoup de temps à écrire ses propres synthèses durant sa première année alors qu'ensuite, il a acquis les synthèses d'autres étudiants, antérieurs ou actuels. Si on considère qu'il s'est accaparé les codes de l'université (Smouda, 2018), cela implique qu'acquérir les synthèses d'autres étudiants, de s'approprier le travail des autres, fait partie de la culture universitaire. De plus, le moyen d'obtenir ces synthèses est de rencontrer des personnes et de travailler sur son réseau. C'est pour cette raison que Lou considérait le social comme partie intégrante du travail d'un étudiant. Il n'est pas le seul puisque les étudiants interrogés dans l'étude de Berthiaume et al. (2012) ont répondu que les discussions en groupes font aussi partie des activités d'apprentissage. Lou allant jusqu'à dire que c'est grâce aux soirées qu'il a tenu le coup et réussi ses études. Le social devient alors un moyen de diminuer sa charge de travail, en récupérant les synthèses, tout en s'amusant et décompressant.

Enfin, j'aimerais finir cette partie en revenant sur les avis négatifs des étudiants rencontrés sur l'hypothèse du travail étudiant étant un travail au sens professionnel. Le premier des arguments émis par les interviewés contre cette hypothèse du travail étudiant correspondant à un travail au sens professionnel est le manque de rémunération. En effet, un étudiant ne reçoit pas de salaire en échange de son travail et il doit même payer pour accéder à l'université. Le travail d'un étudiant ne lui permet pas de subvenir à ses besoins immédiats. Le second point concerne le manque de création de valeur pour la société. Pour Yannick et Dominique, durant ses études, un étudiant amasse de la valeur. Il augmente sa propre valeur mais n'apporte rien à la société. C'est pour cette raison que Dominique considère le travail d'un étudiant comme un « investissement sur le long terme » et non comme un travail au sens professionnel. De nouveau, c'est la dimension physique créatrice du travail qui l'emporte sur la dimension psychique dans l'imaginaire de l'individu. Dans sa métaphore de l'investissement, Dominique reconnaît que le travail d'un étudiant sert à le construire, ce qui correspond à la définition du travail de Périlleux (2001). Cependant Dominique ainsi que Lou ne reconnaissent pas le travail d'un étudiant comme un travail puisque ce dernier ne produit rien pour la société. Il s'agit davantage d'une vision capitaliste d'un travail producteur. En conséquence, le travail d'un étudiant correspond à un travail du point de vue d'un psychiatre (Christophe Dejours, 2003) et d'un sociologue (Tomas Périlleux, 2001) mais pas selon une vision capitaliste du travail.

8.4. Problèmes

Il existe toujours un décalage entre le travail dans sa conception et son exécution. Les aléas de la vie empêchent les tâches de se concrétiser comme voulues. C'est ce que Dejours (2003) nomme « le réel du travail ». Plusieurs de ces problèmes ont été relevés dans les

entretiens et expliqués dans la partie « analyse » de ce mémoire. Il est temps maintenant dans les mettre en lien avec les facteurs psychologiques et environnementaux du décrochage et du décrochage cognitif.

a) Problèmes psychologiques

Ces problèmes concernent principalement les frustrations et les échecs que l'étudiant va connaître dans son parcours universitaire (Esterle-Hedibel, 2006). Trois sources ont été identifiées durant les entretiens : les cours sans intérêt, une limite dans les notes et les travaux de groupe. Si l'étudiant perçoit un de ses cours comme inintéressant, car la matière vue ne rentre pas dans ses objectifs ou il la trouve redondante avec ses cours passés, il aura l'impression de perdre son temps (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017). Ce qui mène à une perte de motivation et un désengagement envers ce cours, travailler moins ou ne plus s'y présenter. D'ailleurs, si lors de séances de cours, le professeur n'apporte rien de plus à la matière, les étudiants ne voient pas l'intérêt d'aller aux cours. L'expérience d'Alex indique que si un professeur ne fait que lire ses slides en cours, l'étudiant ne sera pas motivé à faire le trajet.

Ensuite, quand l'étudiant perçoit une limite dans les notes qu'il est possible de recevoir, cela le décourage puisqu'il n'a pas l'impression d'être noté à sa juste valeur. Selon Max, présenter toute la matière du cours aux examens devrait idéalement valoir un 20/20 mais dans les faits, la note se rapproche du 14/20. Dans leur logique, les examens sont une forme d'évaluation par les compétences et la qualité (Dejours, 2003). Les étudiants doivent prouver qu'ils possèdent les savoirs et compétences jugés nécessaires à un seuil de qualité (10/20). Si l'étudiant pense qu'il mérite un 20/20 pour son examen en fonction du temps et des efforts investis mais qu'il obtient un 14 parce que le professeur en a jugé ainsi, il est évidemment que l'étudiant sera insatisfait (Berthiaume et al., 2012). Il faut préciser qu'un seuil limite dans les notes n'est pas forcément une preuve de mauvaise volonté mais le professeur étant un expert sur la matière enseignée, peut sincèrement penser que la performance de l'étudiant vaut moins que ce que l'étudiant imagine. Cependant ce quiproquo peut aboutir à une note faible aux examens, ce qui entraîne l'individu à reporter cette évaluation sur lui-même et à en souffrir (Dejours, 2003). Si les bonnes notes sont limitées, cela diminue les chances de recevoir une note jugée satisfaisante et reconnaissante des efforts fournis.

Enfin, les travaux de groupe sont la troisième source psychologique de frustration. Comparé à un travail individuel, un travail de groupe ajoute une autre sorte de charge de travail en lien avec les savoirs transversaux, l'organisation du groupe et la communication entre les membres. Chaque membre devient dépendant des autres et il est donc nécessaire que tous donnent du leur et fassent leur partie du travail. Cependant, la gestion de groupe et de projet ne fait pas partie de la matière enseignée telle quelle à l'université. Ce sont des compétences que les étudiants doivent apprendre par eux-mêmes sur le côté de leurs matières principales, d'où les termes « savoirs transversaux ». Il arrive alors que des étudiants ne possèdent pas ces savoirs et compétences nécessaires pour opérer à un niveau universitaire d'après Alex et Jackie. Leur partie du travail n'est donc pas effectuée et, afin d'éviter l'échec, certains membres du groupe doivent reprendre cette charge de travail supplémentaire sur le dos. Une telle situation est

facilement décrite comme négative et remplie de frustration, ce qui correspond à l'expérience scolaire des futurs décrocheurs (Esterle-Hedibel, 2006). Des frustrations envers les passagers clandestins, ces membres du groupe qui ne travaillent pas, et envers l'injustice ressentie de devoir prendre sur soi cette charge supplémentaire alors qu'ils ont fait leur partie et que ces passagers clandestins vont profiter de ce travail. Cette injustice est encore plus forte quand les étudiants en parlent aux professeurs et que ces derniers n'agissent pas. Le discours de Jackie est rempli de ces frustrations.

b) Problèmes environnementaux

Ces problèmes font référence à l'incapacité de l'environnement familial de soutenir l'étudiant durant ses études (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017) et aux manquements de l'environnement scolaire (Bruno & al, 2017). Etant donné que ce mémoire cherche à déterminer l'impact même du travail de l'étudiant sur le décrochage cognitif, les manquements de l'environnement scolaire sont au cœur du sujet.

D'abord, le passage du secondaire au supérieur est perturbant pour les étudiants puisqu'ils ont encore leurs habitudes de travail développées durant leurs années de secondaire alors qu'ils perdent les repères qu'ils ont connus jusque-là (David & Melnik-Olive, 2014). En manque de cadre structuré présenté par l'université, les étudiants rencontrés rapportent devoir rapidement se prendre en main et s'auto-discipliner. Sans encadrement évident, les étudiants se sentent perdus et développent de l'insatisfaction envers l'institution (Bruno & al, 2017). Ce qui augmente les risques de quitter l'université, surtout lors du début des études (David & Melnik-Olive, 2014). Yannick et Sacha ont eu des difficultés à se mettre au travail à cause de leurs mauvaises habitudes de travail durant l'enseignement secondaire. Ce qui mena à leur départ définitif de l'université. Dans cette même ligne de pensée, les interrogés déplorent un manque de support pour la matière des cours. Le professeur devant préparer son cours, il peut choisir quels supports fournir aux étudiants et peu prennent le temps de créer un syllabus complet. L'accès à la matière enseignée est alors plus restreint et l'absence des étudiants aux cours se retrouve sanctionnée. Sans support complet, les étudiants ont plus de difficultés à revoir et comprendre la matière. Ce qui renforce les risques d'échouer aux examens et par la suite, ceux de décrocher (Bruno et al., 2017).

Ensuite, l'administration est un composant important de l'environnement universitaire puisqu'elle régule la vie de tous les étudiants sur le campus en décidant des horaires de cours. Il est important d'avoir un horaire clair et structuré qui puissent servir de premier cadre pour les étudiants (David & Melnik-Olive, 2014). Les entretiens ont mis en évidence les conséquences d'un horaire mal réparti. Avoir des jours trop complets (8-18h) fatigue les étudiants qui seront plus enclins à ne pas se présenter en cours afin de se reposer. Cela peut mener à une première étape de désaffiliation envers l'institution et, sans accès à la matière, les chances d'échouer augmentent. La fatigue même peut entraver le travail à domicile de l'étudiant et l'inciter à opter pour des solutions moins demandeuses en ressources en devenant un passager clandestin. La répartition des heures de cours relative à la journée affecte aussi le mental de l'étudiant. Alex était fatigué à force de prendre le train très tôt afin d'arriver à 8 heures

à l'université et de rentrer chez lui vers 18 heure. Et sans kot, Jackie aurait aussi connu de fortes difficultés à ce niveau quand il terminait les cours à 21 heures. Les cours très tôt et tard favorisent les étudiants à ne pas s'y présenter à causes des difficultés de trajet qu'ils impliquent et de la fatigue qu'ils causent aux étudiants sur le long terme.

L'administration a également la charge de la communication entre l'université et les étudiants. De ce fait, elle représente l'institution aux yeux des étudiants. Cependant, selon Max, l'administration est décalée de la réalité de vie et des difficultés que rencontrent les étudiants. D'ailleurs son expérience n'est pas unique étant donné que dans leurs travaux, David & Melnik-Olive (2014) rapportent que l'administration de l'université est peu tournée vers l'étudiant et ses préoccupations. Ce qui cause des malentendus et compliquent des situations plus que nécessaires. Des frustrations et des rancunes envers le personnel administratif naissent de ces problèmes de communication et peuvent mener à un décrochage (Esterle-Hedibel, 2006).

Le problème suivant concerne le trajet que doit effectuer l'étudiant pour aller à ses cours. En soi, le trajet est externe à l'institution mais il fait partie intégrante du travail de l'étudiant et impacte énormément son vécu universitaire. Un long trajet allonge les journées de travail en ajoutant des heures. Cela pèse sur les étudiants qui se sentent plus fatigués et deviennent moins motivés à se rendre en cours. Un long trajet impacte aussi la perception et le ressenti des étudiants sur leurs horaires. Un cours à 8 heure qui est « tôt » pour un étudiant qui kote, devient « trop tôt » pour celui qui prend le train. Ce dernier se retrouve à calculer les apports de sa présence aux cours et si cela vaut l'effort et la fatigue du trajet. Cette logique s'applique aussi dans les cas des cours « tard » de fin d'après-midi et empêche l'étudiant de rester longtemps sur le campus afin de profiter de sa vie sociale estudiantine. L'étudiant possède donc moins de possibilités de développer son réseau et de s'affilier à la culture de l'institution. Ce qui est primordial dans la lutte contre le décrochage universitaire (Beaupère et al., 2007).

Enfin, l'environnement social estudiantin aide dans la lutte contre le décrochage de l'étudiant (Beaupère et al., 2007). Les soirées ont permis à Lou de décompresser des travaux et de tenir le coup. C'est par le développement de son réseau que Dominique a pu obtenir des synthèses pour ses cours et ainsi réduire sa charge de travail. Cependant, la culture universitaire présente dans cet environnement, peut être source de problèmes pour les étudiants. Premièrement, comme expliqué précédemment, si la culture ne colle pas aux attentes des étudiants, ils risquent de ne pas s'y accrocher et de quitter l'institution (David & Melnik-Olive, 2014). Deuxièmement, le discours élitiste de l'université entraîne les étudiants à se surmener afin de répondre à ces attentes comme le montre les cas de plusieurs des interrogés. De plus, selon les dires de Yannick et de Max, il semblerait que ce discours provoque chez des professeurs d'avoir des comportements problématiques envers les étudiants comme une attitude hautaine et une fierté dans leurs échecs. De tels comportements provoquent des ressentis négatifs chez les étudiants dont une baisse de leur estime de soi, ce qui conduit à un désengagement envers l'institution (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017). Troisièmement, la culture universitaire promeut les soirées alcoolisées. Les étudiants qui y participent manquent leurs cours s'ils sont donnés au même moment. Les cours suivants sont également impactés puisqu'après une consommation d'alcool, les étudiants n'ont pas l'énergie d'aller en cours ou, au minimum, leur attention se retrouve diminuée. Afin de rattraper le retard dans leur travail

que les étudiants ont accumulé, ils seront plus enclins à des comportements d'appropriation du travail d'autrui. Que ce soit par l'obtention de synthèses afin de récupérer la matière manquée par les absences en classe et faciliter l'étude du cours en vue des examens. Ou en devenant un passager clandestin dans les travaux de groupe et attendre des autres membres qu'ils fassent tout le travail à leur place. Cet environnement social universitaire serait alors source de comportement clandestin. Ces comportements en dehors du cadre prescrit, voire à son encontre, tout en étant utiles dans l'exécution d'un travail bien fait (Dejours, 2003). Cependant, ces comportements clandestins affectent aussi les non-participants qui sont distraits par les festivités et voient leur charge de travail augmenter à cause des passagers clandestin dans leur groupe.

8.5. Profilage du décrochage cognitif

Maintenant que la théorie scientifique et que la récolte de donnée a été présentée, il est intéressant de déterminer qui parmi les étudiants rencontrés, ont connu un décrochage cognitif durant leurs parcours et de les comparer avec ceux qui ne semblent pas en avoir fait l'expérience afin de trouver des explications derrière ce phénomène. Ensuite, une présentation des raisons possibles selon lesquelles ce décrochage cognitif a abouti à un décrochage physique de l'université. Un avertissement avant de démarrer, un décrochage cognitif est un décrochage de l'intérieur qui ne présente pas de signes externes (Ziane, 2013). Le décrochage cognitif décrit le processus de désaffiliation envers l'institution (Bruno & al, 2017) que connaissent des élèves qui s'ennuient, n'accrochent pas à la culture scolaire, éprouvent des difficultés scolaires et extra-scolaires, se dévalorisent et perdent la motivation (Suebang, 2022). Il est difficile de juger d'un œil extérieur si un individu est, ou était, en décrochage cognitif dans son parcours. Mon jugement se base sur l'existence de critères perceptibles comme l'apparition de mauvaises notes ou de comportements néfastes à la réussite scolaire, et si l'étudiant présente une forme de désamour des études (Suebang, 2022), semble à bout de force et mon ressenti général à ce propos.

Au vu de leurs cas de décrochage particulier, respectivement un accrochage manqué et une expulsion, il est difficile à dire si Yannick et Alex ont réellement connu un décrochage cognitif. Selon la définition de David et Melnik-Olive (2014), Yannick, n'ayant pas accroché à l'université, ne peut pas y avoir décroché. De ce fait, il n'a pas connu de décrochage cognitif. Cependant, c'est à cause de l'écart entre la culture de l'université et la sienne que Yannick est parti, ce qui correspond à l'explication d'un décrochage de l'intérieur (Bruno & al, 2017). Quant à Alex, n'étant pas parti de son plein gré et envisageant d'y retourner, il ne présente pas une forme de désamour envers les études universitaires, signe d'un décrochage cognitif (Suebang, 2022). Cependant, Alex ne veut pas revivre certains aspects de l'université dont les cours inintéressants, les travaux de groupe avec son lot de profiteurs, les horaires de travail et le trajet. Tous ces points l'ont démotivé et il n'allait plus à certains cours à cause de la fatigue.

A l'opposé, Sacha présente clairement les signes d'un décrochage cognitif : la perte de motivation, les échecs aux examens, la dévalorisation envers soi-même. Pour finalement, quitter l'université.

Lou ne regrette pas d'être allé à l'université et compte même faire une année supplémentaire avec un master de spécialisation. Ce n'est que depuis sa première année de master qu'il se sent surchargé et fatigué mais c'est également l'année où il a eu sa meilleure moyenne, un 14/20 comparé au 11/20 durant son bachelier. Même s'il relève des problèmes envers l'université dont l'horaire de cours, il ne semble pas présenter un réel décrochage cognitif.

Dominique a envisagé plusieurs fois de quitter ses études universitaires afin de se réorienter vers la haute école. Il a réellement commencé à se sentir surchargé de travail durant sa troisième année de bachelier et en avait marre des études. A un tel point, qu'il a choisi un master qui proposait une année de stage au lieu des cours. Il semble avoir été en décrochage cognitif vers la fin de son bachelier où il a connu ses premiers échecs à cause de sa surcharge de travail et ses horaires de cours qui lui ont provoqué une fatigue envers l'université même. Il a qualifié cette période de sa vie de « merde », ce qui montre bien un désamour envers l'institution (Suebang, 2022).

Max est le plus en désaccord avec l'université que ce soit dans ses politiques de gestion, son administration et ses attentes. Une telle relation négative avec l'institution encourage le décrochage cognitive (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017). Malgré de bien réussir ses études (sa moyenne a augmenté de 3 points et est passé à 15), Max a quand même envisagé de les arrêter à différentes occasions. Il trouve certains cours redondants et il a développé une fatigue et une haine envers l'université. Il semble être en décrochage cognitif depuis ses années de bachelier et sa situation s'est empirée depuis son arrivée en master où il se sent surchargé avec sa charge mentale constante du mémoire.

Jackie est le seul qui regrette d'être allé à l'université ayant développé une forte fatigue envers cette institution et ses membres. Il s'est senti surchargé de travail durant la majorité de ses études universitaires et n'a plus de motivation. Cela s'est ressenti dans ses notes car elles ont diminué avec le temps. Il est en plein décrochage cognitif.

Comparaison

Seul Lou ne présente pas de signe d'un décrochage cognitif et c'est également celui qui attribue sa réussite universitaire au côté social des soirées et considère même le social comme faisant partie intégrante du travail de l'étudiant. Yannick, Sacha, Dominique et Jackie, ont eu du mal avec la culture universitaire encourageant les sorties et la consommation d'alcool. De ce fait, ils n'ont pas beaucoup participé à des sorties. Il en est de même pour Alex qui à cause du trajet, avait moins d'occasion de sortir. Max sortait beaucoup durant sa fin de bachelier et moins depuis qu'il a débuté son master où son décrochage cognitif semble s'être intensifié. Cas particuliers entre les autres interrogés, Alex et Dominique avaient déjà eu l'expérience d'un

décrochage cognitif durant leurs années de secondaire, ce qui est un facteur prédominant au décrochage (David & Melnik-Olive, 2014).

La participation à des événements sociaux, dont les sorties, semble être la principale différence entre ceux qui ont connu un décrochage cognitif et les autres. Cependant, c'est une forme particulière du social dont il est question, celui d'un social décompressant. Après tout, Sacha, Max et Jackie ont koté comme Lou et dès lors, ont eu facilement accès aux sorties et soirées. Jackie avait même rejoint un cercle et de ce fait, était davantage affilié à l'université que les autres interrogés. Cependant, pour cause de préférences personnelles et de surcharge de travail, ces trois étudiants n'ont pas autant participé à des soirées. Les activités sociales en tant que membre d'un cercle, serait davantage dans le cadre d'un travail et non, comme une activité sociale reposante. En reprenant les dires de Lou, les étudiants ont besoin de participer à la dimension sociale de l'université s'ils veulent réussir et ne pas craquer. Ces paroles rejoignent celles de Sacha que les plus gros travailleurs sont parfois de gros guindailleurs justement pour décompresser de leur travail.

Maintenant, comparons la situation de Sacha, le seul qui a quitté l'université après un décrochage cognitif, et celles de Dominique, Max et Jackie dont les décrochages cognitifs ne se sont pas concrétisés par un départ physique. Premièrement, contrairement à Sacha, ils n'ont pas connu d'échec important durant leurs parcours. Dominique a raté des examens mais il les a toujours réussis durant sa session d'août. Son estime de soi n'a pas été autant ébranlée que Sacha qui a enchaîné plusieurs échecs. Vu qu'ils continuaient de réussir, ils n'ont pas eu de fortes raisons de se remettre en question. Sans ces raisons, les étudiants ont plus de chance de rester dans l'institution en espérant que la suite de leurs parcours irait mieux (Suebang, 2022).

Deuxièmement, les réussites aux examens ont aussi joué dans la rationalisation des coûts et bénéfices de quitter les études. Dominique et Max ont chacun calculé leurs pertes et leurs gains s'ils quittaient leurs études universitaires du moment. Les pertes étaient à chaque fois plus importantes puisqu'ils perdaient leurs temps passé dans cette formation. Pour exemplifier, partir au milieu de la deuxième année de bachelier, signifie la perte de deux ans et de recommencer un nouveau programme de bachelier de trois ans. Même si les crédits reçus sont gardés, ils ne servent à rien s'il n'y a pas de cours similaire à ceux réussis dans le nouveau programme. Le calcul est alors simple, passer encore cinq ans à l'université, avec tous ses côtés négatifs, ou seulement une année afin de finir le bachelier et obtenir un premier diplôme d'étude supérieure. De ce point de vue, les étudiants qui réussissent leurs examens n'ont pas d'intérêt à quitter l'université même s'ils sont en décrochage cognitif. Il faut aussi ajouter que certains étudiants, comme Max, ne possèdent pas les ressources financières pour se permettre de changer d'étude et perdre les années écoulées. Ziane (2013) explique que les conditions socio-économiques de l'étudiant importent puisqu'un étudiant démuné sera plus obligé d'exercer une activité rémunérée en même temps que ses études. Ce qui peut lui accaparer du temps nécessaire pour préparer la matière et les travaux demandés par les professeurs. Avec Max, on voit que les conditions socio-économiques encouragent aussi les étudiants à rester dans les études qu'ils ont déjà entamées.

Conclusion

Ce mémoire s'est intéressé au décrochage cognitif universitaire et est passé par une mise en commun de données issues de sept entretiens semi-directifs avec trois étudiants décrocheurs et 4 non-décrocheurs, avec les savoirs scientifiques de plusieurs auteurs afin de répondre à la question de recherche suivante : Comment le travail d'étudiant encourage le décrochage cognitif universitaire ? Deux hypothèses y ont été émises. La première est que le travail d'un étudiant serait un travail au sens professionnel, servant de base à la seconde que le travail d'un étudiant encourage le décrochage cognitif, dans le cadre de définir ce travail étudiant.

Pour la première hypothèse sur le travail étudiant au sens travail professionnel, les écrits du psychiatre Christophe Dejourn (2000 et 2003) et du sociologue Tomas Périlleux (2001) ont été mis en commun avec les avis des interrogés à ce propos. Il en ressort que le travail d'un étudiant serait un travail au sens professionnel dans la vision psychologique et sociale du travail de Dejourn (2003) et Périlleux (2001) avec les arguments défendus des interrogés sur la charge de travail, les horaires de travail et l'impression de travailler. Cependant, étant donné que le travail étudiant n'est pas rémunéré et ne produit pas de valeur pour la société, il ne serait pas un travail professionnel du point de vue matérialiste du travail capitaliste.

En ce qui concerne la seconde hypothèse, celle sur le travail de l'étudiant qui encourage le décrochage cognitif universitaire, il semblerait que ce n'est pas le travail en soi de l'étudiant (aller en cours, effectuer les travaux, préparer et étudier la matière) mais la quantité et la manière dont l'université le demande qui encouragent un décrochage cognitif. De manière générale, les étudiants déplorent un manque d'encadrement de la part de l'université. Les savoir-faire de l'institution et les habitudes qu'ils ont assimilées durant leurs années de secondaire, deviennent obsolètes, voire impactent négativement leurs parcours universitaires (David & Melnik-Olive, 2014). Pour le bien-être de leurs études supérieures, les étudiants doivent rapidement s'acclimater à la culture et aux manières de faire de l'institution. S'ils n'y arrivent pas, ils risquent de développer de l'insatisfaction envers l'institution, possiblement jusqu'à la quitter (Bruno & al, 2017). C'est pour cette raison que la première année de bachelier est importante. Les étudiants qui n'ont pas réussi à s'adapter au fonctionnement de l'institution, ne se sont alors pas accrochés à leurs études universitaires et en sont partis (David & Melnik-Olive, 2014). L'administration qui représente le canal de communication entre les étudiants et l'université, n'est pas capable d'aider à ce niveau puisqu'elle est trop éloignée des étudiants et de leurs préoccupations (David & Melnik-Olive, 2014). Les étudiants deviennent alors frustrés et rancuniers envers cette administration « hors-sol ». Ces frustrations peuvent mener à un décrochage cognitif ou physique (Esterle-Hedibel, 2006).

Quant aux cours mêmes, certains sont perçus comme inintéressants soit, car ils ne correspondent pas aux attentes des étudiants au niveau de leurs projets personnels ou du niveau universitaire imaginé (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017), soit parce que le professeur n'ajoute pas de plus-value à la matière donnée en classe. Dans ces conditions, les étudiants commencent à calculer l'intérêt de leur présence en classe et à diminuer leurs venues aux cours si ces derniers ne méritent pas l'effort du trajet. Réduisant par la même occasion leurs accès à la matière, surtout s'il n'y a pas de support de cours convenable et complet. Ce qui augmente

la probabilité des étudiants d'échouer aux examens (Bruno & al, 2017). L'organisation des horaires de cours impacte aussi le ressenti des étudiants. Avoir des journées trop remplies (8h-18h) cause de la fatigue chez l'étudiant qui, afin d'y remédier, décidera de ne pas se présenter à certains cours en fin de semaine. Le cours qu'un étudiant juge trop tôt, trop tard ou avec trop d'heures creuses, sera également plus souvent ignoré par celui-ci puisqu'il ne vaut pas les difficultés qu'il nécessite.

Le tout dans une ambiance élitiste qui augmente le besoin ressenti par les étudiants de travailler énormément afin d'être à la hauteur du niveau universitaire. En même temps, cette ambiance diminue l'estime de soi des étudiants qui se reprochent leurs échecs à cause de leur manque de travail (Ben Abid-Zarrouk & Gaujour, 2017). Afin d'y remédier, ils vont encore augmenter leur quantité de travail jusqu'à ce qu'elle devienne trop importante pour leur bien-être physique et psychologique. Cependant, leurs efforts ne se retrouvent pas pour autant récompensés quand le professeur pose une limite dans la note maximale atteignable à son examen afin que son cours paraisse difficile et méritant d'être à l'université. Un système de limitation dans la cotation frustre l'étudiant qui a consacré beaucoup de temps à réviser son cours trouvant que la note ne reflète pas son temps de travail et ses efforts (Dejours, 2003). Une fois que l'étudiant a expérimenté ce système, il passera moins de temps à travailler la matière de ses cours suivants, ayant perdu sa motivation. Dans le but de se décompresser et de diminuer sa charge de travail, l'étudiant va s'intéresser aux activités sociales prenant place sur le campus de l'université. Ces activités sont fortement liées à la consommation d'alcool et les étudiants présents y encouragent les abus. De tels comportements déplaisent à certains étudiants qui décident alors de ne pas participer à ses activités afin de ne pas être poussés à boire de manière déraisonnable. Du côté des participants, leur temps de travail est impacté par ces activités, soit remplacé totalement, soit ils ont besoin de temps pour récupérer leurs pleines capacités. Afin de rattraper leur retard, les étudiants s'engagent dans des comportements d'appropriation du travail d'autrui avec l'obtention de synthèses ou en devenant un passager clandestin dans leurs travaux de groupe. Les autres membres doivent alors prendre sur eux la charge de travail de l'étudiant qui ne contribue pas. La fatigue et la frustration ainsi créées s'aggravent davantage quand les étudiants travailleurs reportent leurs situations problématiques à leur professeur et que ce dernier n'agit pas. Les étudiants qui n'ont pas travaillé se voient récompenser de leur comportement en obtenant sans effort la même note que ceux qui ont travaillé. Des étudiants se retrouvent alors surchargés de travail et agacés envers les passagers clandestins et le désintérêt des professeurs. Ce qui joue fortement dans le processus de décrochage cognitif (Esterle-Hedibel, 2006).

Solutions et limites

Maintenant que la manière dont le travail de l'étudiant encourage le décrochage cognitif universitaire a été expliquée, j'aimerais évoquer rapidement les solutions possibles suggérées lors des entretiens ainsi que leurs limites.

D'abord, il faut prendre conscience que l'administration de l'université catholique de Louvain-la-Neuve est extrêmement occupée. Elle doit gérer l'horaire et la communication pour les 23 500 étudiants sur le campus de Louvain-la-Neuve (« *L'université en chiffre* », 2024). Les horaires sont créés en fonction de la disponibilité des professeurs et des locaux de cours. Le personnel administratif doit donc arranger plus d'une centaine de programmes (« *L'université en chiffre* », 2024) afin créer un planning cohérent sur l'entièreté de l'université. L'administration gère aussi les problèmes et les demandes des étudiants et des professeurs au jour le jour. Il est alors logique qu'une distance se forme entre l'administration et les étudiants et il est difficile d'y trouver une solution.

Ensuite, il existe des aides mises en place par l'université afin de soutenir les étudiants en décrochage. Cependant, comme le montre les cas de Yannick et Sacha, les étudiants n'ont parfois pas connaissance de leur existence et quand ils sont au courant, ils peuvent s'y auto-exclure en pensant ne pas les mériter ou ne voulant pas confier leurs moments de faiblesse.

Après, changer la pédagogie dans le but d'augmenter l'intérêt que les étudiants ont envers leurs cours, n'est pas simple à mettre en place. Si un programme est changé afin de mieux répondre à la réalité du monde du travail et aux exigences des employeurs, les étudiants qui sont dans le programme, un programme de bachelier durant 3 et un de master 2, seront obligés de s'adapter et de continuer le nouveau programme alors qu'ils ne possèdent peut-être pas les compétences enseignées en première année, nécessaires pour suivre les cours des années suivantes. Ce qui peut les amener à se sentir perdus dans un programme qui ne leur correspond plus et à se désaffilier de leurs études. De la même manière, demander aux professeurs de préparer des syllabi et de supprimer les travaux de groupe, nécessite du temps et ajoute à la charge de travail des professeurs, avant d'être en place. Les travaux de groupe sont pensés pour réduire la charge des étudiants, si tout va bien, et des professeurs qui devront corriger 20 travaux au lieu de 100. Introduire un système avec des répercussions sur les comportements de passagers clandestins et forcer les professeurs à le suivre, ajoute certes du travail au professeur mais moins que de devoir changer sa pédagogie. De plus, cela a l'avantage que les étudiants ont l'impression d'être écouté et entendu. Ce qui fait ressortir leurs efforts et diminue leurs expériences négatives à l'université.

Enfin, participer aux activités sociales semblent être le meilleur moyen actuel et facile d'accès de lutter contre le décrochage cognitif des étudiants universitaires. Avec un étudiant qui y octroie principalement sa réussite aux études et d'autres qui parlent de l'effet déstressant des soirées, il faut reconnaître leurs effets positifs sur le long parcours des étudiants. Cependant, il ne faut pas oublier que ces activités entraînent des conséquences sur la charge de travail des étudiants participants et non-participants. Il est donc important de savoir se contrôler même si l'ambiance universitaire a tendance à pousser les étudiants aux abus.

Bibliographie

- Barras, H., Sandro, F., & Frachon, P. (2017). *La charge de travail des étudiants, le cas de la filière d'ostéopathie de la HES-SO*. ADMEE, Dijon, France. https://www.researchgate.net/publication/312948353_La_charge_de_travail_des_etudiants_le_cas_de_la_filiere_d_osteopathie_de_la_HES-SO
- Beaupere N., Boudesseul G. (dir), Sortir sans diplôme de l'université. Comprendre les parcours d'étudiants décrocheurs, Paris, la Documentation française, OVE, 2009
- Beaupère N., Chalumeau L., Gury N., Hugrée C. (2007), L'abandon des études supérieures, Rapport réalisé pour l'Observatoire national de la vie étudiante, La Documentation française, Mai.
- Berthiaume, D., Daele, A., Rochat, J.-M., & Sylvestre, E. (2012). La charge de travail des étudiant·e·s à l'Université de Lausanne. *Centre de Soutien À L'enseignement (CSE)*. <https://enseigner.unil.ch/ressources/document/la-charge-de-travail-des-etudiants-a-luniversite-de-lausanne/>
- Ben Abid-Zarrouk, S., & Gaujour, K. (2017). Ennui et décrochage scolaire. *COLLOQUE EN SCIENCES DE L'EDUCATION, HUMAINES ET SOCIALES (CSEHS 2017)*.
- Blaya C., Hayden C., 2003, LARSEF/Observatoire européen de la violence scolaire, Constructions sociales des absentéismes et décrochages scolaires en France et en Angleterre.
- Bruno, F., Félix, C. & Saujat, F. (2017). L'évolution des approches du décrochage scolaire. *Carrefours de l'éducation*, 43, 246-271. <https://doi.org/10.3917/cdle.043.0246>
- David, S., & Melnik-Olive, E. (2014). Le décrochage à l'université, un processus d'ajustement progressif ? *Formation emploi*, 128, 81-100. <https://doi.org/10.4000/formationemploi.4321>
- Dejour, C. (2000). Travail, usure mentale - De la psychopathologie à la psychodynamique du travail, Paris, Bayard, 1980 (rééd. 2000), 61-85
- Dejour, C. (2003). L'évaluation du travail à l'épreuve du réel - Critique des fondements de l'évaluation Versailles, INRA éditions, 2003, 9-57
- Esterle-Hedibel, M. (2006). Absentéisme, déscolarisation, décrochage scolaire, les apports des recherches récentes. *Déviance et Société*, 30, 41-65. <https://doi.org/10.3917/ds.301.0041>
- Gevrey, V. (2016). *DES GROUPES DE PAROLE AU COLLÈGE Etude clinique de discours de collégiens sur leur vécu scolaire pour appréhender les processus psychiques du décrochage scolaire adolescent*. [Thèse de doctorat en sciences de l'éducation]. UNIVERSITÉ PARIS 8 VINCENNES-SAINT-DENIS.
- Guigue M. 1998, Le décrochage scolaire, in BLOCH M.C., Gerde B. (dir.), Les lycéens décrocheurs, Chronique sociale, Lyon, 25-38.
- Kember, D. (2004). Interpreting student workload and the factors which shape students' perceptions of their workload. *Studies in Higher Education*, 29 (2), 165-184.
- Legendre, F. (2003). Les étudiants fantômes : Les sorties précoces de l'université Paris 8. *Carrefours de l'éducation*, 16, 32-55. <https://doi.org/10.3917/cdle.016.0032>
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2012). L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales. Armand Colin. <https://doi.org/10.3917/arco.paill.2012.01>.
- Perilleux, T. (2001). Les tensions de la flexibilité. L'épreuve du travail contemporain. Desclée de Brouwer. Paris. 51-75
- Rumberger, R. W., & Palardy, G. J. (2005). Test Scores, Dropout Rates, and Transfer Rates as Alternative Indicators of High School Performance. *American Educational Research Journal*, 42(1), 3-42. <https://doi.org/10.3102/00028312042001003>
- Salah, A., & Said Mehdi, D. (2018). L'entretien de recherche dit "semi-directif" Dans les domaines des sciences humaines et sociales. -30), 1(3, *مجلة الجامع في الدراسات النفسية والعلوم التربوية*, 42. <https://asjp.cerist.dz/en/article/56603>
- Sandelowski, M. (1995). "Sample size in qualitative research." *Research in Nursing & Health*, 18(2), 179-183.

Smouda, K. (2018). *Le décrochage étudiant à l'Université de Strasbourg : dimensions et figures*. <https://theses.hal.science/tel-02146584>

Suebang, A. R. (2022). *Facteurs déterminants du décrochage des études au premier cycle universitaire : cas de la Faculté des arts, lettres et sciences humaines de l'Université de Yaoundé I (Cameroun)* [Thèse de doctorat]. Université de Yaoundé 1

Suebang, A. R., & Maingari, D. (2021). Facteurs socioéconomiques et décrochage des études au premier cycle universitaire. *Éducation et socialisation*, 60. <https://doi.org/10.4000/edso.22681>

Zaffran, J. & Aigle, M. (2020). Qui décroche de l'université : Mise en perspective nationale et analyse d'une enquête en région Aquitaine. *Revue de l'OFCE*, 167, 5-41. <https://doi.org/10.3917/reof.167.0005>

Ziane, S. (2013). Décrochage scolaire : interaction de processus sociaux, cognitifs, subjectifs et langagiers. *SCIENCES DE L'HOMME*, 5(7), 11-23. <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/57274>

En 2022, le décrochage scolaire continue de baisser chez les 18-24 ans | Statbel. (2023, 29 mars). <https://statbel.fgov.be/fr/nouvelles/en-2022-le-decrochage-scolaire-continue-de-baisser-chez-les-18-24-ans>

Depicker, T. (2024, 29 février). Décrochage scolaire et jeunes sans diplôme, faut-il s'inquiéter ? La réponse en 5 chiffres. *Moustique*. <https://www.moustique.be/actu/enseignement/2024/02/29/decrochage-scolaire-et-jeunes-sans-diplome-faut-il-sinquieter-la-reponse-en-5-chiffres-278766>

Décrochage scolaire (i24). (2024, novembre 29). Indicators.be https://indicators.be/fr/i/G04_ESL/#:~:text=En%202023%2C%20la%20part%20de,6%2C2%25%20en%20Belgique

L'université en chiffre. (2024, juillet 5). Uclouvain.be <https://www.uclouvain.be/fr/universite/chiffres>

De Witte. E (2022, 7 juillet). « Sur 741 élèves seuls 4 ont réussi leur année » : parents et étudiants sont découragés, l'UCLouvain appelle à. *RTL Info*. <https://www.rtl.be/actu/sur-741-eleves-seuls-4-ont-reussi-leur-annee-parents-et-etudiants-sont/2022-07-07/article/482353>

Annexe 1 : Guide d'entretien

Pouvez-vous vous présenter avec un résumé de votre parcours universitaire (que faites-vous maintenant, combien d'année d'étude, changement d'étude, après...)?

Quelles étaient vos raisons d'aller à l'université? Décrivez aussi votre profil avant l'université (bon élève? travailleur? ...)

Pourquoi avoir quitter l'université? Avez-vous déjà envisagé d'y retourner? / Avez-vous déjà envisagé de quitter l'université? Si oui, pour quelles raisons?

⇒ Quels problèmes avez-vous rencontré dans votre parcours? Comment on aurait pu vous aider?

Pouvez-vous me décrire votre expérience en tant qu'étudiant?

Est-ce qu'être étudiant est un travail pour vous?

⇒ Pourquoi? Quelles sont les différences et similarités? Comment définissez-vous le travail?

Quel est le travail d'un étudiant?

Quels sont/étaient vos horaires de cours? Plus ou moins que vous l'aviez imaginé avant d'entrer à l'université?

⇒ Maintenant, quels sont/étaient vos horaires de travail? En quoi consistait une journée voir semaine type? Sensation (surchargé)?

Comment réussissiez-vous vos années (avec facilité, bout de souffle, évolution au fil des ans...)? Combien de crédit visé et réussi en moyenne par session? Moyenne?

Avec votre expérience, auriez-vous quand même choisi d'aller à l'université ou auriez-vous préféré autre chose?

Quelle était votre image d'étude universitaire et d'être étudiant? Est-ce toujours la même?

Quelque chose à ajouter?

Annexe 2 : Entretien de « Yannick »

Intervieweur : Pouvez-vous vous présenter avec un résumé de votre parcours universitaire ? Combien d'années avez-vous fait ? Avez-vous fait des changements d'études ? Que faites-vous maintenant ?

Yannick : Bah du coup, j'ai été directement à l'université après mon CESS. Je suis allé en science économie et gestion. J'ai arrêté après 6 mois et me suis réorienté en marketing en haute école. Puis là j'ai fait 4 ans avant d'arrêter. Là maintenant je fais une formation de boucher charcutier artisan à l'IFAPME.

Intervieweur : Tu as fait 4 ans que tu as réussi ?

Yannick : Ah j'ai fait 4 ans mais c'était 2 années et demie divisées en 4 quoi. C'est pas que j'ai raté, c'est que mon horaire était divisé. J'ai tout réussi et tout le temps du premier coup.

Intervieweur : Ok. Quelles étaient vos raisons d'aller à l'université ? Pourquoi avez-vous choisi d'aller à l'université à la base ?

Yannick : Déjà, c'est parce que à l'école j'avais des bonnes notes et tout. Donc on m'a toujours dit que je devrais aller à l'université quoi. Tout le monde m'a toujours poussé pour aller là-bas, même les profs et tout. Ils auraient été peut-être un peu déçus que je n'aie pas à l'université donc j'y suis allé. Enfin, c'est surtout ça qui m'a poussé à aller à l'université de base. Je ne savais pas trop non plus quoi faire.

Intervieweur : Vous n'aviez pas non plus de plan ou d'objectif précis de ce que vous vouliez faire donc vous avez pris...

Yannick : Ouais c'est ça, c'est un peu... Tout le monde me disait que j'avais les capacités de le faire, machin. Puis il y avait beaucoup de personnes qui y allaient aussi donc ça m'a poussé à y aller.

Intervieweur : Vous avez dit que vous aviez des bonnes notes donc un bon élève. Est-ce que vous diriez aussi que vous étiez travailleur ou pas ?

Yannick : Ben ça non. C'est rare que je rendais des devoirs et ma prof d'économie elle m'a dit que j'étais une larve. Ça l'emmerdait parce que je réussissais tous les examens mais avec des très beaux points et tout. En cours, ça arrivait souvent au cours, elle faisait un peu classe libre où en gros, c'était d'autres élèves qui expliquaient les notions aux autres et souvent c'était moi qui expliquais les trucs et tout. Du coup ça l'emmerdait parce que je ne rendais jamais mes travaux mais je réussissais sans forcément travailler quoi.

Intervieweur : Donc ce n'est pas que vous ne travailliez pas beaucoup, c'est plus que vous aviez des facilités à comprendre.

Yannick : Ouais, ça j'avais une bonne mémoire, je comprenais facilement donc...

Intervieweur : Vous ne travailliez pas parce que vous ne voyais pas l'utilité ou c'était juste par pure fainéantise vous faisiez autre chose ?

Yannick : Plutôt par fainéantise, je faisais autre chose. Cela m'a toujours ennuyé de faire mes devoirs et tout.

Intervieweur : Ok. Pourquoi avez-vous quitté l'université alors ?

Yannick : Ah Ben une des raisons pour laquelle j'ai quitté l'université c'était que moi, je ne me reconnaissais pas vraiment dans l'ambiance universitaire en fait. Ça, c'est un truc qui m'a fait beaucoup partir. Surtout là où j'étais en tout cas, en sciences économiques, il y a beaucoup de profs qui semblaient un peu hautain, prétentieux et tout. Et moi, c'est un truc avec lequel j'ai du mal. En plus, même l'ambiance universitaire autour, à faire des soirées tout le temps, tout le truc comme ça. Enfin j'avais du mal à m'intégrer et tout ça m'a aussi donné envie d'arrêter. Puis, évidemment ce n'est pas que c'était trop compliqué mais je ne voyais pas l'intérêt. Surtout en première année où j'étais, pour les examens, c'était étudié des énormes blocs de feuilles avec aucun but derrière. C'était juste étudié des pages et des pages et des pages pour réécrire les

pages quoi. Moi je ne suis pas une photocopieuse. C'est pour ça que je me suis réorienté vers la haute école où c'était déjà un peu plus orienté pratique et moins...

Intervieweur : Il y avait plus un but.

Yannick : C'est ça. Quand t'avais ton cours, tu savais vers quoi t'allais. C'était pas de la grosse généralité. Après évidemment, il y a des cours généraux mais c'était moins le cas. Alors que là où j'étais, enfin en tout cas en première année en sciences économiques, c'est que des cours très généraux et ce n'est pas toujours très intéressant. Surtout que moi, je savais pas vraiment ce que je voulais faire. Donc j'avais pas de but en me disant « Ah ouais, je vais forcer parce que je sais qu'au bout j'ai le métier de mes rêves ». Moi c'était pas le cas.

Intervieweur : Vous avez arrêté au bout de 6 mois. Vous aviez déjà fait une première partie d'examen et vous aviez eu vos résultats ou vous aviez déjà perdu tout intérêt ?

Yannick : Ah non j'avais signé tous mes examens.

Intervieweur : Vous avez dit qu'une des raisons c'était que vous ne voyez pas trop de but. Vous aviez une autre raison ou c'était vraiment parce que vous ne voyiez pas l'intérêt des études et l'ambiance universitaire que vous n'aimiez pas ?

Yannick : Non, c'est surtout l'ambiance du truc quoi vraiment très... C'est un peu spécial comme ambiance, en tout cas moi c'est comme ça que j'ai ressenti, c'était très, un peu genre élitiste comme ça. C'est spécial. Enfin, en tout cas, moi j'étais en science économique et c'était beaucoup lié avec la politique et tout aussi donc c'était vraiment une ambiance un peu, je ne sais pas, comme je disais élitiste. Tout le monde est un peu prétentieux, tout le monde essaye de se vanter, des trucs comme ça. C'était un peu faux.

Intervieweur : Avez-vous déjà envisagé d'y retourner ? Maintenant que vous avez fait des études à la haute école et vos études de boucher, est-ce que vous avez déjà pensé à retourner à l'université ou pas ?

Yannick : Absolument pas. Je n'ai aucune idée de ce que je ferais université. Moi aujourd'hui, mon objectif c'est d'aller ouvrir un jour une boucherie ou en tout cas un commerce en lien avec la boucherie. A la limite, retourner à la haute école finir mes études de marketing peut-être. Mais retourner à l'université, moi je ne vois pas l'intérêt. Pour moi, l'université aujourd'hui, ça te donne juste un... Enfin en tout cas dans les matières économiques, je ne parle pas des matières scientifiques qui là requièrent certainement plus d'études et de précisions que l'économie. Dans l'économie c'est surtout que cela donne un titre un peu prestigieux mais techniquement sans pratiques, ça ne te sert pas à grand-chose. Après c'est sûr, si t'es politicien et que tu vas sur un plateau télé et que tu dis « J'ai un master en science économique. », ça claque un peu plus que dire « J'ai un bachelier en marketing. » Si on est réaliste, ça ne change pas grand-chose pour la vie, enfin pour une carrière plus simple quoi.

Intervieweur : Avec votre expérience, auriez-vous directement été dans des études de boucher après votre CESS ? Vous êtes quand même content d'avoir été à l'université pour au moins l'expérience de voir ce que c'est ou vous auriez préféré directement faire vos études de boucher ?

Yannick : Je suis quand même content d'avoir vu ce que c'est. Après je peux pas changer le passé mais évidemment je pense que je serai directement allé en marketing, faire mon bachelier en marketing et puis, peut-être si à ce moment-là j'aurais eu envie de m'orienter vers un métier manuel comme j'ai fait ici. Donc ouais, je pense que j'aurais quand même préféré ne pas passer par cette case université mais comme j'ai dit, c'est surtout parce que...

Intervieweur : On vous a poussé.

Yannick : Ouais, on me poussait à aller vers là quoi. On ne m'a jamais vraiment dit « Oh, tu pourrais peut-être aller en haute école » ou quoi. Non, c'était tout le temps « Si tu as les capacités pour université, vas à l'université » machin.

Intervieweur : est-ce que vous seriez me décrire votre expérience en tant qu'étudiant ? Vous faisiez le trajet ou est-ce que vous cotiez ? Aviez-vous rejoint des cercles ou autres soirées ?

Yannick : Du coup moi j'allais à X, j'avais un kot à 15-20 min de la fac, pas plus. Donc je venais le, dimanche soir et je repartais le vendredi soir. Pour ce qui est de la vie étudiante, je n'ai pas rejoint de cercle, je ne me suis pas fait baptiser.

Intervieweur : Vous disiez déjà que les soirées, vous ne voyiez pas trop l'intérêt donc c'est clair que...

Yannick : Ouais, c'est ça. Je ne me suis pas fait parrainer, des trucs comme ça. Je suis allé à quelque soirée évidemment. Il y avait des trucs, des événements et tout. En plus à X, il y avait quand même beaucoup de gens avec qui j'avais été à l'école donc je connaissais déjà du monde. Donc parfois on m'invitait. Enfin, j'allais à des soirées avec eux, tout ça mais je n'étais pas un grand grand sorteur. J'allais en cours puis je rentrais à mon kot, je me faisais à manger et puis je dormais quoi. Hé hé hé.

Intervieweur : Est-ce que pour vous, être un étudiant, ce serait un travail. Sachant que vous avez une expérience en plus dans le travail manuel avec vos études de boucher.

Yannick : Est-ce que c'est un travail pour moi ? Oui parce que, déjà on est occupé, on a un horaire et des obligations. Enfin, c'est nous qui payons. En fait, c'est bizarre, quand t'es étudiant tu payes pour travailler techniquement, vu que tu payes pour aller poursuivre ton éducation. Alors c'est sûr, quand tu es aux études, tu ne crées rien. A part des exceptions, il y a peut-être des projets et d'autres trucs comme ça, tu ne crées rien non plus quoi. Tu crées pas de de valeur mais tu es quand même aussi occupé qu'un travail. C'est peut-être pas un travail en soi, t'es pas payé rien, mais ton emploi du temps, c'est comme si tu travaillais. Je connais pas grand monde qui a genre 10h de cours par semaine. La plupart du temps, c'est une vingtaine d'heures voire plus. Donc tu restes quand même occupé.

Intervieweur : Tu restes quand même occupé en tant qu'étudiant mais t'as un peu plus de temps que quelqu'un qui travaille dans un métier manuel. C'est ça tu veux dire ?

Yannick : Oui après ça dépend des horaires hein. Moi quand j'étais à la haute école, c'était parfois des 30 h par semaine, enfin 35 h par semaine, parfois même 40. C'est le même temps qu'un employé hein.

Intervieweur : Donc là, tu parles surtout des horaires mais est-ce que tu vois juste les horaires en tant que temps de travail ou tu comptes aussi le temps que tu passes à étudier ou à ...

Yannick : Ah ouais, c'est vrai que si on prend ça en compte en plus, avec des travaux à rendre et tout

Intervieweur : Donc on est d'accord, tu parlais juste de tes heures de cours ou tu devais être en cours quand tu parlais de

Yannick : Ouais ouais ouais, c'est ça. Parce qu'en plus, il y a du travail à faire en plus pour ces études. Après, ça reste toujours toi qui a décidé de faire ça. C'est la décision de quelqu'un de faire ses études et de prendre ce temps-là pour un objectif plus lointain. Est-ce que c'est un travail héhéhé

Intervieweur : Le point que tu essaies d'aborder là, que c'est toi-même qui prend la décision, donc t'as une liberté un peu dans ton choix. C'est différent d'un travail en quel point parce que techniquement tu choisis aussi de travailler ? Enfin, tu choisis aussi ton travail.

Yannick : Oui c'est vrai mais c'est pas le cas de tout le monde non plus. Il y a beaucoup de gens qui travaillent par défaut, par dépit quoi. Parce que soit le chômage ça suffit pas, ou bien plus de chômage, le CPAS c'est pas. Enfin on ne choisit pas toujours non plus le travail. Après, évidemment c'est mieux quand on peut choisir et tout. Après quand on travail, on crée de la valeur quoi. Par exemple, une caissière au carrefour, elle crée de la valeur. Alors que quelqu'un à l'université, il ne crée rien pour qui que ce soit, à part pour lui. En vrai, ouais, on pourrait peut-être même dire que c'est un travail puisqu'il crée de la valeur pour lui

Intervieweur : Oui, c'est ça. Il apprend des compétences, ou en tout cas des connaissances. Ben justement alors comment vous définiriez le travail d'un étudiant ? C'est quoi le travail exact d'un étudiant alors ? Donc ce serait aller en cours, ce serait étudier, faire les travaux. Est-ce que vous verriez autre chose ou pas ?

Yannick : Pour moi, non. Le travail d'un étudiant, c'est juste ça. En tout cas, son travail tout simple, c'est vrai, c'est ça. C'est aller en cours, faire ses travaux, passer ses examens et cetera. Ça c'est l'objectif de son travail. Après, tout ce qui est soirée étudiante tout ça, c'est du loisir hein. Ça, c'est la liberté de chacun. Comme un employé qui irait faire une soirée chez un ami, c'est dû choisir quoi. Ce n'est pas du travail, on va pas compter ça comme du travail.

Intervieweur : OK et une question que je viens de penser, vu que vous aviez un kot, est-ce que vous considérez que vous occupez de votre kot et cetera, serait aussi un travail d'un étudiant ou ça ce serait plus dans le côté loisir ou autre ?

Yannick : Non ce n'est pas du travail de s'occuper de chez soi. Moi, je ne trouve pas que ça soit du travail. Enfin c'est là où tu vis. Ce qui peut peut-être être considéré un travail ça peut être les étudiants qui font les allers-retours tous les jours. Là, ça peut être plusieurs heures hein. Surtout quand ils viennent de loin quoi. Mais s'occupé de chez, pour moi ce n'est pas un travail. C'est chez toi quoi héhéhé. Surtout qu'en plus dans les kots, ce n'est pas non plus un manoir quoi. En général, t'as quoi, 2 ou 3 pièces pas plus. Ce n'est pas un travail titanesque de nettoyer tout ça une fois par semaine.

Intervieweur : Ok vous avez déjà un peu parlé de vos horaires. Est-ce qu'avant d'entrer à l'université, vous pensiez que vous auriez ces horaires-là de cours ou alors, vous pensiez que vous auriez plus ou moins ?

Yannick : Je ne me rappelle plus trop mais je pense que j'allais garder un horaire un peu similaire à l'école secondaire donc une trentaine, un peu plus d'une trentaine d'heures par semaine. C'est un peu près ce à quoi je m'attendais. Je ne m'attendais pas à avoir moins. En tout cas, pas en première année. Si j'avais continué peut-être. Mais en première année, je ne m'attendais pas à avoir une grosse différence de temps à l'école comparé au secondaire. Surtout qu'en plus, je m'étais renseigné avant sur le nombre de modules et tout, donc non ce n'était pas...

Intervieweur : Maintenant si on parle du travail que tu devais faire, donc en comptant les études et rendre les devoirs etc, est-ce que vous avez été choqué par ce travail en plus ou c'est aussi ce dont vous vous attendiez ?

Yannick : D'un côté, c'est ce à quoi je m'attendais parce qu'on m'avait toujours dit qu'à l'université faut travailler, machin. Je ne suis pas arrivé en me disant « c'est bizarre, il y a des travaux à rendre ». Mais bon peut-être que je me mentais à moi-même en me disant que j'allais les faire alors que je sais très bien que pas du tout. Non, je n'ai pas été choqué par la charge de travail. Après moi, je n'ai pas eu énormément de charges de travail. Je n'avais pas beaucoup de travaux non plus. C'est surtout aux examens et tout, où là, ça se ressentait plutôt.

Intervieweur : Tiens d'ailleurs, vu que vous avez parlé que vous aviez signé les examens, est-ce que vous aviez quand même commencé à les étudier et c'est après que vous vous êtes dit « Ouais, non c'est bon, c'est mort. » ou vous n'aviez même pas commencé, vous en aviez déjà marre avant ?

Yannick : Non, je n'ai pas commencé. J'en avais marre quand j'ai vu qu'il y a des examens, il fallait étudier le livre du professeur de 300 pages. J'ai fait : « Ça va, j'en ai eu assez, faut pas déconner quoi ». Héhéhé. En fait, quand j'ai vu la charge qui m'attendait, j'ai laissé tomber. Je ne préfère pas perdre du temps ni de de la santé mentale pour au final... Enfin, je ne pense pas que j'aurais raté mais au final passer autant de temps pour quoi. Puisque comme j'ai dit, je n'avais pas de but d'aller à l'université donc je ne voyais pas trop l'intérêt de passer autant de temps à étudier.

Intervieweur : En comparaison, les études de marketing que vous avez faites et même celle de boucher, est-ce que là maintenant ça vous plaît plus, vu qu'il y a plus un but et c'est déjà plus dans la pratique ? Donc ça c'est déjà peut-être plus agréable pour vous. Mais vous réussissez quand même tranquillement ou vous devez quand même travailler aussi beaucoup ?

Yannick : Il n'y a pas beaucoup de travail, on ne va pas se le cacher. Le travail en boucherie, c'est surtout, enfin c'est une alternance quoi. Je travaille en entreprise, puis après j'ai 8 h de

cours par semaine et il n'y a pas beaucoup de travail à la maison puisque les profs, c'est des bouchers, ils connaissent bien la situation. Ils savent bien que ce n'est pas un métier où c'est tranquille. Ils savent bien que quand t'es chez toi, t'as plutôt envie de te reposer que de travailler. Donc on n'a pas de charge de travail en plus, à part en période d'examen où là, il faut étudier un peu. Mais si on travaille, enfin si on est au boulot et tout, les examens on connaît en général quoi. C'est ce qu'on voit au travail, c'est ce qu'on fait tous les jours. Il n'y a pas de surprise. Faut quand même un peu étudier mais clairement pas autant que la haute école ni clairement université. Genre, je n'ai pas de travail à rendre. Ici pour exemple, mon examen de fin d'année, je dois faire 15 recettes qu'on fait en boucherie. Donc c'est un genre de... c'est vraiment un tout petit travail quoi. 15 recettes, ça se fait très vite. C'est un travail de 15 pages, c'est ridicule comparé à ce qu'on peut demander à l'université.

Intervieweur : Enfin là, vous comparez sur la quantité mais vous avez aussi la qualité. On vous demande de faire 15 recettes mais faut aussi savoir les faire, ça demande du temps de les apprendre et cetera quoi.

Yannick : Oui. Ben ça demande du temps de les apprendre mais ce n'est pas du temps chez toi en fait. Souvent les recettes, on prend celles du boulot. Bon moi, évidemment je cuisine et tout, donc je connais déjà des trucs de mon expérience. Puis à l'école, on voit toutes ces recettes donc au final à l'examen, ceux qui vraiment veulent passer sur trop de problèmes, ils ont juste à recopier ce qu'on a fait à l'école et voilà quoi. C'est pas un examen qui demande beaucoup de travail de recherche ni d'investissement à part le fait d'écrire. Et même, je sais que le TFE en 3e année en formation de boucherie, c'est ... En gros, on doit présenter une boucherie, enfin comme si on allait reprendre une boucherie en fait. Donc faire un business model, faire des tableaux de rendement et d'autres trucs comme ça. Comme si on allait devant un investisseur pour lui présenter le dossier. Mais bon, encore une fois tout ça, c'est des trucs qui sont faits pendant les cours et c'est pas à faire en plus chez soi avec un travail de recherche. Donc pour moi, c'est une grosse différence. Quand tu es en cours et quand tu es chez toi.

Intervieweur : Il y a une séparation plus nette entre le travail et le temps de repos que vous disiez avant sur le temps de loisir.

Yannick : Ouais c'est ça.

Intervieweur : Quand tu es en cours, tu travailles. Dès que t'es en dehors, bah là t'es en dehors, c'est bon quoi.

Yannick : Moi, c'est toujours un truc que j'ai eu du mal. Travailler chez moi, ce n'est pas possible. Genre, j'ai eu beaucoup de mal avec le COVID avec ça parce que quand je suis chez moi, j'ai trop de distraction. Tout autour de moi, j'ai tout. En fait, tout me distrait : soit je peux appeler un ami, je peux jouer, je peux regarder une série, machin. J'ai plutôt envie de faire ça que de travailler. Comme beaucoup de gens je pense.

Intervieweur : Oui ça, c'est clair et nette.

Yannick : Héhéhé. En vrai, il y a un truc qui m'aurait aidé, ce seraient des cours obligatoires mais pas des cours où on t'apprend quelque chose. Des cours obligatoires pour avancer sur tes travaux. Où ce n'est pas toi qui te dis « Ok, je vais me motiver, machin », tu te dis « OK j'ai mon cours, je dois y aller pour faire ça » quoi. Et là, c'est plus motivant de faire ça parce que c'est quelque chose de plus grand qui te pousse que juste ta motivation à toi. Puis, quand tu es en dehors de chez toi, dès que tu sors et que t'as commencé à faire les dix premiers pas, tu ne te dis pas : « Mais finalement flemme, je vais rentrer chez moi ». Personne ne fait ça.

Intervieweur : Donc en fait un peu plus comme vous faites maintenant avec les études de boucher.

Yannick : Oui c'est ça. On les fait en cours et à la fin de l'année, on a juste à rendre ce qu'on a fait en cours quoi. Donc il n'y a pas beaucoup de travail en plus.

Intervieweur : Donc c'était vraiment le côté des travaux mais il y avait aussi le côté social avec les gens que vous ne sentiez pas. Est-ce que vous pensez qu'on aurait pu vous aider à ce niveau-

là ? S'il y avait eu une aide de l'université comme une psychologue pour en parler ou je ne sais pas, peut-être traîner plus avec les amis que tu connaissais déjà. Quelque chose comme cela.

Yannick : Alors psychologue, je ne sais pas parce que je suis quelqu'un d'assez casanier. Après oui, je ne sais pas. Je n'ai pas l'impression qu'il y avait beaucoup de volonté de la part de l'université, de rassembler les étudiants ou quoi. C'était surtout les étudiants eux-mêmes dans les cercles et tout qui faisaient leurs propres pubs, leurs propres machins. Alors que ça tombe, il y aurait des trucs qui m'auraient intéressé mais que, soit je n'ai jamais vu passer parce que je n'avais pas les infos, soit je ne m'intéressais pas au cercle. Je sais que j'avais été à une soirée, un séminaire sur les auto-entreprises et tout. C'était chouette de rencontrer du monde et tout. Mais je suis sûr qu'il y avait plein d'autres événements qui m'auraient intéressé mais juste, je n'en ai souvent pas entendu parlé ou bien je me disais : « ça va encore être un truc étudiant ou ça va être grosse teuf où tout le monde finit plein mort ». Des trucs comme ça qui ne m'intéressaient pas forcément quoi.

Intervieweur : Donc autant le côté travail, vous voyez une solution mais le côté social avec les gens, ça vous ne voyez pas trop quoi.

Yannick : Le côté social, à part peut-être plus de la part de l'université et des cercles et tout, montrez moins cette image de gens qui viennent en soirée pour se tuer à l'alcool et plus, le côté amusant quoi. Enfin évidemment, je ne dis pas que tous les cercles ne font que ça, il y a même les kots à projet et tout maintenant qui font beaucoup de...

Intervieweur : Qui ont un objectif en plus sur le côté au lieu d'aller juste boire.

Yannick : Ouais, c'est ça.

Intervieweur : Pour la dernière question, vous aviez déjà une image de l'université avant de la rejoindre et maintenant que vous l'avez expérimenté en tant qu'étudiant, est-ce que l'image que vous aviez, correspondait à la réalité ou alors, il y avait quand même des différences ? Donc vous vous attendiez au travail mais y a-t-il autre chose qui vous a choqué, qui était différent, auquel vous vous dites « Bon, je m'attendais à ça mais c'est pire ».

Yannick : C'est surtout le contenu de ce qu'on apprend qui m'a posé problème. Je ne m'attendais pas à autant de truc qui de mon point de vue, me semblait superflus. Alors évidemment, si on est en étude de droit, eux, les lois, faut les connaître quoi et c'est du blabla. Mais bon, en sciences économiques, étudier des livres de 300 pages quasiment par cœur, je ne voyais pas trop l'intérêt quoi. Ce n'est pas des trucs très précis et je pensais que les cours seraient plus ouverts en fait. Genre moins focus sur « il faut apprendre ça par cœur, machin » et plus dans le développement d'idées et tout ça quoi. Enfin, en tout cas pour moi, mon domaine qui était les sciences économiques qui reste une science sociale, ce n'est pas une science exacte. Il n'y a pas de...

Intervieweur : Vous ne vous attendiez pas à ce qu'il y ait autant de par cœur. Juste plus du comprendre le problème derrière.

Yannick : C'est surtout qu'en plus, je suis persuadé que j'aurais eu un autre prof, j'aurais certainement eu une autre théorie avec sûrement d'autres termes ou quoi. Parce que chacun a son machin donc. Moi, c'est surtout ça qui m'a posé problème en fait. Je ne m'attendais pas à ce que les cours soient autant déconnectés.

Intervieweur : Déconnecté entre eux ou de la réalité, là vous parlez ?

Yannick : Non, déconnecté de la réalité, de la personne quoi. C'était vraiment un lieu où tout était... En fait, tu arrivais là-bas et les cours ne s'adressaient pas à tout le monde. Les cours s'adressaient à ceux qui voulaient... Comment expliquer ça ? C'était vraiment un peu comme les politiciens, quoi tu vois où...

Intervieweur : Des personnes qui ont déjà un intérêt et des idées dedans ?

Yannick : Non mais je veux dire, c'est plutôt des cours où en gros, ça ne s'adressait pas à Monsieur tout le monde pour comprendre l'économie. Ça s'adressait plus aux élèves pour pouvoir dire : « Ah oui, moi je connais et ça se passe exactement comme ça et machin et c'est ça qui va... » Enfin c'était un peu bizarre, c'était encore, j'utilise ce mot, c'est élitiste les cours vraiment. Pour un peu, se mousser ou un truc comme ça. Je ne sais pas, ça me faisait bizarre.

Je préférerais des cours plus centrés sur des cas pratiques que sur de la théorie. Moi aussi, je peux écrire 1 livre de théorie économique Héhéhé. Ce n'est pas pour ça que ça fonctionne hein. On a vu le cas dans l'histoire. Ce qui me fait le plus marrer, c'est quand tu vois des économistes qui disent des trucs à la télé et qu'après genre un mois plus tard : « Bon ce n'est pas tout ça qui s'est passé. » C'est beaucoup de trucs où tu te dis : « C'est bien mais... ». Enfin certes, une situation, elle peut se terminer comme ça mais elle peut se terminer d'autre manière aussi. On est humain, tu ne peux pas contrôler l'humain. Tu peux l'analyser mais le prévoir, ça me semble peu probable.

Intervieweur : C'était ma dernière question. Est-ce que vous vous voyez un autre truc à raconter sur un problème que tu as rencontré, sur le travail étudiant ou là, c'est bon vous n'avez rien d'autre à ajouter ?

Yannick : Je réfléchis un peu. Je ne pense pas là comme ça.

Annexe 3 : Entretien de « Alex »

Intervieweur : Est-ce que vous pouvez vous présenter avec un résumé de votre parcours universitaire ? Qu'avez-vous fait, combien d'années d'études, les changements d'études et cetera.

Alex : Je m'appelle (Alex). Je suis sorti du secondaire en 2019 à 20 ans. J'ai doublé 2 ou 3 fois mais cas particulier après avoir bougé de l'Italie et venir ici en Belgique.

Intervieweur : Le temps d'apprendre la langue.

Alex : C'était ça. Et puis donc, à partir de 2019, donc après la secondaire, je m'étais inscrit à une haute école pour faire infographie, pour tout ce qui concerne jeux vidéo dont la partie créative, infographique. Mais je n'ai pas aimé donc j'ai arrêté après la première année. L'année suivante, donc à partir de 2020, je m'étais inscrit à l'université en ce qui concerne la philosophie-art-lettre et plus spécifiquement dans la langue vivante italien et anglais. J'ai fait ça pendant 2 ans et après, malheureusement, j'ai dû arrêter à cause de l'université. A cause d'une erreur de l'université et en plus du fait qu'ils ont eu du changement au niveau du gouvernement en ce qui concerne le décret paysage si je ne me trompe pas. Malheureusement, je n'ai pas pu continuer avec l'université. Après, je me suis inscrit à des formations à l'IFAPME. La première année en community management et les 2 années suivantes en marketing gestionnaire de projet en marketing digital.

Intervieweur : Pour revenir sur le parcours secondaire, est-ce que vous diriez que vous étiez déjà un bon élève, un élève travailleur ou pas ?

Alex : Je me considère un élève génie voyez. Héhé. J'étais quand même un bon élève sauf aux années, bien sûr, où j'ai raté mais ça c'était à cause de la majeure partie du temps de la langue française. Cas exceptionnel pour la 4e secondaire où là, j'ai raté vu que je ne me sentais pas très bien avec les professeurs et avec le reste de la classe, ce qui m'a mis dans un état mental pas très correct pour poursuivre les études et donc, à cause de ça, j'ai raté l'année. Mais à part ça, oui, j'étais toujours quasiment au top de la place au niveau de notes, toujours de bonnes notes mais je ne travaillais pas beaucoup. Je rentrais chez moi mais je n'étudiais pas. Voilà, c'est ça. Mais j'avais quand même des bonnes notes vu que je comprenais les cours, je comprenais la matière. Je n'avais pas besoin d'étudier plus chez moi.

Intervieweur : Pour parler des formations que vous avez faites, j'imagine que c'est pareil, vous avez toujours des bonnes notes, vous les réussissez sans pour autant, travailler pas quand vous êtes chez vous.

Alex : Oui c'est ça. Ben la différence avec maintenant, je dois quand même travailler un petit peu plus à avec la formation, vu qu'il y a des cours beaucoup plus pratiques et donc il y a des travaux à faire.

Intervieweur : Ok mais sinon vous vous considérez donc comme un bon élève, bon résultat, pas de problème de comportement ou autre.

Alex : Non, non, non pas de souci.

Intervieweur : Est-ce que vous seriez un peu plus développé pourquoi vous avez dû arrêter l'université ? Le problème administratif que vous avez eu.

Alex : Donc la première année à l'université, je m'étais inscrit à tout ce qui concerne les cours de langue italien et anglais. Vu que l'italien c'est ma langue maternelle et que j'avais déjà un très haut niveau d'anglais, pour ces cours spécifiques de langue, j'étais dispensé des cours. Donc il me restait que les cours généraux : philosophie, histoire de l'art, histoire générale et ainsi de suite. A la fin de la première année, malheureusement, j'avais pas assez de crédits pour aller à l'année suivante et j'ai dû refaire les cours de la première année. Mais, vu que les profs de langues, ils disaient : « c'est quand même bête que tu ne puisses pas suivre les cours de langue de la 2e année, vu que tu as raté. On va quand même te les faire ». Et donc, j'ai quand même dû faire ça. Donc j'étais en première mais en même temps avec des cours de 2^e. Mais officiellement, j'avais raté la première. Et donc, du fait que j'avais déjà quitter la haute école pour infographie, c'était déjà 2 années qui étaient considérées comme perdues, on va dire. Puis, on revient donc à la 2e première à l'université, où là, en fait, j'avais raté à cause d'un technicisme de la faute d'un prof. Tout simplement, j'avais raté ce cours à cause du fait que la prof n'avait pas... Il y a longtemps quand même donc je ne me rappelle plus précisément mais ce cours j'aurais dû le passer en première session, donc en janvier mais à cause d'une maladie, je n'ai pas pu le passer et donc, j'étais d'office reporté en août. Mais pour l'examen en juin, le prof trouvait bête que je devais repasser en 2e session pour l'examen de janvier et donc, elle m'a dit : « Ici en juin, tu vas passer l'examen pour juin et l'examen que tu aurais dû passer pour janvier ». J'ai eu une autre parfaite mais malheureusement pour août, la prof avait oublié de noter les points. Et donc, c'était finalement considéré comme j'ai eu 0, comme si j'avais raté. A cause de ça, j'avais pas eu assez de crédit, pour effectivement continuer.

Intervieweur : Avec le décret paysage qui arrêta.

Alex : Exactement. Vu que c'était considéré comme la 3e année ratée et donc avec le décret paysage, je ne pouvais plus continuer l'université.

Intervieweur : Juste pour être clair, quand vous parlez de « parfait », c'est combien sur 20 ?

Alex : 20 sur 20. Le prof m'avait clairement dit ça après l'examen : « T'as eu 20 sur 20 ».

Intervieweur : C'est vraiment plus un problème administratif qui fait que vous avez arrêté. Et juste pour développer, pourquoi pour la première année, qu'est-ce qui fait que vous avez raté certains cours ? Parce que vous ne vous êtes pas concentré dessus ? Parce que...

Alex : C'est plutôt une question que je trouvais ce cours pas très intéressant. Ce n'était pas assez motivant et donc j'avais pas trop envie d'étudier ces cours.

Intervieweur : Donc en gros, en première année vous avez réussi ce qui vous intéressaient et la 2e année, vous n'aviez pas le choix donc vous avez travaillé pour cela.

Alex : Oui, c'est ça.

Intervieweur : Quelles étaient vos raisons d'aller à l'université ? Donc pourquoi choisir l'université après les secondaires ?

Alex : Ben essentiellement, c'était à cause des parents. C'est les parents qui poussaient : « il faut aller à l'université, il faut aller à l'université, il faut aller université » et après, il y a ce concept de moi-même je voulais aller à l'université.

Intervieweur : Vous vouliez y aller mais est-ce que vous aviez déjà un but ou autre ?

Alex : Oui donc mon but c'était toujours de travailler dans ce qui concerne les jeux vidéo, la création des jeux vidéo. C'est pour ça que j'ai fait la première année en infographie. Malheureusement, ça ne m'a pas plus, les matières et tout ce qui concerne le codage, le dessin, l'animation, ce n'étaient pas des choses qui m'intéressaient beaucoup. J'ai donc changé en langue-art-lettres pour ce qui concerne la partie plus littéraire, pour étudier les histoires et avoir cette partie plutôt...

Intervieweur : Ecrire le texte d'un jeu vidéo, l'histoire d'un jeu vidéo.

Alex : Oui c'est ça, c'est bien ça.

Intervieweur : Est-ce que vous avez déjà pensé à y retourner ?

Alex : En général à l'université ou en...

Intervieweur : On va dire là que techniquement vous faites toujours une formation donc, bah oui, est-ce que vous penseriez à retourner à l'université ?

Alex : Oui des fois ça arrive de penser. Vu que finalement, mon cas ce n'est pas nécessairement que j'en avais marre, c'était plus les circonstances qui ont fait que... Après, il y avait certains aspects qui n'étaient pas très chouettes et donc à chaque fois que j'y repense, je n'ai pas envie de refaire ça. Il y a des aspects, je me dis « Je n'ai pas envie de repasser ça ».

Intervieweur : Ok et juste pour info, ce serait quoi ces aspects ? Les aspects positifs, ce serait plus quoi ?

Alex : Les aspects positifs, c'est vraiment les cours qui m'intéressaient, m'intéressaient vraiment. J'apprenais donc c'est quelque chose qui me captivait et que je voulais poursuivre. Les aspects négatifs, c'était essentiellement... Premièrement, c'est quelque chose d'un petit peu externe à l'université, c'était le trajet.

Intervieweur : Parce que tu ne kotais pas.

Alex : Exactement, je ne kotais pas et donc je devais faire les trajets chaque jour. C'était démotivant. Voilà. Vu que finalement, c'était aussi la partie la « plus dure » puisque t'es en train pendant 01h30 de trajet aller, puis une autre 1h30 pour le retour. Ça devient fatigant.

Intervieweur : Au final, tu prenais le trajet, tu fais 01h30, tu fais directement le cours et tu repars directement après. Vous ne profitez pas non plus de la vie étudiante.

Alex : Exactement. Et puis, la 2e « problématique », c'était les travaux de groupe. Malheureusement, il y a beaucoup de personnes pas intellectuellement développées malheureusement.

Intervieweur : Et qui sont quand même à l'université ? Qui n'ont pas un niveau universitaire mais qui sont à l'université ?

Alex : Exactement. Mais qui n'ont carrément même pas la base à certains niveaux, de comprendre une question ou une tâche de spécifique. Et donc c'est...

Intervieweur : des personnes qui ne servent à rien durant le travail ?

Alex : Exactement et après, il faut tout faire personnellement.

Intervieweur : J'y pense mais est-ce que vous alliez quand même toujours en cours ? Ou il y avait quand même deux-trois jours où vous vous disiez : « Non c'est bon, le trajet... »

Alex : Donc la première année, vu que c'était pendant le COVID, c'était tout en distanciel. Donc, ça a été. Pour la 2e année, essentiellement, ça dépendait des jours, on va dire ainsi. Mon horaire était essentiellement réparti. Donc lundi, mardi et mercredi, c'étaient essentiellement les cours généraux. Tandis que jeudi et vendredi, c'étaient plus les cours de langue. Donc les cours des langues, soit, donc la première année j'étais dispensé, donc je n'avais pas besoin d'y aller. Pour la 2e année, je n'avais aussi pas vraiment pas besoin d'y aller vu que je pouvais étudier la matière tout seul. Il n'y avait pas vraiment de soucis à ce niveau. Mais pour les cours généraux donc lundi, mardi, mercredi, ça dépendait de comment j'étais. Souvent les lundis, j'y allais toujours vu que c'était après le week-end donc j'étais quand même en forme. Le mercredi, c'était un petit peu plus compliqué.

Intervieweur : Bon les problèmes que vous avez rencontrés dans votre parcours. Il y a eu le problème de l'administration, il y a eu le problème des trajets, il y a eu le problème des travaux de groupe aussi, est-ce que vous voyez un autre problème que vous avez rencontré dans votre parcours à l'université ? Par exemple, quand vous en parlez, j'ai l'impression que les professeurs étaient quand même assez compréhensifs envers vous. Celui qui t'a dit que « C'est bon, il est dispensé de ça, on peut quand même lui faire suivre les cours », celui qui a fait une erreur, j'imagine qu'il n'avait rien contre toi. Donc, j'imagine que sur les professeurs, vous n'avez rien à redire.

Alex : Non, pas personnellement. C'était des gens compétents.

Intervieweur : Donc vos problèmes, c'était vraiment l'administration, le trajet et les problèmes des travaux de groupe avec les personnes incompétentes ?

Alex : Ouais c'est ça.

Intervieweur : Pouvez-vous décrire votre expérience en tant qu'étudiant ?

Alex : Bon bah donc, à cause du fait que je voyageais beaucoup, ce n'est pas comme si j'ai eu beaucoup de d'expérience. A ce niveau-là, j'ai quand même squatté des fois chez un ami. Donc en ce qui concerne certaines occasions spécifiques, j'ai pu y assister (à la vie étudiante) et j'aimais bien. Mais malheureusement, je n'ai pas y assister tout le temps.

Intervieweur : Juste pour info, c'est à quoi que vous avez pu assister ? C'est vraiment plus des soirées ou c'est d'autres types de...

Alex : C'est un mix. Donc c'est soit, il y a des soirées, il y a des concerts organisés ou soit, c'était des événements organisés par des kots-à-projet, en ce qui concerne par exemple, apprendre des langues ou apprendre une partie d'une culture et ainsi de suite.

Intervieweur : Donc vous avez quand même pu en profiter mais ce n'était pas non plus courant. Alors est-ce qu'être étudiant serait un travail pour vous ? Donc au même niveau qu'un travail d'une personne qui va à l'entreprise, qui va à l'usine, est-ce que pour vous être étudiant serait un travail ou pas ?

Alex : Oui simplement pour la quantité finalement de travail qu'il faut effectuer pour les cours et aussi pour les matières qu'il faut étudier. On a quand même beaucoup de matières qu'il faut étudier pour les examens qu'on doit passer. Donc il faut connaître sinon on ne réussit pas les examens et on ne poursuit pas le parcours universitaire.

Intervieweur : Quand vous parlez de quantité de matière, vous pensez à un gros bouquin, beaucoup de syllabus, ou vous parlez plus en tant que temps que vous deviez y consacrer ?

Alex : Les 2. C'est quelque chose de très taxant au niveau moral et temporaire. Vu que aussi principalement, il faut étudier, il y a beaucoup étudier donc on se consacre surtout au niveau des études, de l'apprentissage et on ne fait pas d'autres choses. C'est essentiellement ça. On sacrifie par exemple, une vie sociale ou peut-être, si on veut trouver un stage aussi, ça devient beaucoup plus compliqué si on est déjà pris par les études.

Intervieweur : Comment définiriez-vous le travail ? Donc le travail général, pas étudiant, vraiment un travail.

Alex : C'est une tâche à accomplir.

Intervieweur : Ok. Alors maintenant, quel serait le travail d'un étudiant ? Donc vous avez un peu dit qu' il y a une grosse quantité de travail que ce soit dans les études mais ce serait quoi alors le travail d'un étudiant ? Qu'est-ce qu'un étudiant devrait faire, doit faire ?

Alex : En tant qu'étudiant ?

Intervieweur : En tant qu'étudiant donc c'est quoi le travail à l'étudiant ?

Alex : Ben essentiellement, c'est apprendre la matière apprendre.

Intervieweur : Est-ce que par exemple, aller en cours serait une partie du travail de l'étudiant ou pas forcément ?

Alex : Pas forcément mais ça dépend des cours et ça dépend aussi du professeur et comment le professeur donne cours. Par exemple, si le professeur donne son cours que à travers des slides et il poste les slides sous une plateforme, il n'y a pas d'intérêt. S'il n'y a pas un plus et on comprend déjà la matière, je ne trouve pas nécessairement obligatoire d'y aller ou intéressant. Par contre, si un professeur a des slides, juste comme un support supplémentaire mais en plus, il faut être participant, présent en cours. Vu que c'est là où le gros bloc de l'apprentissage et des informations transmises sont présentes.

Intervieweur : Donc pour vous, le travail, c'est apprendre la matière et après, en fonction de la personne et de la manière, ça peut varier.

Alex : Ouais, c'est ça.

Intervieweur : Il n'y aurait pas vraiment une forme précise du travail étudiant, ça peut dépendre des situations et cetera. Par exemple, un étudiant qui dit : « Je vais à tous les cours » et un étudiant qui dit : « Je vais à la moitié des cours » ou « Je ne vais pas en cours », ils peuvent tous autant travailler de la même manière.

Alex : Oui, exactement. Vu que finalement, l'objectif, c'est réussir les examens. Donc tant qu'on réussit les examens, peu importe la manière de comment on fait ça.

Intervieweur : OK. Bon, vos horaires de cours, vous en avez déjà parlé. Est-ce que c'était plus ou moins que ce que vous aviez pensé avant l'entrée à l'université ?

Alex : C'était plus ou moins comme je pensais.

Intervieweur : C'était ce à quoi vous vous attendiez. Et est-ce que vous vous rappelez un peu vos heures exactes de cours par semaine ?

Alex : Les lundis et les mardis, je commençais à 08h00 et je terminais, c'était quasiment full journée d'études donc de cours, donc jusqu'à 16 h. Les mercredis, c'était déjà un petit peu plus calme. Si je ne me trompe pas, je commençais vers 10h00 et je terminais à 14h00. Puis bon, pour les cours de langue, normalement, même si j'étais dispensé ou que je ne trouvais pas vraiment l'intérêt d'y aller, vu que je pouvais étudier tout seul, je me rappelle que c'était comme une folle journée, donc pareil 8-16.

Intervieweur : Ok. Maintenant, quels étaient donc vos horaires de travail ? Donc vous avez donné vos horaires de cours, est-ce que pour vous, c'était quand vos horaires de travail ?

Alex : Ben c'était essentiellement... Si c'était en travail, juste étudier par exemple, lire un livre ou étudier la matière, je pouvais faire ça dans le train. Donc pour ça, il n'y a pas de souci. Si c'était quelque chose d'un petit peu plus épais, qui demande plus de temps, plus actif comme un travail à effectuer ou une chose ainsi, c'était surtout au soir. Vu que c'était le seul moyen, le seul horaire...

Intervieweur : Car il faisait déjà tard avec le train ?

Alex : Oui exactement. Après je ne dépensais quasiment jamais 11 h.

Intervieweur : Ah quand vous rentriez, vous travailliez jusque maximum 23h et après vous arrêtiez. Mais bon, ça veut dire quand même que si vous aviez cours à 8h, vous partiez vers 6h30 pour le train, vous travailliez dans le train, puis vous aviez jusqu'à 16h et hop, pareil 1h30 de trajet au retour et arrivé vers 17h30-18h.

Alex : 18h je rentrais.

Intervieweur : Et après, vous travailliez encore jusqu'à 23h. Vous aviez de grosse journée. Pratiquement 16h. Et le weekend, vous vous reposiez un peu ?

Alex : Ouais, le week-end je me reposais oui.

Intervieweur : Je pense que ça aussi vous avez déjà un peu répondu mais comment réussissiez-vous vos années ? Vous avez dit que vous aviez des bons résultats. Ceux que vous avez réussi, c'était plus ou moins combien les résultats ? Vous avez déjà parlé d'un 20/20.

Alex : J'étais quasiment tout le temps au maximum. Les cours où je réussissais, c'était à partir de minimum 16.

Intervieweur : Et ceux que vous ratiez ? C'était parce que vous n'étudiez pas par manque d'intérêt ?

Alex : Non, ce n'est pas que je n'étudiais pas. J'étudiais mais je trouvais que les questions s'étaient pas... En fait, les questions étaient un petit peu trop vague certaines fois donc... Ok, je comprenais, j'écrivais la réponse enfin j'étudiais donc je connaissais, j'écrivais la réponse. Après donc je vois le résultat, 9 sur 20 donc je me dis : « c'est quoi le problème, peut-être ils s'attendaient à autre chose, je ne sais pas, ou peut-être ce n'était pas assez complet, je ne sais pas ». Enfin, ce n'est pas une question d'être assez complet mais c'était vraiment, je ne comprenais pas précisément ce que le professeur attendait dans la réponse.

Intervieweur : Donc c'est vraiment juste à cause du cours que vous avez eu le problème administratif que vous avez raté ? Les autres cours que vous aviez raté l'année précédente, vous les aviez réussis ?

Alex : Certains oui mais d'autres encore non.

Intervieweur : D'autres encore non. Et vous aviez quelle note, un 9 ?

Alex : Oui, c'est ça. C'était vraiment limites, c'est pas un 1 ou un 2.

Intervieweur : Ok. Maintenant que vous avez expérimenté l'université, est-ce que vous auriez quand même choisi d'aller à l'université après vos études ?

Alex : Oui, oui. Parce que j'aime apprendre de nouvelles choses et donc finalement ce qu'on fait à l'université est bien.

Intervieweur : Ouais, ça revient avec ce que vous disiez que vous pensez parfois y retourner mais qu'il y a des trucs qui vous découragent. Voilà, alors, quelle est votre image des études universitaires ? Vous avez déjà dit que c'était à peu près à ce que vous pensiez mais quelle est votre image d'étudiant ? C'est quoi pour vous un étudiant à l'université ?

Alex : Un étudiant, c'est...

Intervieweur : L'image que vous en avez. Est-ce que vous voyez quelqu'un qui est à la bibliothèque en train de lire, en train de travailler constamment... Vu que vous parliez des soirées, voyez-vous quelqu'un qui se bourre la gueule...

Alex : Ben normalement, j'ai découvert... C'est l'image d'un étudiant, oui, dans une bibliothèque en train d'étudier ou même simplement chez soi en train d'étudier. Mais en voyant, qu'il y a quand même beaucoup de cons à l'université, j'ai plutôt l'image des soirées du « chill bro » en train de boire et faire des choses aussi et qui finalement, on ne sait pas comment, réussissent quand même.

Intervieweur : Donc la première image que vous aviez, c'est celle que vous aviez avant d'être à l'université et maintenant, après l'université, vous avez plus la 2^{de} image en tête.

Alex : Du fêtard, oui c'est ça.

Intervieweur : Bon, moi j'ai fini mes questions. Ah attends, avec les problèmes dont on a parlé, est-ce que vous voyez des moyens comment on aurait pu vous aider ? Bon le problème du trajet, ça aurait été un kot pour vous aider mais bon.

Alex : Pour ce qui concerne les travaux de groupe, bein, c'est juste, on sait pas aider l'intelligence des autres, donc ça malheureusement, c'est rien y faire. La seule chose, c'est moins de travaux de groupe. Vu que aussi, Ben là c'est un peu... pas décevant mais c'est pas... pas rémunérateur mais... Quand quelqu'un fait tout un travail tout seul et les autres après ont la même note, ça dégoûte et décourage.

Intervieweur : Mais est-ce que vous en aviez déjà parlé avec le professeur à ce sujet ou non ?

Alex : Non, honnêtement, j'ai juste fait le travail et c'est bon.

Intervieweur : Mais alors, pour le travail, vous avez donc dû faire la partie que les autres auraient dû faire. Vous les as pris sur vous donc évidemment cela a rajouté du taf

Alex : Oui, c'est ça. En ce qui concerne le problème administratif, là c'est l'administration qui doit être un petit peu plus compétent.

Intervieweur : Oui, c'est l'erreur humaine de la professeure, c'est l'administration, c'est le décret paysage qui a fait tout ça. Donc ça, c'est vraiment dommage.

Alex : Et puis, en ce qui concerne le trajet, ils ont déjà changé. Puisqu'avant, quand j'allais à l'université, les trajets, c'était 01h30 et là maintenant c'est 1 h. Honnêtement, si avant c'était ça, je pense que ça aurait pu être beaucoup plus faisable, beaucoup plus simple. Pas simple mais beaucoup moins stressant et moralement ...détruit. C'est pour ça que quand j'ai su que le trajet maintenant, c'est 1 h, j'étais vraiment dégoûté. Je me suis dit : « Putain, il ne savait pas faire ça avant. » Vu que finalement, c'est 1 h aller et retour chaque jour, c'est énorme. Vu qu'avant je me réveillais à 05h30 pour être au cours à temps. Là, j'aurais pu me lever facilement à 06h00. C'est quand même une demi-heure de sommeil qui fait du bien.

Intervieweur : Est-ce que vous voyez autre chose à rajouter sur votre expérience à l'université, sur le travail universitaire... ? Un truc dont vous avez envie de parler don on n'a pas parlé, plus développer ?

Alex : En gros, je trouve que l'expérience universitaire, c'était essentiellement positive. Il y a eu bien sûr des soucis mais la majeure partie des soucis, ce n'était pas vraiment dû à la vie universitaire en soi. C'était cause externe donc élèves qui n'étaient pas très top ou les transports

ou faute administrative mais oui j'ai apprécié quand même. Et je veux préciser que je n'ai pas quitté l'université à cause d'un décrochage en soi mais à cause de facteurs externes.

Annexe 4 : Entretien de « Sacha »

Intervieweur : Pouvez-vous présenter un résumé de votre parcours universitaire ? Donc, que faites-vous maintenant, combien d'années, changements de parcours, etc ?

Sacha: En résumé, je suis rentré en *étude d'ingénieur* en 2018 et j'ai fait mes 2 premières années avec pas trop d'encombres. Même si la 2^e, 2019-2020, on sent déjà venir les choses. Celle-là, j'avais des cours ratés mais ça passait encore plus ou moins correctement. Mais à partir de 2020 et 2021, j'ai beaucoup traîné. Je n'ai jamais fini le bachelier. Et donc j'ai traîné dans ces études jusque 2022-2023. Ensuite, j'ai tenté un revirement vers la faculté de sciences en option physique. Donc ça, c'était en 2023-2024 et comme je n'avais toujours pas vraiment repris mon rythme de travail, j'ai interrompu en cours d'année après la session de janvier 2024.

Intervieweur : Quelles ont été vos raisons d'aller à l'université ? Donc après le CESS, pourquoi vous avez fait l'université ?

Sacha: J'ai été à l'université parce que c'était un peu la suite logique. J'étais bon en match, j'étais bon en physique. Et quand j'étais petit, je disais : « Ah je veux être un inventeur » et ce genre de truc là. Et du coup, mes parents me reparlaient de ça à l'époque et ils disaient que... Ils lâchaient de temps en temps des petites références au fait qu'ingénieur ça va plus ou moins dans cette optique-là. Et ça semblait être la direction qui se prêtait un petit peu toute seule. Ensuite pour le revirement vers la fac de sciences, c'était parce que, pendant un moment, j'avais eu l'idée d'enseigner les maths et la physique, encore une fois, un peu mon dada. Et je ne m'étais pas lancé là-dedans au départ, déjà parce qu'un ingénieur, bah mon prof de physique en secondaire et pratiquement tous les profs de physique que j'ai eu en fait, étaient ingénieurs à la base. Prof de maths, elle sortait de fac de sciences mais globalement, si je voulais retomber sur l'enseignement, je pouvais toujours repartir à partir de d'ingénieur. Mais j'avais fait le revirement en me disant : « ok là je vais focus sur ce choix de carrière là ». Et fac de sciences parce que je voulais quand même enseigner vers les fins de secondaire et ça, il faut un master. Dans le niveau, il y a des masters directement orientés vers l'enseignement au sein de la fac de sciences donc je m'étais réorienté par là. Ça me permettait aussi de reprendre dans les acquis que j'avais eu dans mes études précédentes.

Intervieweur : Que faites-vous maintenant ?

Sacha: Donc maintenant, après un an difficile sur le marché de l'emploi parce que CESS général et pas de grande passion ? c'est compliqué de trouver quelque chose. Finalement, j'ai fini par trouver une formation en usinage quand j'ai vu ça passé. Enfin, c'était une assistante MIREC qui m'en avait parlé et tout d'un coup, ça m'a fait le déclic : bah oui dans mes *études d'ingénieur* quand j'avais des cours de 3^e, l'option que j'avais prise, c'était mécanique. Et l'usinage, j'en avais déjà entendu parler et ça reprenait pas mal des thématiques que j'avais bien aimées dans ces cours-là. C'étaient plus ou moins les derniers cours que j'avais réussi à l'université et donc je me suis dit : « Bah oui, côté technicien, je pourrais quand même retomber là-dedans ». Et donc, ça vient de commencer et ça s'annonce plutôt bien.

Intervieweur : OK alors, je reviens sur les raisons de l'université. Donc voilà, c'était dans la suite logique mais est-ce que vous vous êtes senti pousser ou non, c'était normal, vous n'y avez pas vraiment pensé ?

Sacha: Je ne me suis pas senti pousser de le faire. Comme j'avais toujours eu un profil un peu plus intellectuel, je me sentais mieux à l'école qu'ailleurs. Voilà, toujours la curiosité scientifique, les maths, la physique. Je n'avais pas de vocation particulière et voilà ingénieur, c'était ouvert mais je n'étais pas poussé. Je savais que professionnellement, forcément avec un CESS général ...

Intervieweur : Mais vous ne vous êtes pas senti poussé à faire l'université, faire ces études-là. C'est juste qu'ingénieur, c'est général mais ça allait quand même avec vos intérêts. Intéressé par les maths et cetera et c'est pour ça. Vous aviez quand même un intérêt dans ces cours-là.

Sacha: Oui. Pour mon futur, l'université, c'était la suite logique et ces cursus-là me semblaient appropriés.

Intervieweur : Quel était votre profil avant l'université, donc à l'école secondaire ? Est-ce que vous diriez que vous étiez bon élève ? Au niveau du comportement, est-ce que vous créiez des problèmes ? Est-ce que vous diriez que vous étiez travailleur ou glandeur ?

Sacha: Bon élève, oui parce que dans mon comportement... Bon j'avais quelques soucis des fois dans la gestion émotionnelle mais comme j'étais toujours très correct et poli, il y a même des trucs qui sont passés qui n'auraient pas vraiment du passer. Mais comme tout le personnel m'aimait bien, je n'ai jamais fait trop de problèmes au final. Par contre travailleur, pas du tout parce que j'ai toujours eu facile. Je veux dire avant de rentrer à l'université, j'ai étudié, étudié vraiment cravacher une matière, j'ai fait quoi... En rhéto pour l'examen de décembre, j'avais étudié 3 jours histoire parce que j'avais peur que ça se passe mal et tout. Et effectivement, histoire et géographie *bruit de vomissement* voilà. Mais du coup, le côté travail, vraiment l'effort, c'était pas du tout dans mes cordes, j'étais... Ma prof de math ne m'aimait pas pour ça, parce que ça l'emmerdait. Elle voyait mes scores en théorie qui étaient dégueulasses parce que je travaillais pas à la maison mais comme je comprenais très bien les méthodes d'exercice, j'éclatais tout le reste. Alors qu'on en avait d'autres qui étaient... Son petit chouchou qui avait plus de mal au début et qui lui, avait reçu un prix en fin d'année parce qu'il avait du mal mais il a fait ce qu'il fallait pour s'en sortir. D'ailleurs, il a récemment fini ses études en informatique, donc des maths, il en avait.

Intervieweur : Pourquoi avoir quitté l'université ?

Sacha: Bah parce que ça n'avait plus de sens. Je m'acharnais, je butais. Dans mes études d'ingénieurs, déjà avant de faire mon changement, j'allais pratiquement plus en cours. Je ne me sentais plus à ma place et moins j'allais, moins je me sentais bien dans ma peau. Quand je voyais les autres qui faisaient des efforts, ça me gênait, ça me rendait moins bien dans ma peau donc les jours d'après, je ne venais plus. Et cercle vicieux dans ce cas-là. Et en fac de sciences, comme je n'avais jamais vraiment repris de rythme comme en tout début d'université, je travaillais quand même plus qu'à l'école. Mais le rythme a été complètement brisé au premier confinement. J'avais des problèmes avant le confinement mais là, ça a vraiment tout foutu en l'air. Et depuis je n'ai jamais vraiment repris de rythme de travail, d'effort. Donc le revirement à la fac de science, le cours de probabilité... Je crois qu'ils auraient pu m'en dispenser avec les cours que j'avais déjà eus, vu que j'ai réussi ce cours là et je m'étais aussi mal aménagé le programme avec mes dispenses mais je ne sais pas si ça aurait nécessairement suffi avec un meilleur programme pour que je reste dans le flow de la fac de sciences.

Intervieweur : Ok. Avez-vous déjà envisagé d'y retourner ?

Sacha: Oui, sur le plus long terme, je crois que c'est plus qu'envisageable que j'y retourne. Mais dans l'immédiat, je veux dire ce n'est pas soutenable financièrement. Mes parents ont été très généreux pendant très longtemps mais à un moment quand il y a plus de résultats, ce n'est pas possible, il faut que je gagne ma croûte. Mais sur le plus long terme, si j'en ai l'occasion, si c'est pertinent d'y retourner dans mes projets qui seront à ce moment-là peut-être à moyen terme, mais à moyen terme à partir de... Je ne sais pas mais quand je serai stabilisé, c'est possible que j'y retourne.

Intervieweur : quand vous dites « moyen long terme », c'est donc déjà après avoir fini votre formation actuelle, avoir un job, être déjà stable et après, peut être, si ça marche aussi avec votre emploi du temps évidemment.

Sacha: Oui si dans mon emploi du temps ou si j'ai les ressources pour reprendre les études à plein temps... Un peu rêvé mais pourquoi pas. Ou des études en différée, en cours du soir.

Intervieweur : Et si vous reprendriez, ce serait dans les mêmes matières plus ou moins ou vous changeriez totalement ?

Sacha: Je crois que le fait de travailler dans l'industrie, reprendre l'université serait soit du côté ingénierie pour être plus dans le côté conception, après avoir travaillé à l'exécution dans la

fabrication ou alors retourner vers mon petit chouchou initial de l'enseignement malgré les contre-indications : « Non, mais enseignant c'est difficile psychologiquement, je ne te vois pas en face d'une classe. » L'une des raisons pour lesquelles j'étais parti vers l'ingénierie au départ mais voilà si j'en ai l'occasion, l'enseignement ce serait quand même un petit peu le rêve.

Intervieweur : Toujours revoir un peu dans vos passions premières. Alors quel problème avez-vous rencontré dans votre parcours ?

Sacha: Alors problème... Déjà, il y a l'habitude de travailler. L'école secondaire comme elle est actuellement, évalue en continue. Elle met des motivations sur le court terme : « Ah attention, il y a tel interro à réviser, il y a tel devoir à faire, telle manière... » et ça force un travail un peu plus continu. Là où l'université, on nous lâche, on fait : « Bonjour, premier jour, dans 3 mois, je vous évalue... » Sauf dans les matières où il y a des labos «... mais dans d'ici là, vous venez au cours quand même mais il y a qu'à l'examen que ça comptera. » Donc c'était une autre manière de travailler. Il fallait planifier plus sur le long terme, être mieux organisé et là, où on suit un peu bêtement dans le secondaire les instructions quand on est bon élève : il faut réviser pour X, il faut réviser pour Y et quand on arrive en fin d'année, il n'y a presque plus rien à faire. A l'université, c'était... Première, j'ai plus ou moins réussi à m'adapter mais je me suis un peu cassé la gueule en 2^e, avant COVID, parce que là, il y a eu le fait d'aller en kot en plus. La première, je pouvais la faire plus près de chez moi mais à partir de la 2^e, c'était ailleurs et je devais koter. Ça a rajouté plusieurs considérations. J'étais un petit peu plus seul, même si j'avais des personnes que je connaissais déjà au kot. Le fait de ne plus voir ses parents tous les jours, c'est con mais ça fait un changement et ça joue sur le moral. Et il y a eu une accumulation de petits facteurs moraux qui fait que j'étais sur un début de dépression à ce moment-là. Ça n'a clairement pas aidé. Quand j'ai commencé à essayer de me reprendre en main, le confinement est tombé et ça saccé en plus du coup dans les habitudes que j'avais de suivre en cours. Moi, le domicile et le kot que j'ai quand même assez vite assimilé à un domicile, le domicile, ça a toujours été un lieu de détente. Même si je travaillais un petit peu en première quand je rentrais chez moi. Quand je suis chez moi, je pense pas au boulot, je pense pas à l'école, je pense pas à l'université. Je suis chez moi, je me détends sauf quand les examens arrivent. Du coup se retrouver tout le temps chez soi, avec en plus l'anxiété générale de cette période-là, ça m'a complètement flingué. Et les déconfinements et reconfinement successifs, je ne savais jamais sur quel pied danser. Et voilà, les habitudes organisationnelles se sont toujours effritées. Dès qu'il y avait une bonne habitude qui se faisait, en 2 semaines il y avait quelque chose d'autre qui venait me perturber et je ne repartais pas.

Intervieweur : Donc en gros, ce serait un manque d'encadrement de la part de l'université, un peu trop de liberté au niveau de l'étudiant. Un peu dur de savoir mettre ces bonnes habitudes en place. Le coût du moral parce que bon, c'est un nouveau truc, il faut savoir s'y mettre et bon, évidemment le COVID ça a joué. Ce qui a renforcé la difficulté de mettre de bonnes habitudes de travail.

Sacha: Oui et alors dans le manque d'encadrement, j'aimerais quand même souligner qu'il y avait quand même pas mal d'encadrement mais c'était toujours, il fallait... Bah quand t'es à l'université, t'es adulte donc si t'as besoin d'aide, tu peux aller la chercher et il s'assurait que tous les étudiants soient au courant qu'ils pouvaient aller chercher de l'aide. J'avais notamment bénéficié d'une consultation avec une psychologue de l'université, il y avait des encadrements sur l'organisation aussi. Ceux-là, je n'ai jamais vraiment pris l'initiative d'y aller. En partie parce que moralement à l'époque, bah en lien avec les voilà les problèmes de morale, je sentais qu'on était dans une période difficile pour tout le monde et qu'il y avait certainement des gens qui avaient plus besoin de ça que moi et je voulais pas surcharger ces services-là. Alors que voilà, ils sont là pour ça. Ce n'était pas à moi de m'en autoexclure.

Intervieweur : La question suivant, c'était : « comment on aurait pu vous aider avec ces problèmes » et vous y avez répondu. Il y avait 2-3 trucs pour aider mais même à ce niveau-là,

vous vous disiez : « j'ai des problèmes mais je suis sûr que quelqu'un a pire et mérite peut-être plus cette solution » et vous ne vouliez pas rajouter tes problèmes aux autres.

Sacha: Ouais.

Intervieweur : Pourriez-vous me décrire votre expérience en tant qu'étudiant ? Par exemple, vous avez dit que vous kotiez mais est-ce que vous avez rejoint des cercles, vous vous êtes fait baptiser...

Sacha: Pas de cercle. Bah on va reprendre un peu depuis le début parce que sur les 5 années et demie que j'ai passées à l'université, il y a eu pas mal de changements. La première année, le cursus que je suivais, pouvait être suivi à Charleroi. Seulement en première à l'époque maintenant c'est les 3 premières. Mais du coup-là, c'était à peine plus loin que quand j'allais à l'école donc ça, c'était une situation d'étude à partir de la maison. Ce n'était même pas koté ou faire le trajet. Enfin, je ne compte pas que c'est un trajet d'université quand on va dans la même ville. Ce n'est pas la même expérience. Et c'était un petit comité, on était 12 élèves de souvenir, donc on n'était pas en auditoire. Sauf certaines fois pour certaines activités où ils nous faisaient rejoindre les autres groupes mais en règle générale, on était de notre côté. Donc les cercles, les baptêmes et cetera, bah forcément ils visent les premières et en termes d'organisation quand tu es à Charleroi, forcément te faire baptiser ailleurs, ce n'est pas exactement possible. Quand on est arrivé à Louvain, forcément, il y avait des groupuscules qui s'étaient formés dans les 12. Moi, ceux avec qui je m'entendais plus, il n'y en a aucun qui s'est vraiment intéressé au cercle étudiant. On avait chacun des kots de notre côté. Il y en avait un au kot de l'université, un qui venait en voiture, moi qui étais dans un kot privé donc ça c'était encore différent. Ensuite, après 3 années de kot dont 2 et demi foirée, bah le kot, ça fait un peu cher et donc j'ai plutôt pris le train. Donc là, le train, c'était encore autre chose. Disons que le fait d'être forcé de se lever et de faire une heure rien que dans le train et une demi-heure avant et un 1/4 d'heure à pied après, *ça motivait un peu (sarcastique)*. Mais en pleine période de dépression, il m'est arrivé de... même mes derniers mois à l'université, d'aller jusqu'à Louvain et de ne pas aller en cours. Je pensais que c'était pertinent de le noter.

Intervieweur : Avez-vous autre chose à dire de votre expérience en tant qu'étudiant ? Rien d'autre qui vous viennent.

Sacha: Je n'ai jamais vraiment trop intégré de cercle même.

Intervieweur : Pas forcément, je ne sais pas. Il y avait peut-être des activités sur le campus qui vous ont intéressées ou que vous n'avez pas faites ou... Ce n'est pas forcément juste les kots, il y a peut-être autre chose. Après, si vous ne voyez rien d'autre, c'est bon.

Sacha: Il y avait aussi... Au milieu des années de kot, c'était un peu COVID, dans les zigzags de COVID, moins COVID, il y avait quand même quelques activités à l'université. Il y avait eu un séminaire participatif sur le futur de l'université. J'avais rencontré quelques personnes. Il y avait eu le musée qui ouvrait et j'avais été à l'inauguration. Il y avait quelques petits événements auxquels j'ai participé.

Intervieweur : Mais sinon, vous diriez que vous étiez quand même plus quelqu'un qui rentrait directement au domicile pour se reposer.

Sacha: Ouais la plupart du temps, à part certains événements ponctuels.

Intervieweur : Est-ce qu'être étudiant est un travail pour vous ?

Sacha: Oui. C'est un travail plus qu'à plein temps. Parce qu'on a pratiquement, ça dépend des facs, mais j'étais en fac de sciences et rien que les horaires de cours, c'est à plein temps. Et ensuite, il est attendu qu'on travaille une fois et demie ce qu'on a fait en cours magistral de son côté. Si on compte sur une semaine, c'est un peu bizarre mais ça veut dire, en gros, que tous les week-ends, bah déjà tous les jours quand tu rentres chez toi, tu fais au moins 2 h et sur tes week-ends, tu fais 10 h aussi si tu veux vraiment être dans les recommandations du 30h de travail par crédit. Alors évidemment, personne ne respecte bêtement ces 30 h, c'est une indication. Il y a des cours de 5 crédits où tu vas bosser comme pour 2 et des cours de 2 crédits où tu vas bosser comme pour 5, ça s'adapte. Et des fois, il y a une année où ça s'aligne que les cours où tu as

facile, tu les as tous en même temps et donc là, t'es plus tranquille. Mais c'est un travail en termes de charge mentale. C'est un travail à plein temps et même presque de cadre. Le cadre qui rentre chez lui et qui doit encore penser au travail, traiter ses mails. Le nombre de mails ce n'est pas rien quand tu passes de la boîte mail de l'école que t'as ouvert 3 fois à la boîte mail de l'université, réputée lue tous les 3 jours. Et si tu ne la lis pas tous les jours, au bout du 3^{ème}, vas-y pour faire le tri. Non, c'est... en termes de charge, c'est un travail.

Intervieweur : Est-ce que vous voyez d'autres différences, similarité entre le travail et le travail de l'étudiant ?

Sacha: Disons que moi, d'expérience professionnel, je n'en ai pas vraiment. Donc les comparaisons vont commencer à devenir un peu fine mais les différences ou similarités entre le travail et le travail d'étudiant...

Intervieweur : ça dépend aussi de comment vous définissez le travail. Voilà le travail, vous parliez de la charge de travail, de la charge mentale donc ça s'en est. Vous avez même fait la référence avec le travail à temps plein. Est-ce que vous voyez d'autres choses ?

Sacha: Il y a quelque chose quand même. C'est que, selon évidemment le métier visé, mais on a un début de la transition entre quand on est à l'université, bah on a été à l'école, on a fait les secondaires, et donc dans les secondaires, on a les contrôles toutes les semaines ; et à l'université, on a les objectifs à plus moyen-long terme, donc là, ça dépend quand on n'est pas dans les hiérarchies, on est plus comme à l'école. Mais quand on est à l'université en général, on va déjà rentrer en début de carrière plus haut dans les hiérarchies et là c'est des projets sur le plus long terme et d'organisation. Donc ça, c'est aussi un lien qu'on peut faire.

Intervieweur : OK donc maintenant, quel serait pour vous le travail d'un étudiant ?

Sacha: Le travail d'un étudiant, c'est qu'on dit comme ça mais c'est d'étudier, c'est de comprendre la matière qu'on lui donne à manger, de synthétiser, de savoir voir les choses qu'il faut répéter comme un robot, dans certaines facs, il y a des trucs à répéter comme un robot. Les médecins, ils doivent apprendre des trucs par cœur, les physiciens. Ils doivent apprendre des trucs par cœur. Les ingénieurs, un peu moins, on brode. Mais au début, on a les cours de maths, ce n'est pas les mêmes qu'à la fac de sciences mais il faut savoir ce qu'il faut régurgiter, il faut savoir ce qu'il faut comprendre dans l'esprit mais pas prendre au pied de la lettre, il faut savoir gérer des projets sur le plus long terme. Par exemple, j'avais chaque année de cursus un projet, la plupart en groupe, certains individuels. Et donc, apprendre à travailler en groupe, apprendre à gérer soi-même un projet. Le travail d'étudiant, il y a les apprentissages purs de matière et les apprentissages transversaux d'être un étudiant et aussi de faire des choses qui seront dans le travail. Donc de travailler en équipe, de gérer des projets, de gérer sa boîte mail c'est con mais on a déjà pas mal de communication. Et avec tout ça, savoir un minimum s'entraider parce qu'heureusement, on n'est pas en France, on ne fonctionne pas beaucoup sur des systèmes de concours, donc plus il y en a qui réussissent, mieux c'est. Donc le but, ce n'est pas d'écraser les autres. Donc ça aussi, savoir à qui demander de l'aide ou savoir en donner quand on sait le faire, c'est aussi quelque chose qui fait partie du travail d'étudiant.

Intervieweur : Vous faisiez avant une comparaison avec le travail à temps plein et maintenant, vous n'en parlez pas dans le travail d'étudiant. Quand vous disiez « travailler à temps plein », c'est assister au cours dont vous parliez ? Est-ce qu'alors, pour vous, assister au cours, c'est aussi une partie du travail de l'étudiant ou alors, c'est plus le côté vraiment de comprendre et qu'alors, aller au cours dans ce cas-là, c'est un outil pour le faire ? Ce n'est pas forcément dans son travail ;

Sacha: Alors, tous les profs n'étaient pas d'accord là-dessus mais globalement assister aux cours, c'est surtout un outil. Un outil qui est quand même, je ne vais pas dire nécessaire mais plus que recommandé pour la plupart des gens. C'est comme mon père me l'a souvent dit quand j'étais en train de me viander, de son temps, il en a connu des qui ne pointaient pas le bout de leur nez et qui révisaient 2 semaines avant et qui s'en sortaient. C'est faisable pour certaines personnes. Les cours magistraux sont un outil mais ça ne fait pas partie du travail tant que les objectifs

sont atteints. Le travail de l'étudiant, c'est de se préparer à la vie professionnelle dans le domaine où il a choisi d'étudier. Domaines professionnels qu'il continue dans le milieu académique lui-même dans la recherche ou qu'il aille en entreprise. Mais voilà tant que l'étudiant est clair avec lui-même sur les objectifs qu'il souhaite atteindre et qu'il les atteint, pour moi, il a fait son job et l'université fournit des outils de mesure pour ces objectifs-là.

Intervieweur : OK. Alors maintenant, quels étaient vos horaires de cours si vous vous en rappelez au plus ou moins ? Pas forcément de me dire exactement mais vu la comparaison à temps plein, j'ai envie de dire que vous aviez 8 h par jour.

Sacha: Oui c'était proche. Il y avait certaines journées à 6 heures mais la plupart des... Sur une semaine, il y avait entre 30 et 40, vraiment dans les situations extrêmes, heure de cours magistraux. 40 quand vraiment l'organisation le forçait. Donc oui, un 38h à temps plein, on y est vite.

Intervieweur : Est-ce que ces horaires étaient plus ou moins que ce que vous avez imaginé avant d'entrer à l'université ? Avez-vous été surpris par les horaires de cours ou vous vous y attendiez ?

Sacha: C'était plus ou moins comme attendu. Mon horaire à la fac de sciences était bizarre parce que j'avais des cours à cheval mais pour celui d'ingénieur, je sortais d'écoles, j'avais eu des 8-15, des 8-16 pendant 6 ans. Et là, quand je suis sorti, j'ai été à l'université. En première, il n'y avait pas énormément de journées qui finissaient à 17h45 donc c'était plus ou moins dans la continuité de l'école et donc c'était plus ou moins comme je m'y attendais.

Intervieweur : Maintenant que vous avez parlé de vos heures de cours, quelles étaient vos horaires de travail ? Donc vous avez parlé que le travail, c'est se préparer, apprendre des nouvelles compétences, à apprendre à gérer peut-être son futur métier et cetera. Donc maintenant, quelles étaient vos horaires de travail ?

Sacha: Je vais me baser sur la première année parce que je trouve que c'est la seule année où j'ai vraiment bien géré ce que moi, je considère être le travail d'étudiant. A ce moment-là, en général... Les heures de travail en dehors des cours magistraux ?

Intervieweur : Oui vu que vous avez considéré que les cours magistraux était plus un outil qui peut aider à comprendre. Bon après vos horaires de travail, est-ce que vous considérez que vous avez profité de l'outil, donc vous les compté. Si vous me dites après que non, vous n'avez jamais été parce que ça ne servait à rien, alors oui, ce ne sont pas vos heures de travail.

Sacha: Du coup, mes heures de travail. En première année, j'assistais, je participais aux cours magistraux donc ça c'était 8-15, 8-17 selon les jours. Et ensuite, il y avait entre une demi-heure et 2 h à revoir les points un peu plus compliqués de la journée. Et le week-end, il y avait de 2-3h sur une journée qui pouvait passer là-dessus. Maintenant, c'est une moyenne. Il y avait 1 ou 2h en septembre et 4 ou 5 ou 6 h en décembre quand les examens approchent.

Intervieweur : Vous avez dit prendre la première année car vous considérez avoir fait le travail d'étudiant. Donc ça, ce serait ce que devrait faire un étudiant ? Donc l'horaire de travail d'un étudiant type, ce serait d'assister aux cours, de passer 30 min à 02h00 par jour à revoir ce qu'il a vu en cours et à retravailler encore un peu durant le week-end ?

Sacha: Oui.

Intervieweur : Et alors maintenant comment vous sentiez-vous vis-à-vis de cette charge de travail ? Surchargé ou non ça va. Vous vous sentiez tranquille...

Sacha: Ben je ne me surchargeais pas. Donc quand j'en avais besoin, je faisais peut-être un peu plus, ça me fatiguait peut-être un peu, mais globalement, c'était pas une charge trop lourde.

Intervieweur : Donc vous alliez en cours, ça allait, vous aviez encore l'énergie de vous dire : « allez, je vais encore 30 min dessus ». Ce n'était pas en mode, vous arriviez déjà fatigués des horaires de cours. Ça allait.

Sacha: Ça allait.

Intervieweur : Vu que vous avez fait la différence de travail entre septembre et décembre, comment était ce travail en blocus, qui est vraiment une période où l'étudiant doit vraiment se concentrer sur le travail de l'apprentissage et cetera ?

Sacha: Le blocus, en général, comme y avait pas les cours magistraux pour rythmer la semaine en contraste par rapport au week-end, je m'arrangeais pour faire 2-3 h de travail la matinée, 3-4h de travail l'après-midi et là, quel que soit le jour de la semaine.

Intervieweur : Donc vous gardiez plus ou moins un même horaire de travail ?

Sacha: Oui, en allégeant la semaine et en compensant le week-end.

Intervieweur : Comment réussissiez-vous vos années à l'université ? Avec facilité, à bout de souffle ? Avez-vous vu une évolution au fil des ans ? Bon évidemment, l'évolution vous l'avez vu mais comment était votre première année ?

Sacha: La première est passée avec assez de facilité. Je me souviens encore de la tête du bulletin en fin d'année et on voyait que juin avait été un peu plus juste que janvier. Janvier, tout était passé crème. Juin, il y avait eu un échec dans le cours où j'avais le plus facile et du coup, j'avais tellement facile que je l'avais un peu mis de côté pour travailler les autres. Je comprenais mais je n'étais pas drillé. Mais ce n'était pas laborieux. Si j'avais eu le courage de me driller un peu plus sur ce cours-là, ce n'était pas une grosse charge pour tout réussir en juin. La 2e année, c'était déjà plus laborieux mais encore une fois, c'était quand j'avais des soucis de moral et finalement les moments où j'arrivais à m'y mettre et dans les cours où le personnel avait réussi à s'adapter correctement au confinement, les choses se passaient quand même bien.

Intervieweur : Alors maintenant, avec votre expérience est-ce que vous auriez quand même choisi l'université après le secondaire ou ce que vous auriez préféré prendre autre chose ? Et après évidemment, aussi le choix de faire ces études-là.

Sacha: Je crois l'université restait la suite logique avec mon parcours, avec ma mentalité. Mais dans ma mentalité, il y avait des choses à améliorer de mon côté. Si c'était à refaire, je le referais. Enfin, de toute façon, si c'était à refaire, on ne referait pas les mêmes erreurs. Quoi que. Mais certaines erreurs de point de vue évidemment, c'est facile en revenant en arrière. L'université, j'y retournerai. Maintenant, il faudrait un autre point de vue, une autre manière d'appréhender l'université.

Intervieweur : En gros, le problème que vous avez eu avec l'université, ce n'est pas l'université même, c'était plus vous qui n'aviez pas réussi à vous comporter comme vous le vouliez.

Sacha: ouais

Intervieweur : Quel était votre image des études universitaires et d'être étudiant ? L'image que vous aviez avant l'université et celle que vous avez maintenant, est-ce toujours la même ?

Sacha: Alors l'image que j'avais avant de rentrer à l'université, c'est que c'était quand même assez poussé, difficile. Comme j'avais eu facile en secondaire, on me disait : « ouais mais à université, tu vas voir, c'est plus difficile ». Avant de rentrer, ma perception de de la difficulté que ce serait, était exagéré par ces discours-là. Bon maintenant, mon image est un peu différente. Il y a toujours l'image de l'université qui est chronophage avec le fameux adage : « qu'entre les points, la vie sociale et le sommeil, il faut en choisir 2. Et encore. » Et avec la vue que j'en aie, je me dis qu'il faut être vachement fort effectivement pour réussir à aménager le sommeil, la vie sociale et une réussite correcte dans les résultats.

Intervieweur : Vous savez d'où vient cet adage ?

Sacha: Je ne suis pas sûr de ses origines mais en tout cas sur internet c'est quelque chose qui tourne beaucoup.

Intervieweur : Ok et alors, ça, c'est plus l'image des études universitaires, maintenant, l'image de l'étudiant. Quelle est votre image de l'étudiant ?

Sacha: L'image de l'étudiant, elle était un peu plus sage avant que je n'y aille parce que moi, j'avais l'image de mon père. Mon père, il avait entamé 3 premières différentes je crois, et n'a pas été au bout d'une seule. C'était la guindaille, la guindaille, la guindaille. Mais je me suis dit : « bon, il y a le côté guindaille mais bon, ça doit être une partie du public. » D'ailleurs, des

gros guindailleurs, il n'y en a pas énormément non plus, en tout cas sur le long terme. Je pensais l'expérience de mon père était plus isolé que qu'elle ne l'était réellement. Du coup, j'avais une image avec d'un côté les guindailleurs, de l'autre les bisounours bourreau de travail. Maintenant, je vois plutôt, ben forcément, avec le nombre de personnes que j'ai rencontrées, j'ai une vision moins scindée et plus un spectre. C'est un spectre sur les 2, ceux qui sortent un peu, ceux qui sortent beaucoup, ceux qui sortent pas du tout. Il n'y a pas 2 personnes pareilles ni sur ça, ni sur le fait d'être un bureau de travail. Et d'ailleurs, on pourrait penser que les guindailleurs, c'est vraiment les gros branleurs, les « jemenfoutistes » mais finalement, tu te dis que s'ils se bourrent la gueule, c'est parce que ce sont les bourreaux de travail aussi derrière. C'est une image plus mixte des 2 aspects de la vie étudiante : de l'aspect social et, dans notre pays, alcoolique et de l'autre, l'aspect purement académique. J'ai mieux appréhendé la façon dont ces 2 aspects interagissent.

Intervieweur : Avez-vous quelque chose à rajouter sur le travail étudiant, sur les difficultés rencontrées... ?

Sacha: Rien qui me vienne naturellement. Non.

Annexe 5 : Entretien de « Lou »

Intervieweur : Pouvez-vous présenter un résumé de votre parcours universitaire ? Donc, que faites-vous maintenant, combien d'années, changements de parcours, etc ?

Lou : Je suis à ma 5e année d'études. Je ne me suis pas réorienté et je n'ai pas doublé. Du coup, j'ai fait un bachelier en sciences politiques et là, je suis en dernière année en master de relations internationales à Mons.

Intervieweur : Quelles étaient vos raisons d'aller à l'université ?

Lou : Je pense qu'il y a différentes raisons, je pense que je n'étais pas spécialement prêt à travailler directement et puis je pense que dans certaines sections justement secondaires, surtout en général, on t'explique beaucoup, on t'explique essentiellement l'idée d'aller faire des études supérieures parce qu'un diplôme de secondaire ne te permet pas d'accéder à des jobs attractifs et je pense que c'est cette raison-là, entre autres, et aussi peut-être le fait que toute ma famille était à l'université, et du coup, j'ai suivi un peu le pas, essentiellement.

Intervieweur : Vous n'avez pas été forcé mais c'était un peu la suite logique. Vous n'avez pas vraiment réfléchi et vous avez continué.

Lou. : Je pense que c'était une suite logique d'aller soit à l'université, ou en haute école mais pas qu'à 18 ans, je postule dans un emploi.

Intervieweur : Et entre l'université et la haute école, pourquoi avez-vous pris l'université ?

Lou : Parce que je pense que toujours cette idée de flemme d'aller travailler assez rapidement et je pense que l'université, au-delà des études, il y a aussi le côté, un peu, rencontre avec les gens, socialisation et du coup, je pense que c'était quelque chose d'aussi important pour moi et je pense que 5 ans, ça permet aussi d'acquérir des compétences et un diplôme qui te permet d'avoir un niveau salarial bien meilleur que si j'avais fait soit une haute école ou soit rien en fait. Tout simplement, je pense que ça permet au moins de gravir les échelons plus rapidement que si tu n'as pas forcément un diplôme et tu dois faire ça plus dans ton entreprise en interne. C'était plus compliqué.

Intervieweur : Pouvez-vous décrire votre profil avant l'université ? Donc en secondaire, vous étiez comment ? Vous étiez un bon élève, vous aviez des comportements problématiques et diriez-vous que vous étiez travailleur ?

Lou : Alors en secondaire, je pense que j'étais le stéréotype même de l'élève qui ne foutait rien, qui dormait à h 24 en cours mais qui réussissait parce que l'école n'a jamais été compliquée. Ce qui énervait énormément mes profs parce qu'ils disaient toujours que je ne méritais pas de réussir mais bon enfin, ça, c'est leur avis. Mais ouais-non, c'était vraiment l'élève qui ne foutait rien qui réussissait sans vraiment faire quelque chose et puis non, je n'étais pas un bon élève,

je pense que j'aimais bien aussi m'amuser du coup, j'avais un peu la réputation de glandeur et en même temps de mec qui foutait un peu le bordel quand il était réveillé en cours. Mais en grande partie je dormais en cours, c'était ça essentiellement.

Intervieweur : Durant votre parcours, avez-vous déjà envisagé de quitter l'université ?

Lou : Non. Peut-être fin de bac 1, avant d'avoir les résultats parce que je me disais si j'avais trop d'échecs, moi je pense que j'aurais peut-être, je me serais peut-être réorienté parce que, par flemme peut-être mais vu que ça s'est bien passé, moi, je ne me suis jamais vraiment posé la question de quitter l'université parce que, pas forcément traumatisé par l'université, je trouve que c'était bien et je pense que c'est toujours bien.

Intervieweur : Quels problèmes avez-vous rencontré durant votre parcours à l'université ?

Lou : Je pense qu'il y a différents problèmes. Premièrement, je pense que les horaires sont faits pour dégoûter les gens qui ne kotent pas forcément près de l'université. Par exemple, quand t'as une journée qui commence à 08h30 et que ton second cours est à 16h00, vas-y pour que la personne souhaite rester vraiment en cours. Et puis même, il y a des jours où j'avais cours le lundi et le mardi et puis, je n'ai plus pour les autres semaines, je trouve ça un peu dommage parce que tu ne restes que 2 jours. Des fois, c'était peut-être bourré (l'horaire), c'était remplir l'horaire pour remplir l'horaire alors qu'enfin ça aurait pu être un peu plus élargi dans la longueur donc peut-être avoir des journées un peu plus light mais en même temps des semaines plus complètes que bourrer 2 jours entiers de cours. Puis je pense que les travaux de groupe, c'était toujours un peu compliqué, il y avait certains profils assez redondants qui ne foutaient pas grand-chose, qui étaient peut-être assez problématiques pour ne pas citer la personne. Et ça, je pense que ça a été assez compliqué à gérer et qui a eu certainement un impact sur la note finale de certains cours. Et puis, je pense aussi en dernier, qu'il y a certains profs qui étaient plus impliqués que d'autres dans leur enseignement et que ceux-là, c'était très bien parce que l'on arrivait à avoir la motivation d'y aller et puis, il y en avait certains qui recrachaient leur cours sans forcément donner quelque chose de positif. A part lire la slide, il n'y avait pas la petite anecdote, le petit truc en plus qui fait « Ah ouais, on vient à ce cours là, pas que pour se faire lire un PowerPoint parce qu'on pourrait faire ça à la maison. » Tous ces 3-là, je pense qu'ils sont assez récurrents dans les problématiques universitaires.

Intervieweur : Est-ce que vous pourriez me décrire votre expérience en tant qu'étudiant ? Donc là par exemple, vous avez parlé de koter, est-ce que vous kotiez, est-ce que vous faisiez partie d'un cercle ? Enfin votre expérience en tant qu'étudiant, vous pourriez un peu me la décrire ?

Lou : Ok, je ne fais pas partie d'un cercle pour diverses raisons, notamment le fait de flemme de me faire humilier pour 35€. De plus, j'ai koté tout seul. Enfin, tout seul non, j'étais avec des potes. Et puis j'ai pris un appart, c'était bien, on a beaucoup picolé. Et puis là, je kote dans un couloir, on est 8 dont 3 Erasmus, ça amène souvent de nouvelles personnes, donc ça, c'est assez chouette. Sinon c'est seulement la cuisine qui est commune parce que, heureusement, certains sont assez dégueulasses. Et du coup, ouais, ça c'était vraiment cool et ça permet aussi d'organiser quelques petites soirées et permettre à des potes de dormir au kot quand ils sont morts plein pour éviter qu'ils prennent la route. Et je pense que le fait de koter, c'était la meilleure chose qui soit dans mon parcours universitaire. Je pense que c'était vraiment la plus-value universitaire parce que je pense que si j'étais rentré plutôt chez moi tous les jours, je pense qu'il y aurait eu un manque de saveur à l'université. Je pense que le fait de koter, de voir des gens, picoler avec eux, ça a permis que je réussisse justement mes études.

Intervieweur : C'est quand même le côté un peu plus social, jovial qui vous a motivé ?

Lou : Oui, clairement.

Intervieweur : Est-ce qu'être étudiant, ce serait un travail pour vous ? Je parle bien donc, être étudiant, vous êtes étudiant, vous suivez les cours etc. Est-ce que pour vous, c'est un travail ?

Lou : Non. Je pense que, pour une très grande partie des étudiants, ce n'est pas un travail parce que... On râle parfois d'aller en cours à 08h30 et que, on a que ça comme cours mais je pense que ce n'est pas forcément un travail parce qu'à ton travail, tu es obligé d'y aller. En cours, si

tu ne viens pas, le prof, les 3/4 du temps, il s'en branle un peu. Là, au boulot, si t'avais un vrai métier, le fait que tu n'as pas envie d'aller à 08h30, tu es un peu obligé sinon t'es baisé. Là, personne te dira, tu n'es pas en cours à 08h30, tu n'as pas été en cours, je ne sais pas moi, au cours d'histoire, je pense que le prof s'en branle un peu. Pour moi, ce n'est absolument pas un travail, c'est plus... C'est plus, ... Ce n'est pas un travail, c'est plus une formation. Et puis même un travail, tu ne payes pas pour y aller. Là, tu payes pour avoir un enseignement, pour avoir...pour acquérir des compétences. Je ne pense pas que l'on pourrait lier études et enseignement, études et travail. Je pense que c'est encore 2 mondes assez différents.

Intervieweur : Donc juste pour résumer les différences, c'est le côté obligation/liberté donc l'étudiant, il est plus libre, comparé à un travail où tu es obligé et le côté, que vous payez pour suivre cette formation, comparé à un travail où vous êtes payé pour faire le travail.

Lou : Oui clairement, clairement, je pense que c'est vraiment les éléments les plus, ... qui se distinguent le plus entre les 2, c'est vraiment les études, tu n'es pas payé et quand tu vas au boulot, t'es payé et en même temps, c'est obligatoire d'y aller. Ce n'est pas obligatoire mais enfin si tu as un peu de QI, tu vas, travailler. En cours, si tu n'y vas pas, on s'en fout un peu.

Intervieweur : Voyez-vous d'autres différences ou ce sont vraiment les 2 principales ?

Lou : Je pense que ce sont les 2 principales, il n'y en a pas plus.

Intervieweur : Alors, juste en lien, comment définiriez-vous le travail ? Donc le fait que vous avez une obligation, enfin une obligation, que vous le faites parce qu'il faut de l'argent pour pouvoir vivre.

Lou : Je pense que je définirais le travail comme étant le moyen de pouvoir vivre et faire des choses cool, comme voyager, faire des activités et en même temps, je pense que c'est un service rendu à la société parce que, quand on est petit, on apprend. Et je pense que tout ce temps-là qu'on apprend, qu'on se forme, on doit le rendre à la société. La seule manière, c'est d'aller travailler, que ce soit construire des immeubles ou sauver la vie des gens. Je pense que la finalité est de rendre service à la société de différentes manières et je définirais comme ça le travail, c'est rendre service à la société qui t'a tout donné donc je pense que c'est donc voilà, je pense que je définirais le travail comme ça.

Intervieweur : Alors maintenant, quel serait le travail d'un étudiant ? Donc, un étudiant, il doit faire quoi en gros ?

Lou : Un étudiant, c'est se lever, aller en cours s'il le souhaite, voir ses potes, voir du monde, sortir, s'amuser, boire une pinte ou boire un coca, selon que tu n'aimes pas l'alcool. Et puis, c'est le soir, rentrer à son kot ou chez soi, Netflix, jouer à la playstation, à l'ordinateur, faire des trucs qu'on aime. Et après, quand c'est les examens, c'est se donner un peu les moyens de réussir et sinon je pense que ça s'arrête là, grosso modo qu'on te demandera. Après je prends mon propre cas qui n'a pas de job étudiant donc moi c'est seulement ça. Donc je pense que les élèves, étudiants plutôt, qui ont un job étudiant, c'est aussi le côté après, combiner leur vie universitaire à ce job étudiant, ce que moi je ne fais pas parce que je n'en ai pas mais je pense que ce serait un peu, un poil différent mais je pense que grosso modo c'est vraiment l'université. C'est un peu pour moi, je pense annexe dans ta vie universitaire, c'est vraiment, tu vas à l'université pour rencontrer des gens, pour apprendre des trucs en même temps mais en même temps pour profiter un peu de tout ça. Parce qu'en secondaire, des 08h-17h, enfin ça va 2 min mais c'est un peu pompeux, c'est un peu pompeux, je pense, c'est vraiment le fait d'avoir des horaires 08h30, 8 h ou 8 h-16 h ou 08h30-16h30 voire 09h-17h, je pense que c'est vraiment, c'est mal foutu tout ce système-là de forcer des élèves à 16h00, à aller à un cours de maths, à 16h00 à un cours de français, enfin je pense qu'il y a des heures dans la journée qui seraient plus dédiées à du sport, à la créativité, enfin à des trucs un peu plus relax qui seraient totalement bénéfiques.

Intervieweur : alors pour vous donc, le travail d'un étudiant, ce n'est pas forcément d'aller en cours, suivre les cours et d'apprendre des trucs, c'est plus de se trouver soi-même, de se

construire et d'apprendre de nouvelles compétences qui ne sont pas forcément en lien avec ce qu'on te dit à l'université ?

Lou : Oui, c'est vraiment apprendre à avoir un avis critique sur beaucoup de choses. Oui, c'est vraiment ce que je pense, vraiment le côté social, sociabilisation, qui est vraiment très important.

Intervieweur : Vu que vous parlez un peu des horaires, donc de cours des secondaires, est-ce que donc vous sauriez plus ou moins voir les horaires que vous avez eu à l'université ? Si vous ne vous en rappelez pas, essayez de donner plus ou moins, combien de temps tu travaillais, et vous voyez, c'était quoi vos horaires de cours ? Est-ce que vous faisiez des 8h-16 h ?

Lou : Sur toute ma toute ma carrière universitaire, si on peut appeler ça une carrière, j'ai fait 15 heures pendant un quadrimestre et encore le quadrimestre, c'était 5 fois, 5 fois sur tout le quadrimestre où j'ai fait un 08h30-21h, bon c'est un peu ...

Intervieweur : C'est un peu particulier. Ce n'était pas ça tout le temps ?

Lou : Un peu particulier. Je pense que l'université avait un peu chié dans la colle au niveau horaire mais sinon, c'était grosso modo, c'était souvent, c'était souvent un cours donc c'est souvent 2 h, 2 h mais qui sont mis un peu aléatoirement, donc des fois c'était 8h30-10h30, c'était souvent 10h45-12h45, ou 13h45-15h45, mais ça en vrai, j'aimais bien ces 2 types d'horaires parce que tu ne te levais pas trop tôt, tu pouvais profiter, en même temps, ta journée était vite finie, que ce soit en fin de matinée ou début d'après-midi, alors que 08h30-10h30 ou 16h-18 h, c'est un peu plus chiant parce que 8h30, tu te lèves tôt et 16h-18 h, c'est l'heure de l'apéro. C'est un peu chiant.

Intervieweur : En gros, vous aviez plus 2 à 4 heures de cours par jour ?

Lou : Oui, c'est vraiment, ça s'arrêtait là et je pense que c'était bien mais en même temps, moi, je pars du principe que je flottais donc je m'en foutais un peu. Donc moi franchement, c'était le rêve, à part le 08h30-21h, c'était vraiment, non c'était bien les horaires.

Intervieweur : Est-ce que l'horaire que vous avez eu, c'était plus ou moins ce que vous pensiez que vous vous imaginiez avant d'entrer à l'université ?

Lou : Ah non, moi je pensais que l'université, ça allait être, au niveau horaire, ça allait être l'enfer sur terre, des 08h-18h dans ma gueule h24 mais en fait non. Après je pense aussi les études qui font ça, ça dépend vraiment quelle branche tu fais, enfin Sciences Po. Je pense de manière générale, en SPo, c'est vraiment, c'est vraiment touchette au niveau horaire, je pense que tu vis bien ta vie quoi.

Intervieweur : C'est moins que ce que vous pensiez mais vous pensiez quand même que si vous aviez fait d'autres études, ça aurait été plus que ça, quoi ?

Lou : Je pense que droit, médecine, tous ces trucs-là, je pense que là, ils ont des horaires assez bien chargés, nous en SPo, je pense qu'on est bien loti, niveau horaire..

Intervieweur : OK et alors justement donc là, c'était votre horaire de cours. Alors pour retrouver un peu avec le travail, quels étaient maintenant vos horaires de travail ? Pour vous, le travail étudiant, donc c'était de se sociabiliser et cetera, c'était quoi vos horaires de travail ?

Lou : Où j'étudiais ?

Intervieweur : Votre travail étudiant donc, vous m'avez dit que votre travail étudiant, c'était plus de sociabiliser donc, quels étaient vos horaires de travail en tant qu'étudiant ? Vous aviez, allez, 4 h de cours, est-ce qu'après, vous faisiez 2 h par jour où vous travailliez pour étudier ou est-ce que vous passiez 4 h pour sociabiliser, par jour ?

Lou : OK, OK, OK. Je pense que je passais plus de temps à voir des gens, à parler, à boire des coups, donc j'estime... Après ça dépend vraiment des jours mais je pense que si on faisait moyenne au niveau à la semaine, je pense qu'on serait à du bon 4-5 h par jour à voir du monde. Je pense que c'est ça, au moins 4-5 h mais sinon et après, l'autre travail qui est de bosser parce

que je pense qu'il faut un peu bosser à l'université, en moyenne par semaine avant le blocus, je pense que c'est 1 h et encore je pense que 1 h, c'est beaucoup.

Intervieweur : Et après donc pour comparaison, durant le blocus, vous diriez combien ?

Lou : Je pense que le blocus était ... Je me faisais des bonnes sessions de 09h-17h, 18 h, donc, je faisais du pont 8-9 h par jour quoi pour ... et franchement, je me forçais parce que je pense que je commençais à 09h00 à 09h20, j'avais déjà envie de me casser mais je pense que c'est important aussi d'avoir un peu de rigueur sur soi-même.

Intervieweur : Et alors après pour revenir donc, quand je vous ai posé la question sur le travail, en rapport avec les travaux de l'université, donc ce serait plus quoi, les travaux que l'université vous demande ?

Lou : C'est souvent des présentations qui, pour la plupart ont un sens mais pour certaines présentations, n'ont pas de sens, je pense. Ça m'a toujours un peu frustré de travailler pour des cours où je ne voyais pas un peu le sens durant ma formation mais si, c'était souvent des présentations, souvent en langue ça, ils aimaient bien les professeurs de langue, c'est chouette et sinon, ouais, c'était souvent des présentations. J'avais, on avait rarement, enfin j'avais rarement des examens, comment on appelle, mi-terme, on en a rarement eu, ce n'était vraiment que des présentations, ou alors faire des petits travaux pour préparer le travail final à rendre en janvier ou en juin, c'était essentiellement ça.

Intervieweur : Pour ces parties-là, donc du travail, vous disiez, « Allez l'étude, allez 1 h par jour hop », le côté sociable 3-4 h par jour, et maintenant le côté pour les travaux, ça prenait combien de temps ceux-là ? Vraiment le côté, donc travailler, donc préparer vos présentations, faire vos écrits, des petits travaux là, par contre vous diriez combien d'heures ?

Lou : Je pense que ça dépendait vraiment du cours et de la personne, du cours en tant que tel, je pense que les cours que j'aimais bien, j'aimais bien me préparer à l'avance. Donc je pense, je me préparais 2 semaines en avance, voire 3 et j'essayais de faire au fur et à mesure, donc peut-être 01h30 par jour. Mais les cours où je n'en avais un peu rien à foutre, ce qui était le cas pour énormément de cours, je pense que le minimum que je faisais c'était peut-être 1 h avant le cours. Je disais bon, allez, tu fais un truc et tu recraches ça devant le prof il sera content. Je pense que c'était 1 h avant le cours. Pour la grande majorité des cas, c'était la veille ou le jour même.

Intervieweur : et vous faisiez... Mais là, dans ces cas-là où vous faites la veille ou le jour-même, c'est quoi ? C'était aussi une petite heure vite fait ou vous faisiez quand même plus, vous vous y preniez à l'avance ?

Lou : Soit ça dépendait vraiment des fois, si c'était une présentation de 5 min ça, c'était grosso modo 1 h mais si c'était une présentation de 10, 15 min., là je pouvais faire 2-3 h mais enfin vraiment max la veille parce qu'au moins, je me dis ça reste dans ma tête et je ne vois pas, je ne vais pas relire le lendemain. Comme ça, ça me permettait de sauver les meubles.

Intervieweur : Et alors, vous dites aussi que ça change évidemment en fonction des cours. Est-ce qu'alors, vous diriez que vous avez l'impression d'avoir beaucoup de travaux. Donc, vous avez vraiment la sensation que vous deviez quand même travailler, constamment ou justement, vous aviez une sensation ou c'est : « j'ai beaucoup ou peu de travaux et en vrai, ça va je suis encore tranquille. »

Lou : Je pense que vraiment ça dépend, vraiment, de l'année de mes études. Je pense en Bac 1, au niveau travaux, c'était vraiment, on n'avait rien ou presque ou pas grand-chose, donc ça, c'était vraiment de l'étude durant le blocus. Bac 2, on a peut-être eu un gros travail avec quelqu'un qui ne faisait rien ou 2, ça dépend des points de vue de l'autre. Bac 3, au niveau travaux, ça allait et je pense vraiment depuis la master, là, c'est vraiment beaucoup de travaux et très peu d'études, c'est vraiment, si mon blocus, j'ai 6 cours, sur les 6 cours, j'ai 5 travaux et un examen, donc ça, je pense qu'il y a eu un turnover où, en bachelier, ce n'était vraiment que de l'étude et en master, c'est plus l'application de ce qu'on a appris en bachelier. Je pense que ça, c'est quand même plus simple. Je trouve ça mieux que de l'étude parce que parfois, je me

disais, j'étudie des trucs mais enfin, je trouvais ça un peu dommage parce que je me disais dans 2 semaines, j'aurais oublié la moitié du truc.

Intervieweur : Est-ce que ça fait partie d'une raison pour laquelle vous avez choisi ce master, le fait qu'il y aurait plus de travaux pratiques comparé à...

Lou : Non, parce que j'ai choisi les Sciences Po., parce que je voulais faire d'abord de l'histoire mais l'histoire, il n'y a pas de débouchés réels et je me disais, SciencesPo, ça peut être sympa, j'aime bien tout ce qui est politique donc j'ai été là, et puis en fin de bachelier, j'avais le choix entre différents programmes de masters : relations internationales, administration ou encore études européennes. Etudes européennes, il faut parler anglais, moi je parle anglais comme François Hollande donc non, et administration, c'était le problème de faire un an de stage en dernière année, je pense que ça m'aurait vite gonflé. Je pense que vraiment, faire 3 mois de stage au Q 1, 3 mois de stage au Q 2, ça allait être vraiment trop pour moi et je pense que l'on perd un peu cette notion d'université quand tu prends ce programme. Et du coup par défaut, mais en même temps, j'aimais bien, après il y avait un peu d'histoire quand même en relations internationales, je pense que j'ai pris ça aussi, ... pas par dépit mais parce que je pense que c'était les études qui me correspondaient le plus et je pense que j'ai eu raison grosso modo. Mais je pense que je n'ai pas réfléchi forcément au fait que j'avais plus de travaux, plus d'examen parce qu'en soi, c'est ça le gros problème, c'est que des fois, on prend un cursus et en fait, on voit les cours mais on n'a pas cette intelligence, je dirais, d'aller voir, la méthodologie, la méthode d'évaluation qui est souvent marquée sur Louvain-La-Neuve. On n'a pas tendance à ça, du coup on voit juste les cours, on se dit : « Ah celui-là, il a l'air sympa » mais on ne va pas voir vraiment le contenu sur la page. Donc je pense que c'est vraiment parce que c'était le master qui me plaisait le plus, d'échos de gens qui étaient au-dessus de moi mais en même temps, je trouvais qu'un master en relations internationales, ça claqué un peu plus sur le CV que master en secrétaire plus, plus, quoi.

Intervieweur : Maintenant, comment vous réussissez vos années, par exemple, vous réussissiez avec facilité, vous étiez à bout de souffle, vous étiez fatigué, est-ce que cela a évolué au fil des années ?

Lou : La bac 1, je pense que je me suis mis énormément de pression parce qu'enfin, je n'ai jamais su vraiment ce que je valais en termes de points parce que toutes mes secondaires comme je disais précédemment, c'était vraiment, je dormais, je réussissais à 60 parce que je m'en battais un peu les couilles mais du coup, en bac 1, quand je suis arrivé, j'ai pris un peu le truc sérieusement parce que là, tu payes, donc c'est différent qu'en secondaires, tu ne payes pas. Donc, il y a déjà un peu plus de respect envers... le fait que tes parents te paient les études. Du coup, je crois que je me suis mis, énormément mis de pression et puis j'ai vu que la bac 1, j'avais tout réussi en août, j'ai quand même eu 2 examens de passage. Ah non, je n'ai pas tout réussi en août, j'en avais raté encore un, psychologie. Mais après, j'avais réussi les principales matières, vraiment les trucs les plus importants pour mon cursus. Du coup j'ai baissé un peu de pression et puis en bac 2, bac 3 ça allait. Peut-être les langues, surtout anglais, comme je disais, je suis assez nul en anglais. Et après, tous ces 3 ans là, je n'étais pas énervé, pas fatigué. Après le blocus, je pense que ça allait, j'étais content que ça se termine par contre, parce que j'étais un peu saoulé d'étudier des trucs. Et en master 1, c'est à dire l'année passée, j'étais fatigué avant le blocus parce que c'était beaucoup de travaux et je pense que l'on aurait eu des examens en plus, là, je pense que ça aurait été compliqué pour moi et là, le Q1, passé là, je suis arrivé au blocus sans énergie. J'avais tellement de travaux, c'était vraiment l'enfer sur terre. Du coup, là, je pense que là, j'ai vraiment pris un coup au niveau mental parce que je trouvais que niveau cours, c'était, niveau charge de travail, je pense que c'est un peu, un peu exagéré parce qu'en plus, on n'avait pas tous les mêmes cours, à la suite de réformes de programmes où j'ai dû prendre 2 cours en ligne, il y en a 1 des 2, ça allait au niveau charge de travail mais l'autre c'était des travaux à faire toutes les semaines, à rendre tous les dimanches. Là, c'était horrible. Mais là, je suis en stage avec un rapport de stage et un mémoire à faire donc je t'avoue, le stage me fatigue

pas mal donc je n'avance pas trop sur mon mémoire mais je pense que je vais devoir m'y mettre en fait dès demain, en fait, je pense que sinon ça ne le fera pas.

Intervieweur : Donc si je devais résumer, vous avez toujours réussi, enfin vous avez peut-être 2-3 échecs mais ça ne vous a jamais arrêté, empêché ou bloqué dans le parcours. Vous avez continué et juste pour avoir, si cela ne te gêne pas, juste pour avoir une idée, est-ce que votre moyenne, elle a beaucoup changé au fil des années ou pas ?

Lou : Non, j'ai toujours été un petit 12. Je pense que le bac 1, bac 2, bac 3, ça tourne entre 12, 11 et 12, 34, pour avoir vraiment les 3 années, ça se ressemble et là, en master 1, petite performance, 14, 31, assez fier de moi. J'aime bien le rappeler aux gens que j'ai fait un petit 14 de moyenne en master 1 et sinon là, en master 2, il y avait peut-être plus de cours un peu plus compliqué donc là, je suis passé à 13, 13, 67. Donc là, je pense que ma moyenne sur les 2 masters, cela doit être 13,90 et quelques mais bon, j'espère quand même repasser à du 14 avec mon mémoire et mon stage. Donc, je vais essayer de me donner les moyens parce que je pense qu'avoir une mention « bien » en masters, enfin même si je pense que tout le monde s'en fout un peu des mentions, je pense que par ego, je vais essayer d'avoir la mention « bien ».

Intervieweur : Juste pour avoir une idée, vu que vous disiez que vous aviez 2-3 ratés. Pour les réussites et les ratés, c'était vraiment des gros trucs ou c'était juste des petits, allez, vous avez raté mais bon vous avez eu un 9, et c'est juste parce que vous n'aviez pas compris un truc et vos réussites, vous avez dit que vous aviez 12 de moyenne, donc vous aviez réussi, vous aviez des 14 ou vous aviez quand même des réussites à du 20.

Lou : J'ai eu un 18 sinon dans tout mon bachelier, c'était essentiellement des 14, ça oscillait entre du 11 et du 14, de temps en temps, j'avais un 10, quand même, mais sinon mes échecs ce n'était pratiquement que des 9, sauf un où j'ai eu un 7, mais sinon ce n'était que des 9. Donc ça n'a jamais été un 0, un 0, un beau 0 en échec, Non donc, c'était toujours un peu juste en dessous, en dessous de 10.

Intervieweur : Alors maintenant avec l'expérience que vous avez, vous auriez quand même choisi d'aller à l'université, donc après vos études secondaires, ou pensez-vous que vous auriez choisi autre chose, soit l'université ou même le master, enfin le programme ?

Lou : C'est une bonne question. Je pense que j'aurais fait l'université. Mais... Ouais, je pense que j'aurais fait tout pareil. Je pense mon seul regret, c'est de ne pas avoir fait le programme à Saint-Louis de Sciences Po mais qui est donné en néerlandais-français parce que j'aime bien me reposer sur mes oreilles en néerlandais. Du coup, je ne fais pas trop d'efforts et j'arrive quand même à bien réussir et je pense que Saint Louis, ça aurait été un bon challenge pour améliorer mon néerlandais de un, et en même temps, pour prouver quelque chose mais en soi, les études et puis je pense que j'aurais tout fait pareil, peut-être juste été à Saint Louis et encore, je pense pas, je pense que la fucam Mons, c'était vraiment, c'est un peu comme une petite famille, tout le monde se connaît, en vrai, c'est super sympa.

Intervieweur : J'y pense maintenant, mais est-ce que vous, après cette année, donc vous terminez votre master, après vous comptez entrer dans le monde du travail ou vous comptez encore continuer un peu, au niveau de l'université ?

Lou : Alors j'aimerais continuer encore un an, faire un master de spécialisation, là, c'est à Louvain-la-Neuve, en action humanitaire internationale, du coup il n'y a aucune condition d'accès comme je suis étudiant à Louvain-la-Neuve, donc en vrai, ça c'est cool, comparé à d'autres qui doivent remplir certaines conditions et sinon je n'aimerais pas travailler tout de suite mais en même temps, cela fait 5 ans que je suis aux études, que je n'apporte rien concrètement à la société, je coute à la société. Et je pense que, j'ai un peu regardé niveau programme, c'est 60 crédits. On peut facilement jongler avec un boulot à mi-temps, du coup, là, j'aimerais quand même trouver un poste à mi-temps dans tout ce qui est cabinet pour un ministre. Là, j'aimerais quand même bien. Comme ça, ça me permettrait d'avoir un peu de thune pour financer mes sorties et mon kot à Louvain qui coûte assez cher et ne plus dépendre de papa

et maman, et en même temps, ça me permettrait d'acquérir pendant mes études, une expérience assez enrichissante selon moi.

Intervieweur : Dernière question. Donc, c'était quoi donc l'image que vous aviez des études universitaires, donc d'être étudiant. Donc, vous l'aviez un peu dit, vous pensiez que ça allait quand même être « boulot boulot » etc. Et est-ce que maintenant, c'est toujours la même ?

Lou : Je pense que le côté « boulot boulot » que j'avais au début a un peu changé. Je pense que c'est boulot, c'est boulot mais avec le côté, voir du monde, sinon tu ne réussiras jamais tes études. Je pense que si tu es dans une optique d'aller à l'université et que de travailler, je pense que tu vas peut-être réussir un an, la 2e année, cela va être compliqué et en fait mentalement tu craqueras par toi-même parce que te priver de moments où tu sors, où tu prends une semaine, je ne sais pas, tu vas en cours, et pendant toute la semaine, tu vas juste en cours, et après, tu ne fais rien d'autre et juste voir des potes. Je pense que ça ne peut te faire que du bien. Je pense qu'il ne faut pas être dans l'optique de vouloir travailler tous les jours absolument, sinon, ce que j'avais peut-être à une époque mais je pense que je me suis vite rendu compte qu'en fait ce n'était pas ça l'université sinon je pense que tu rates.

Intervieweur : Ce ne serait plus l'image d'un étudiant qui est vraiment au boulot mais qui travaille quand même mais c'est aussi l'image de l'étudiant social. Est-ce que fêtard ou juste social vous diriez ?

Lou : Social, social, fêtard, je pense que c'est un peu pareil. En fait voilà, je dirais juste que l'image d'avant de l'université, c'était « boulot boulot » et maintenant c'est un petit boulot avec une grande partie de fêtes et de voir du monde. C'est passé de « boulot boulot », à « fêtes boulot » Voilà je pense que j'ai résumé, je dirais, je résumerai un peu l'université comme ça. C'est vraiment, sinon ça n'ira pas, je suis convaincu.

Intervieweur : Bon c'est fini. Avez-vous un truc à rajouter, que vous avez envie de dire, que vous avez en tête, sur le parcours d'étudiant, sur le travail d'un étudiant, sur la charge de travail d'un étudiant, sur les difficultés rencontrées.

Lou : Si je devais rajouter un mot, ce serait que beaucoup d'étudiants se mettent une pression pour réussir et ce qui est, selon moi, la première cause d'échecs. A l'université, c'est vraiment le fait de se mettre une pression en disant : « tu as vu, je n'ai pas travaillé x temps aujourd'hui, comment cela va aller » et puis commencer à ruminer les choses, je pense que ça c'est vraiment le pire truc parce qu'en fait, tu n'y arriveras jamais et je pense que c'est une bonne leçon de vie sur les gens qui, au boulot justement, qui ont un vrai métier, sont surmenés et qui n'arrivent pas à décrocher, ils ne savent pas faire la part entre leur vie privée et leur vie professionnelle, qui sont 8h-16h au boulot et que, ils rentrent chez eux mais ils vont quand même aller checker leurs mails à 20h00 pour voir « Ah ouais, j'ai peut-être une réponse de lui », mais enfin, je pense que ce n'est pas le plus urgent, je pense que le boulot, c'est bien, tu dois travailler, tu dois rendre ça à la société mais tu dois pas t'oublier toi-même sinon enfin, si tu meurs socialement, tu meurs psychologiquement et c'est comme ça que beaucoup après, arrêtent de travailler et ne font plus rien parce qu'ils ont été surmenés. Je terminerai sur ça.

Annexe 6 : Entretien de « Dominique »

Intervieweur : Pouvez-vous vous présenter avec un résumé de votre parcours universitaire ? Que faites-vous maintenant, combien d'années d'études, les changements faits et cetera ?

Dominique : Alors, moi, j'ai fait un bachelier en sciences humaines et sociales à l'UCLouvain Fucam Mons. Je m'étais intéressé à ce bachelier en particulier parce que j'étais intéressé par plusieurs domaines dont notamment l'économie et le social comme la politique, le droit et cetera. Et étant donné que ce bachelier offrait un mélange de tout, ça permettait d'avoir une bonne base. Enfin j'ai trouvé de mon point de vue donc je suis parti là-dessus. Ensuite, j'ai beaucoup hésité en terme de master mais sachant que j'en avais justement un petit peu marre au bout de 3 ans, ça devenait un peu long. D'ailleurs j'avais même hésité à partir de la bac 2, à plutôt réorienter sur un bachelier professionnalisant donc en haute école mais ce n'était peut-être pas non plus une bonne idée étant donné que j'étais bien parti. Donc au niveau du master, j'ai eu beaucoup de difficultés à choisir mais je voulais partir dans la gestion des ressources humaines. Pour plusieurs raisons, ça a été compliqué. Je vais passer cette partie parce que ce n'est pas intéressant ici. Au final, je suis parti dans un autre truc qui m'intéressait, plus orienté sur la science politique et donc je suis parti en administration publique. Parce que justement l'ensemble des cours était d'une part intéressante et ça se rapprochait de ce que je voulais faire à la base donc on a un peu un mélange d'économie, de la comptabilité et cetera, et aussi du management ce qui m'intéressait. En plus de ça, ce master-là, il y avait un an de stage, enfin du moins, un an de stage à faire. Ce qui remplaçait un petit peu les cours qui pouvaient parfois être un peu lourds.

Intervieweur : Quelles étaient vos raisons d'aller à l'université ?

Dominique : Oh la raison. Parce que je ne me voyais pas forcément dans des métiers techniques. Enfin, même si ça pouvait être intéressant et cetera mais je ne me voyais pas nécessairement là-dedans. Alors je suis parti plutôt sur l'université. J'avais hésité entre la haute école et l'université et cetera et la haute école justement, son aspect où on pouvait finir plus tôt, c'est-à-dire en 3 ans parce que déjà à l'époque, je me disais que je n'avais pas envie de faire dix ans d'études non plus donc médecine laisse tomber. Au final, je suis quand même parti vers l'université parce que justement le bachelier en question est... Voilà étant hésitant sur les domaines que je voulais en particulier étudier et que le bachelier sciences humaines était un mélange, je suis parti là-dessus.

Intervieweur : Il n'y a rien qui vous a poussé à faire l'université ? On ne vous a pas dit : « Il faut que tu le fasses. » Vous avez été libre de choisir et au final, vous avez choisi ça vu que c'était plus qu'il allait avec vos intérêts.

Dominique : Ouais. Alors oui et je dirais aussi en partie que j'avais des remarques, enfin ce n'était pas vraiment des remarques mais je vais dire ça comme ça, qui poussait à plutôt aller vers l'université ou même la haute école. Parce que je n'aurais pas un profil qui serait adapté justement au métier plus technique, plus professionnel.

Intervieweur : Vous avez eu des remarques mais vous ne vous êtes jamais non plus sentie vraiment pousser là-dedans.

Dominique : Non, pas forcément.

Intervieweur : Pourriez-vous décrire votre profil avant l'université ? Diriez-vous que vous étiez un bon élève en secondaire, toujours présent, pas problème de comportement et travailleur ?

Dominique : Alors ça dépend des années. En général, je dirais que je n'étais pas un mauvais élève. Je n'étais pas le cancre ni rien. Généralement, tout se passait bien. C'est juste, on va dire, qu'il y a eu certaines années où je décrochais dont la 4e année qui était pour moi la pire des années. Mais à cette époque-là, je m'en foutais un petit peu de savoir ce que j'allais faire par après même si je m'orientais vers des domaines qui n'avaient rien à voir avec ce que je fais aujourd'hui, style l'informatique et ce genre de choses. Mais au final, je me suis vite rendu

compte que ce n'était pas vraiment mon truc finalement. Ouais non, je dirais globalement j'étais travailleur, je me suis toujours démerdé, je n'ai jamais raté aucune année.

Intervieweur : Vous n'aviez pas un comportement de mauvais élève mais vous n'étiez pas non plus le super élève qui écoutait tout et qui faisait tous ces travaux.

Dominique : Exactement, exactement.

Intervieweur : Vous avez parlé d'avoir un peu décroché, dans quel sens vous aviez un peu décroché ?

Dominique : J'en avais déjà marre en vrai. Après, c'était peut-être la période l'adolescente, mais j'en avais déjà marre. Aussi, j'avais choisi une branche qui me cassait un peu les pieds. De ma première à ma quatrième secondaire, j'ai fait du latin. Alors autant les trois premières années, ça allait, autant la 4^e. A partir de la 4^e, on avait le droit de changé mais j'ai hésité pendant énormément de temps parce que justement, je n'étais pas sûr de ce que je voulais faire. Finalement, je suis resté là-dedans. Alors, ça m'a fait vachement chier parce que c'était une des pires options à faire. Au final, j'en avais marre et en plus de ça, c'était aussi l'option math forte et moi les maths, ce n'est pas que c'était des compliqués, enfin, je savais me démerder mais ça me faisait chier en fait, ce n'était pas un truc qui me bottait. Donc au final, j'ai décroché petit à petit et en plus de ça, après y avait aussi la raison que cette époque-là, j'avais vraiment les pires profs possibles durant cette année donc c'était vraiment le combo, la totale. Il n'y avait rien qu'y allait.

Intervieweur : Quand vous parlez de décrocher, c'était quoi ? Vous avez commencé à ne plus aller en cours ou c'était juste que vous faisiez moins d'efforts ?

Dominique : Ah non, non, je faisais moins d'effort.

Intervieweur : Vous alliez toujours en cours même si ça vous faisait chier.

Dominique : Oui oui oui, ça oui puisque j'avais quand même, comment dire, la conscience morale de me dire : « Je suis obligé d'y aller, je vais y aller. » héhéhé

Intervieweur : Avez-vous déjà envisagé de quitter l'université ? Vous avez dit déjà y avoir pensé durant la bac 2 mais pour quelles raisons ?

Dominique : Je ne savais pas si j'étais vraiment « au bon endroit ». Sachant que le système universitaire ne me convient juste pas de manière générale. Les cours, la manière dont c'était donné, les cours et cetera, ça ne me tentait pas plus que ça. C'est pour ça que je préférais plus le cadre des hautes écoles, ça me paraissait mieux. Mais au final, je me suis, comment dire, habitué finalement en me disant que de toutes façons, ça c'était toujours bien passé lors de la première et la 2^e et que ce serait un peu bête de changer comme ça, sans raison. Recommencer à 0 dans un truc où au final, je vais me taper encore 3 ans en plus.

Intervieweur : Vous parlez des cours qui sont donnés à l'université, c'était quoi exactement qui vous faisait chier dans les cours et la manière dont ils sont donnés à l'université ?

Dominique : J'aurais dit à la base, c'était la différence, le contraste qu'on avait avec peut-être le secondaire ou même l'idée que je me faisais de la haute école. C'était de dire que tu étais dans une classe, tu suivais les cours et... Je ne pense pas que t'avais des feuilles comme en secondaire, il ne faut pas exagérer mais, peut-être, le trop de liberté à l'université où tu faisais ce que tu voulais, où t'avais par exemple, 0 syllabus, tu n'avais rien, c'était démerde-toi. Un power point avec 3 mots dessus, moi, ça me faisait chier au bout d'un moment. Ouais, je pense que c'était une grosse partie de ça.

Intervieweur : Est-ce qu'il y a d'autres problèmes que vous avez rencontrés dans votre parcours ? Comment on aurait pu vous aider ? Donc là, par exemple, c'est le trop de liberté, même plus, le trop de liberté au niveau des profs. Il faudrait un minimum de support pour aider les élèves alors ?

Dominique : Ouais peut-être. Après, on va me dire : « on est à l'université, faut plus être autonome et cetera. » Peut-être le manque de cadrage et ce genre de choses mais bon, au final, je me suis habitué et j'ai envie de dire, c'est devenu la normalité et c'est peut-être finalement mieux ainsi. Parce que ça a peut-être permis justement d'apprendre à organiser soi-même son

travail, être un peu plus autonome. Donc finalement, ça a été positif mais à l'époque, ça me faisait chier héhé en gros.

Intervieweur : Et il y a d'autres problèmes que vous avez eu dans votre parcours étudiant ?

Dominique : Pas vraiment.

Intervieweur : Pourriez-vous décrire votre expérience en tant qu'étudiant ?

Etudiant5 : Mon expérience ? C'est-à-dire, qu'est-ce que tu entends par là ?

Intervieweur : En tant qu'étudiant, vous avez dû souvent aller en cours, si vous aviez du travail ou, est-ce que c'étaient plus les soirées et vous amusez. Est-ce que ça a été la vie sociale avec les kots, les cercles. En bref, ta vie étudiante, ton expérience étudiante, qu'est-ce que vous avez fait ?

Dominique : *soupir* Alors, déjà je n'étais pas en kot donc je pense que la plupart des trucs, des fêtes et autres, je ne les ai pas faites. Les cercles, je n'en ai jamais vraiment rejoint parce qu'il n'y en avait pas qui m'intéressait. Tout ça, je suis passé à côté mais volontairement parce que ça ne m'intéressait pas vraiment. J'avais un truc en tête mais j'ai oublié, fantastique (sarcasme). En soi, je n'ai pas participé à tant de truc parce qu'il n'y avait pas beaucoup de choses en fait qui m'intéressait à l'université. Et en plus de ça, il n'y avait pas beaucoup de choses qui me retenait à l'université vu je ne kotais pas là-bas et donc je n'étais pas toujours sur place. Il n'y avait rien qui me retenait vu que les cours, d'une part, si tu avais 2 h de cours sur la journée, et parfois, t'avais même pas cours toute une journée. Je veux dire, en plus de ça, je ne m'intéresse pas forcément, mais bon ça, c'est peut-être juste moi qui suis ainsi, c'est que les fêtes étudiantes ou même des baptêmes, ça ne m'intéressait pas plus que ça. Et même quand j'ai moyen de m'y intéresser, les histoires que tu entendais sur le cercle, en particulier de la Fucam, les histoires bizarres et autres, pas envie de rejoindre une secte bizarre non plus. Alors que pourtant, je m'étais quand même dit à un moment donné que ça peut être intéressant de faire un baptême en bac 2 ou 3. Et puis, quand j'ai entendu toutes les histoires, je me suis dit : « Non, c'est bon, je vais rester loin ça. » Héhé Et, je préférerais juste, en termes de vie pendant ma période étudiante, dans mon parcours étudiant, moi, je préférerais faire des trucs sur le côté avec des potes, que ce soit d'anciens que je connaissais de l'école avec qui je suis resté en contact et cetera, aller faire des activités qui ressemblent un peu plus à des activités de daron, aller boire un verre, restaurant ou même d'autres trucs hein, c'est pas ça mais, et même avec ceux du coup de l'université avec qui je m'entendais et je m'entend bien toujours. Voilà, en termes de vie d'étudiant, ça s'est limité à ça et enfin, c'est toujours le cas ici.

Intervieweur : Je ne sais pas c'était ça que vous vouliez dire mais avez-vous eu un job durant vos études ?

Dominique : Ah oui et c'est vrai que ce n'est pas faux de parler de ça parce que ça influence pas mal. Vu qu'on n'avait pas beaucoup d'heures de cours, l'avantage c'est qu'on avait « du temps libre. » Ouais bon, du temps aux travaux mais au moins, ça permettait d'aller travailler parce que certes même si je suis boursier, je ne roule pas sur l'or non plus. Je n'avais quand même besoin d'argent mais ça va je ne vais pas me plaindre parce qu'en Belgique, ce n'est pas non plus en point des États-Unis ni d'Angleterre, je ne vais pas me plaindre à ce niveau-là. Je veux dire l'université ne coûte pas non plus un bras mais ça n'empêche qu'il y avait beaucoup de frais sur les côtés et qu'il fallait quand même payer. On n'avait pas un milliard de syllabus mais je veux dire les bouquins et autres, faillaient quand même savoir les payer donc ça m'a obligé à « travailler » et donc ce temps de travail ne permettait pas forcément non plus d'aller faire tout et n'importe quoi à l'université entre autres.

Intervieweur : Est-ce qu'être étudiant c'est un travail pour vous ?

Dominique : Oula, c'est très philosophique ça. Héhé. Est-ce que c'est un travail ? Bah écoute, moi je dirais que la base du travail, c'est la rémunération. On n'est pas rémunéré donc ça commence déjà mal. C'était du travail, oui parce que t'es obligé de faire aller tes méninges, d'utiliser et d'acquérir des compétences. Est-ce que c'est un travail à proprement parler pas vraiment, non.

Intervieweur : Le truc qui vous bloque c'est surtout le fait que tu n'es pas rémunéré, de ce que je comprends.

Dominique : Dans l'idée de considérer être étudiant comme un job, oui entre autres déjà en partie parce que tout travail mérite salaire, ça me paraît logique et ce n'est pas le cas.

Intervieweur : Est-ce que vous voyez d'autres similarités ou différences entre les 2 ? Parce que là, vous me dites que c'en est un, vu que tu travailles quand même, tu passes du temps à acquérir de nouvelles compétences mais t'es pas rémunéré. Voyez-vous d'autres choses ?

Dominique : C'est un truc qu'il faudrait réfléchir.

Intervieweur : Vous pouvez me dire non hein, héhéhé.

Dominique : Moi, c'est une question, je dirais qu'il faudrait réfléchir en profondeur mais là instantanément, je dirais que je ne sais pas, je n'ai pas d'autres...

Intervieweur : Donc là, vous diriez plus non pour le moment ?

Dominique : Ouais.

Intervieweur : Et j'y pense vu que vous en parlez mais est-ce qu'alors pour vous les notes que vous recevez ne serait pas le salaire de votre travail d'étudier ? Si on devait faire une comparaison.

Dominique : C'est une allusion mais ce n'est pas mes notes qui vont payer ma bouffe. Héhéhé

Intervieweur : Donc ce n'est pas un travail parce que ce n'est pas ça qui te permet de vivre en dehors.

Dominique : Oui c'est ça. C'est aussi l'idée de dire que ça me permet d'avoir des ressources, on va parler en ces termes-là, d'avoir des ressources qui permettent de combler des besoins. Mais là l'université... Alors oui, l'université ou peu importe l'enseignement, c'est bien, ça t'amène plein de choses et cetera, mais ce n'est pas avec ça que tu vas... C'est logique en soi.

Intervieweur : Oui, oui, oui, ce n'est pas ça qui permet, enfin qui ne permet pas directement, vu qu'après, bon évidemment, si tu étudies plus, tu as peut-être un meilleur job et donc, peut-être un meilleur salaire plus tard, mais ce n'est pas ça qui permet directement d'aller acheter un truc au magasin.

Dominique : Je dirais plutôt que c'est un investissement sur le long terme alors. Je ne dirais pas que c'est un travail, c'est un investissement sur le long terme.

Intervieweur : D'où ma question suivante, que serait le travail d'un étudiant ?

Dominique : Ce serait quoi le travail d'un étudiant ?

Intervieweur : Donc un étudiant, il fait quoi, il travaille sur quoi, il fait quoi ?

Dominique : Qu'est-ce qu'il fait ? Et bien, acquérir d'une part, encore une fois, des connaissances et autre, c'est ce pourquoi il est là. Donc il doit avant tout, être un maximum présent parce qu'en soi... Enfin ça dépend mais à l'université, tu n'es pas obligé, tu peux te ramener juste aux examens et tu te démerdes, chacun son problème. Dans tous les cas, tu devras quand même emmagasiner des connaissances. Une partie est censé être présent même si en soi, ce n'est pas obligatoire, il doit...

Intervieweur : Du moment qu'il acquiert ses compétences, on s'en fout de la manière ?

Dominique : Oui entre autres, oui c'est ça.

Intervieweur : Pour préciser un peu, quelles seraient les manières que vous voyez alors ? Donc par exemple, aller en cours...

Dominique : Les manières, c'est ça que tu dis ?

Intervieweur : Ouais parce que là, vous parliez déjà d'être présent donc ça, j'imagine que vous parliez d'aller en cours, quelles seraient les autres manières d'acquérir ces compétences ?

Dominique : Être présent et aller en cours, écouter, ça me paraît quand même évident et savoir écouter, c'est de comprendre parce que bon, écouter sans comprendre, ça rentre dans une oreille et ça repart de l'autre, exécuter en soit les demandes, enfin c'est un peu bizarre dis ainsi mais dans le sens où si on te demande de faire un travail... Bon déjà, généralement, ça va être côté donc ta note va en dépendre mais si on te demande de faire un travail, ben faut le faire parce

qu'il y a une utilité aussi derrière. *Réfléchis* Je ne sais pas. Je pense que globalement, schématiquement, ça donne ça.

Intervieweur : Donc si je simplifie, ce serait d'aller en cours et faire ce que les profs te disent chez toi.

Dominique : Allez en cours, écouter et... Ouais, on va dire ça, ouais. Je pense que c'est déjà pas mal.

Intervieweur : Alors maintenant, quelles étaient plus ou moins vos horaires de cours et est-ce que c'était plus ou moins que ce que vous aviez imaginé avant d'entrer à l'université ?

Dominique : Ah bah c'est moins que ce que j'imaginai. Je ne pensais pas que c'était : quand t'avais 2 heures de cours un lundi et puis, mardi, t'as rien et mercredi, t'as 4 h, puis le jeudi, tu as 1 heure, puis après vendredi, t'as 2 h maximum. Je ne m'attendais pas à ça. Après, c'est l'université, apparemment, c'est normal de ne pas rester le cul assis pendant 8 h d'affilée comme à l'école, en secondaire, ce genre de chose. Donc ouais, c'est un petit peu moins que ce que j'imaginai.

Intervieweur : Maintenant, quelles étaient vos horaires de travail ? Vous avez parlé du travail, des travaux d'université et cetera, est-ce que ça prenait beaucoup de temps, plus que ce que vous pensiez ?

Dominique : Alors ça dépend. Donc je suppose que dans « horaire de travail », ça veut vraiment tout ce qui est fait à côté de l'université, je suppose.

Intervieweur : ça aussi. Donc vous parliez que le travail de l'étudiant donc c'est aussi être présent, écoutez et faire les travaux que les profs te donnent et tout, est-ce que ces travaux, ça prenait beaucoup de temps ? Est-ce que vous diriez qu'étaient assez rapides à faire ? Enfin, vous disiez que vous étiez assez libre, qu'il y avait moins d'encadrement dans les horaires de cours mais est-ce que maintenant, ça remplaçait... Vous aviez 2 heures de cours le mardi mais est-ce que vous deviez travailler 6 heures sur un travail de l'université ?

Dominique : Alors il y a des trucs, étant donné que ça remonte d'il y a déjà quelques temps, je ne sais plus exactement mais si je devais faire de souvenir, ça dépend. Ça dépendait beaucoup déjà d'une part des cours mais surtout en fait ça dépendait aussi si tu faisais un travail individuel ou est-ce que tu le faisais en groupe. Ça, ça joue beaucoup. Ça, ça joue beaucoup, beaucoup. Mais je dirais d'une part, par exemple si imaginons j'avais un cours au matin de 2 heures, ce que j'allais faire, imaginons que j'avais un travail à faire pour ce cours, j'allais travailler peut-être, oui 2 à 4 heures dessus. Mais en réalité, c'est un peu compliqué parce que ça dépendait vraiment. Ça dépendait du cours, ça dépendait aussi de ce qui était demandé en termes de longueur parce que si on te demande de faire un travail de 30-40 pages, c'est un peu plus compliqué. Ça dépendait aussi si tu le faisais tout seul ou pas. Ça dépendait aussi des dates de remises parce que bon, un travail où je me dis : « j'ai 3 mois pour le faire », je suis pas du genre « à la dernière minute » donc je m'y prenais assez tôt, mais on va dire que si je devais faire une moyenne peut répondre à la question, sur un travail sur la semaine, je vais peut-être consacrer 2-3 heures dessus. Mais bon, en réalité, c'est compliqué. Encore une fois, ça dépend de combien de temps il reste pour le faire.

Intervieweur : Ok et si je là, je la pose différemment. Vous aviez l'impression que vous vous sentiez surbooké, constamment au travail ou justement alors, vous vous sentiez assez tranquille ?

Dominique : En fait, ça dépendait. Ça dépendait des années parce que, je dirais que les 2 premières années en bachelier, le souci, c'était, qu'il y avait tout ce qui était travaux etc. Mais j'étais du genre à faire toutes mes propres synthèses donc avec mes propres notes tralala et ça ces machins-là, ça prend, une plombe à faire. Pourtant il y avait le COVID à l'époque donc on va dire, je n'avais pas les problèmes de faire le trajet à l'université, moi, j'étais occupé devant mon PC la plupart du temps et donc, pas de dérangement. J'étais les $\frac{3}{4}$ du temps en train de travailler mais ça prenait une plombe et donc, à ce moment-là, la première année, j'étais surbooké, parce que tu avais le mélange des travaux, déjà c'est la première année donc c'était

assez mal, plus les synthèses à faire et cetera. Et en plus de ça, avec les cours de langue, ils avaient des bouquins avec des exercices dedans. Je m'étais dit : Allez, faut que je les fasse » parce que j'avais peur de ce que j'allais avoir à l'examen. Au final, ça a été ce que c'était au niveau de fin secondaire. Peut-être aussi que je me prenais la tête avec une image : « C'est extrêmement compliqué à l'université, c'est extrêmement dure donc il faut absolument que je travaille h24 » et donc je me mettais encore plus de travail sur le dos tout seul. Mais ça, ça a diminué au fur des années parce qu'au final, je ne faisais pas tout le temps mes synthèses sauf quand j'en avais besoin. J'avais récupéré des synthèses des autres années quand elles étaient encore bonnes, en vérifiant tout de même la fiabilité. Donc au final, au fur des années, à part les travaux à rendre et à faire en groupe ou tout seul et cetera, finalement au fur des années, j'ai de plus en plus de temps libre. Peut-être parce que j'ai pris l'habitude et j'ai appris justement à mieux gérer le travail, le temps et cetera, donc j'ai un peu plus de temps libre qui m'a permis aussi, du coup, de faire d'autres choses comme travailler sur le côté.

Intervieweur : Vous parliez aussi d'une différence entre un travail individuel et un travail de groupe. Seriez-vous un peu développé plus sur cette différence ? C'est simplement que la charge de travail est répartie ou il y a autre chose ?

Dominique : Disons que pour un travail tout seul, moi, j'ai l'habitude de me dire : « Il faut que je le finisse au plus vite » et j'avance un maximum et je déteste rendre un travail à la dernière minute donc je m'y prends vachement tôt. Et étant donné que je suis le seul à le faire, c'est moi qui « décide », c'est moi qui fais et voilà, c'est vite « réglé », ça va vite. Dans un travail de groupe, il faut respecter les autres et cetera, enfin respecter dans le sens où chacun a son rythme et cetera, ce qui rend parfois un peu plus compliqué parce que parfois tu vas te retrouver avec un travail où, imaginons, on est 4 mais il y en a 2 qui n'ont pas beaucoup de disponibilité et ça complique les choses. Peut-être un travail qui prendrait moins de temps si c'était un groupe qui était totalement concentré dessus, qui en quelques jours, ça serait bouclé. Par exemple, ceux qui finalement te disent : « Oui je suis là, je vais participer mais je ne peux pas pour l'instant. » Et après, ils ne branlent rien durant l'année parce que... C'est tellement complexe que, je veux dire, ouais du dépend des autres.

Intervieweur : Si je reviens au début, vous avez l'impression de travailler plus quand vous étiez en travail de groupe que quand vous faisiez un travail individuel.

Dominique : Ouais un petit peu mais après, ça dépendait. Tu peux très bien tomber sur des groupes qui aiment bien faire à l'avance et cetera, aussi tout simplement. Ça dépend, ça dépendait beaucoup de la « situation ».

Intervieweur : Comment réussissez-vous vos années ? Avec facilité, à bout de souffle, vous faisiez un blocus où vous ne sortiez pas de chez vous ? Vous avez aussi parlé que ça a un peu évolué au fil des temps.

Dominique : Ben justement, ça a évolué aussi au fil du temps parce que, encore c'est toujours la même remarque, la première année, c'était l'année découverte, l'année où tu ne sors pas de chez toi, tu travailles, tu travailles, tu travailles, tu travailles et cetera. Et donc j'étais dans cette optique et après, encore une fois, il y avait aussi le COVID à l'époque, c'est assez particulier. Peut-être que si ça avait été une autre année, si j'avais commencé avant ou après, peut-être que cela aurait été un peu différent. Mais, ça n'empêche qu'on a tendance à... C'était le travail tout le temps, tout le temps, tout le temps et au fur des années, on commence à avoir l'habitude. Cette idée de question d'avoir l'habitude, d'améliorer la gestion du temps de travail et cetera, au final au fur du temps, ça a diminué et on est devenu moins ce type qui reste enfermé pour travailler h24. Enfin, ça a évolué avec le temps. Ça s'est amélioré dans le sens où c'était peu plus gérable.

Intervieweur : Et vos résultats concrets ? Vous réussissiez tous vos examens chaque année, vous en avez raté un ou deux la première année et après ça a été, ...

Dominique : ça a été plutôt l'inverse. C'est particulier ça a été les premières années. Les 2 premières années de bachelier, j'ai toujours tout réussi sans aucun problème, jamais eu de 2e

session. 3e année, ça a été un peu particulier mais, on va dire que je remets la faute sur l'université, l'horaire de merde où on se retrouvait avec 12 cours dans un seul quadrimestre, bah d'office, ça a été très compliqué. C'était la première année où j'avais du coup du repasser 3 examens à cause de ça parce que la surcharge de travail dans un seul quadrimestre. Mais bon, ça c'était un problème administratif en grosse partie. Même l'an passé finalement en fait, si peut-être il n'y avait pas eu ce problème en bac 3, j'aurais toujours tout réussi et sans seconde session. La première année de master, je n'ai pas eu de problème non plus par exemple. Enfin si j'ai un examen, c'est vrai. Voilà, ça c'était exceptionnel. Mais généralement ça va, je veux dire, ça n'a pas été non plus une torture au point dans de rater la moitié des examens et cetera.

Intervieweur : Et si cela ne vous gêne pas, c'était plus des résultats vraiment excellents à des 18 et des 20, c'étaient des ratés où vous avez eu un 9, c'était plus ou moins combien les réussites et les ratages ? Si vous ne voulez pas en parler, n'en parler pas.

Dominique : Non, je m'en fous mais c'est très aléatoire, enfin pas aléatoire, mais t'as toutes les possibilités dans le sens où ça peut très bien aller... Des trucs ratés, je n'ai jamais eu en dessous de 7-8, je ne sais plus. Jamais un 2 ou un 3, je travaille quand même un minimum pour essayer d'éviter ce genre de choses sauf quand c'est compliqué. Un petite différence peut-être, en bac 1, c'était toujours une moyenne autour des 10-12 parce que justement j'étais aussi dans l'année où déjà c'est la première année, mais surtout, je ne savais pas si j'allais y rester en fait. Du coup, je me contentais vraiment du minimum. En plus la gestion du travail qui était un peu différente parce que là, c'est la première année et parce que, en même temps, j'étais dans un doute, je ne savais pas trop si j'allais continuer donc j'ai dit : « Je vais essayer d'avoir la moitié pour être sûr au cas où. » et j'ai réussi. Donc la première année, c'était un peu particulier mais je dirais des 12 de manière générale à part peut-être certains cours où j'ai peut-être eu 10, d'autres 16 mais, je vais dire, de moyenne, j'avais 12.

Intervieweur : Et vous avez gardé cette moyenne-là au fil des ans ou elle a beaucoup évolué ?

Dominique : Elle a évolué quand même pas mal parce que on est quand même passé à, peut-être autour des 14 moyennes les autres années que ce soit de la bac 2 jusqu'à la master 1. Et les cours, on va dire, ça dépendait des cours. Il a des cours où je tapais des bonnes notes parce que c'est des cours, généralement que soit j'aimais bien, soit que l'examen n'était pas si horrible que ça. Et puis des cours, si je prends les cours de stat par exemple, là c'est un truc qui me fait chier. Ce n'est pas que j'ai du mal ou quoique ce soit, c'est juste que ça me fait chier et du coup je me contente de la moitié ou d'un 12. Donc ça, on va dire, ça faisait diminuer la moyenne mais de manière générale j'étais autour des 14 de moyenne jusqu'à présent. Et alors, si je prends par exemple ici la dernière année, étant en grosse partie en stage, pour le peu de cours que j'avais, j'avais toujours autour des 14-15 de moyenne. Ouais donc en général ça va mais ça a évolué. On va dire que ça évolué depuis la bac 1 mais ça s'est stagné après. Il y a un changement entre la bac 1 et la dernière année mais c'est stagné tout autour des mêmes notes.

Intervieweur : Avec votre expérience maintenant, auriez-vous quand même choisi d'aller à l'université ou auriez-vous préféré faire autre chose ? Après la sortie du secondaire, je parle.

Dominique : C'est une bonne question. A l'heure actuelle, je ne regrette pas ce que je fais, ça c'est clair et nette. Mais c'est vrai que si je devais reprendre depuis le début, je ne sais pas si... En vrai, c'est une question compliquée mais je me dis que si imaginons le moi de maintenant... Je dirais quand même que j'aurais peut-être finalement bien fait ce parcours là parce que, encore une fois finalement, je ne regrette pas ce que je fais parce que j'aime bien maintenant ce que je fais. C'est juste que, on va dire que, l'université, c'était une période de « merde ». Je l'ai fait, j'ai réussi jusqu'à maintenant et maintenant je ne regrette pas mais je n'aurais pas envie de le revivre par contre. Pour ça que je n'ai pas forcément envie de refaire un master 60.

Intervieweur : Enfin, on a déjà un peu parlé mais votre image des études universitaires et d'être étudiant, vous avez déjà dit qu'en première année « fallait beaucoup travailler », vous pensiez que ce serait plus encadré et cetera, alors maintenant c'est quoi votre image des études universitaires et d'un étudiant ? Est-ce que c'est toujours l'image du travailleur qui reste sur le

PC à travailler, à revoir ses notes ou est-ce que vous voyez plus, je ne sais pas, un étudiant qui va faire des soirées...

Dominique : Pas vraiment tant changé que ça en réalité. Elle n'a pas vraiment évolué, c'est toujours l'image du gars derrière son PC. Mais peut-être pas tant que ça parce que t'as toujours l'image aussi du baptisé, du fêtard et il ne faut pas pu voir l'université comme une torture. Même si en réalité, c'est un peut-être l'image que j'avais au départ, que j'avais quand je suis rentré. A l'heure actuelle je me dis : « C'est chiant, enfin c'est chiant, c'est compliqué, c'est épuisant parce que bon, on va dire oui OK, tu n'as pas énormément d'heures de cours par semaine, ce genre de choses mais bon, quand tu te retrouves à la fin du quadrimestre à devoir bosser pendant 2 semaines, à essayer de tout étudier, tout amasser, de finir tous les travaux et qu'en même temps, tu trouves pendant 3 semaines à passer des examens, c'est crevant, c'est épuisant, c'est chiant. Donc finalement, on va dire que c'est un peu l'image que j'avais avant de rentrer à l'université et ça a quand même confirmé.

Intervieweur : Donc vous avez toujours ces 2 images, c'est juste qu'en fait maintenant, elles sont plus liées à des périodes. Vous avez l'image de l'étudiant qui travaille vraiment, plus en période près du blocus, des examens et de l'étudiant qui est plus peut-être fêtard durant les périodes où il n'y a pas.

Dominique : Bah oui, en fait c'est ça. Parce que d'expérience, de ce que je constate, de ce que j'ai constaté plutôt, ça ressemble à ça. Après encore une fois, ça dépend des personnes et cetera.

Intervieweur : Ok, on va finir, voulez-vous rajouter quelque chose ? Un problème rencontré durant votre parcours, un truc sur le travail d'étudiant, l'expérience étudiante...

Dominique : *Réfléchis* Non, je crois que globalement tout à été dit. Je n'ai pas d'autres trucs en tête.

Annexe 7 : Entretien de « Max »

Intervieweur : Pourriez-vous vous présenter avec un résumé de votre parcours universitaire ? Que faites-vous maintenant, combien d'années, s'il y a eu des changements...

Max : J'ai 22 ans, j'ai commencé mes études universitaires par un bachelier en sciences politiques, orientation générale à UCL Mons que j'ai quitté pour Louvain-la-Neuve parce qu'il y avait des cours que je préférais à Louvain-la-Neuve tout simplement. Maintenant, je suis en deuxième année du master en administration publique à finalité « management et travail politique ». Sinon, au niveau des options que j'ai pris, c'était surtout tout ce qui tournait autour de l'économie et du droit, donc tout ce qui est droit administratif et évaluation politique économique.

Intervieweur : Vous parlez de quitter. Vous avez quitté l'UCL Mons, car vous aviez fini le bachelier ou...

Max : Oui, j'avais réussi le bachelier et je ne suis jamais revenu en aout intrinsèquement. J'ai juste changé de site car je préférerais le programme tel qu'il était mis à Louvain-la-Neuve. Probablement parce que j'avais mal lu le programme aussi, comme l'histoire nous l'apprendra.

Intervieweur : Quelles ont été vos raisons d'aller à l'université après vos études secondaires ?

Max : Je dirais que le cadre familial a quand même énormément joué parce que mes parents ont fait l'université et ma mère m'a toujours appris que trouver un emploi quand on n'avait pas fait l'université, c'est quand même beaucoup plus compliqué. Et après, j'ai un peu grandi dans un cadre où ... Je ne dirais pas que la technique était sous-évalué mais quelque part le technique, la haute école, c'était toujours ceux qui n'avaient pas eu le niveau pour aller à l'université. Donc, l'université, c'était un peu la valeur par défaut puisque vraiment mes aspirations profondes... Peut-être avec le recul, je me serais dit que la haute école, c'était un petit peu plus concret.

Intervieweur : Vous vous êtes senti un peu plus poussé et vous n'aviez pas vraiment d'objectifs ?

Max : Non, je n'avais pas d'objectif spécifique en entrant à l'université.

Intervieweur : Pourriez-vous me décrire aussi votre profil avant l'université ? Dans ce cas-là, j'attends juste si vous étiez un bon élève au niveau de du comportement, au niveau des notes...

Diriez-vous que vous étiez travailleur ?

Max : J'étais globalement le genre d'élève qu'on n'aime pas parce que j'ai toujours réussi à 80-85 sans jamais avoir le besoin de travailler beaucoup. Je n'étais pas dans les pires options non plus. J'étais en latin-grec mais comme j'avais une très bonne mémoire de base, en fait j'ai toujours utilisé ça pour m'en sortir.

Intervieweur : Quand vous dites que vous ne travailliez pas beaucoup, c'était à quel niveau ? vous ne faisiez pas du tout les devoirs, vous faisiez les devoirs, vous n'étiez pas sérieux...

Max : Je rendais toujours les devoirs, ça ce n'était pas la question. Mais, ouais les examens, je révisais la veille, je relisais avant d'y aller et ça passait toujours à 85. Je n'ai jamais ressenti le besoin de travailler plus.

Intervieweur : En vrai, ça serait intéressant. Vous êtes en 2e année de master, que comptez-vous faire après ? Directement aller dans le monde du travail, refaire...

Max : Idéalement, faire une année en gestion de données. Parce que je préfère les cours qui s'articulaient autour de ça. Maintenant, bon voilà, à voir avec ma situation vis-à-vis du stage et du mémoire si j'arrive à le caser. Mais idéalement, oui, au moins une année complémentaire, histoire d'avoir plus de chance sur le marché du travail.

Intervieweur : Avez-vous déjà envisagé de quitter l'université ?

Max : Oui, honnêtement. Après c'est toujours la question de quitter mais pour faire quoi. Souvent quand on a un problème à l'université, je trouve que c'est parce qu'on en a un peu marre de tout et qu'on sait pas vraiment où on va. Je trouve que finalement quitter l'université, j'ai fait le calcul, est-ce que je gagne plus que je perds. Ce n'est pas le cas. J'ai continué l'université un peu par défaut. C'est comme ce master-ci, au bout d'un an, je m'étais dit : « bon ça va, j'ai

appris des trucs qui me plaisaient mais est-ce que je me vois vraiment là-dedans ? Peut-être pas. » Mais, je n'ai pas la situation financière qui me permet de faire trop de réorientation non plus.

Intervieweur : Donc quelles sont les raisons qui vous ont fait envisager plus exactement ? C'est plus que tu les cours avaient moins de sens...

Max : Ouais. Des cours qui se répètent, surtout en master. Des attentes et des charges de travail complètement hors-sol. Ce n'est pas que la charge de travail serait abominable en soi si elle était bien étalée sur tout le master. C'est vraiment qu'on a des pics de travail où on doit rendre, aller 2,3,4 travaux en 2 semaines. Alors qu'on a attendu pendant tout le quadrimestre les consignes et les professeurs arrivent comme des fleurs en vous regardant avec un air un peu niais : « Vous n'avez qu'à prendre vos dispositions à l'avance. »

Intervieweur : Donc, il y a quand même aussi une partie du côté administration de l'université qui est un peu mal gérée.

Max : Oui, l'administration à l'université *Soupir*... C'est le côté hors-sol en pire en fait. Ils sont vraiment des gens... Je ne dirais pas qu'ils sont incompetents parce que c'est un peu méchant mais je le pense quand même fameusement. C'est quand même assez aberrant de voir par exemple, pour un voyage au Luxembourg, je le fais dans le cadre d'un cours, on vous envoie un email le lundi pour vous dire que finalement vous partez la semaine même. Ce n'est pas possible de s'organiser en fait. Sachant que le départ est prévu à 6h30 du matin, si vous n'habitez pas dans la région, si vous n'avez pas de kot, c'est terminé.

Intervieweur : Quel problème avez-vous rencontré dans votre parcours ?

Max : Problèmes ? Il y a des problèmes qui peuvent être un petit peu généraux donc : à s'adapter à la méthode de travail... Le changement de site était un autre problème parce que je passais de UCL Mons à Louvain-la-Neuve. A UCL Mons, il n'y avait pas ce que j'avais peur de retrouver ici, c'est-à-dire, ce côté un peu pompeux de l'université. J'admets que les professeurs sont... On est plus en secondaire, ils ne peuvent pas non plus te courir après... qu'il y est une certaine forme de détachement vis-à-vis des élèves. Mais, il y avait quand même une volonté d'enseigner quelque chose UCL Mons. A Louvain-la-Neuve, il y a certains profs qui étaient extrêmement contents quand des gens rataient parce que ça faisait une image de... élitisme un petit peu comme ça. Et à la fois, vous avez ce côté amateur où on vous met des consignes avec des deadlines complètement irréalistes, ou alors, vous des profs qui vous font des descriptions de concept que vous n'avez jamais vu et ne reverrez jamais. Et à la fois de l'autre côté, vous avez « Nous sommes le top 200, nous sommes l'élite francophone. » Surtout, comme je fais des études de Sciences Po, t'as beaucoup ce côté assez élitiste. Et on met des trucs dans la tête des étudiants : « Vous allez diriger la Wallonie » mais quand ils arrivent sur le marché du travail, tu fais gratte-papier. Enfin, c'est un peu méchant de dire comme ça mais vraiment le plus gros problème que j'ai rencontré à l'université, c'est cette vision des profs idéalisée surtout dans l'administration publique, de grandes écoles et cette réalité boîteuse, si je peux me permettre. Sinon, oui, tout ce qui est charge de travail, devoir s'accommoder avec certaines personnes qui ne font pas ce qu'on leur demande et, on n'est plus en secondaire, s'il y a quelqu'un qui ne travaille pas en travail de groupe, vous ne pouvez rien faire contre lui. C'est le prof qui agit ou pas. Mais sinon, au-delà de ça, ça va, je n'ai pas non plus eu trop de problème durant mon parcours.

Intervieweur : Voyez-vous des manières dont on aurait pu vous aider avec ça ? Bon, avec les professeurs, vous n'allez pas dire de changer tous les professeurs, ce serait un peu difficile mais...

Max : Déjà, adapter la pédagogie. On n'est pas dans une école du top 200, on est ce qu'on est. On est une université de Wallonie et la Wallonie, ce n'est pas le fleuron de l'Europe, loin de là. Donc peut-être avoir une approche plus terre à terre avec les étudiants, une approche beaucoup plus concrète. Il y a quelque chose qui a été fait à l'UCL Mons, c'est-à-dire de mettre un an de stage. Je trouve que, avec le recul, c'est peut-être pas mal. Je trouve quand même que le stage

devrait être rémunéré parce que travailler gratuitement, c'est un peu abusé. Mais avoir peut-être dès le master une vision plus pratico-pratique au lieu de remettre des cours de bacheliers édulcoré. Pour ce qui est de l'encadrement pédagogique, malheureusement, ça tient un peu à la personne. Soit, vous avez un très bon prof, soit... ça dépend de la qualité humaine en fait. Tu peux faire des entretiens psychologiques avant mais tu triches toujours. En plus, c'est fait par des R.H. et les R.H. Il n'y a rien de plus inhumain que les ressources humaines.

Intervieweur : Pourriez-vous me décrire votre expérience en tant qu'étudiant ? C'est-à-dire, avez-vous koté, fait partie d'un cercle, sortez-vous souvent, passez-vous tout votre temps à étudier...

Max : Mon expérience en tant qu'étudiant. Globalement, j'ai toujours été en kot toutes les années. Sortir beaucoup, pas forcément, ça dépend des années. En fin de bachelier, je sortais plus mais bon, en master, il y a plus de travaux, il y a beaucoup plus de charges, on va dire extra académique, puisqu'évidemment, vous devez commencer à préparer l'après université. Donc effectivement, je sors quand même beaucoup moins par rapport à mes 2 dernières années de bachelier. Pour ce qui est de la participation au cercle et cetera, j'ai jamais fait le baptême parce que je viens de l'UCL Mons et là-bas, il y a eu des problèmes avec le cercle étudiant. Globalement, quand je suis arrivé, j'avais plus ou moins une mauvaise vision des cercles, tout ce qui est baptême, abus. A savoir que j'ai aussi des problèmes de santé donc si je prends des punitions physiques, ça peut très vite mal tourner. C'est pour ça que je me suis toujours dit que non et globalement, comme je viens d'un petit campus et je trouve que c'est un peu cette sociabilisation de sortir, aller en cercle et cetera, ça joue beaucoup au bachelier. Comme moi, je viens d'une petite fac à la base où il y a qu'un seul cercle et la maison des étudiants leur appartient. Si tu veux aller au bar, c'est passer par eux. Si vous ne prenez pas le coup en bachelier, vous n'allez pas prendre le coup en master. Donc, je dirais que cela m'a quand même beaucoup conditionné à ce niveau-là. Sinon, je n'ai jamais eu réellement à faire d'extra-job, de student job, pour subvenir à mes besoins. C'est quand même une chance que j'ai eu. Et au niveau des études, plus ou moins studieux mais partisan du moindre effort, si je suis tout à fait honnête. Moindre effort dans une dimension quand même assez raisonnable. J'ai toujours fait ce qu'il fallait quand il fallait. Mais, je ne passais pas non plus mes journées enfermées chez moi à étudier car de toute façon, beaucoup de trucs qu'on apprend à l'université, ne sont pas utilisables en dehors de l'université. C'est aussi un reproche qu'on pourrait faire, on forme beaucoup plus des académiciens que des citoyens.

Intervieweur : Est-ce qu'être étudiant, est un travail pour vous ?

Max : C'est une charge de travail. C'est comme un travail qui n'en a pas l'air. C'est une occupation qui va quand même réguler toute votre vie. Enfin toute votre... Vos 8 heures-17 heures, vous allez quand même devoir les faire au bout d'un moment parce qu'il faut étudier, préparer des réunions, comme vous avez un mémoire, il faut interroger des gens, il faut se renseigner sur tel ou tel sujet, faire de la recherche... Donc, je trouve qu'effectivement c'est une charge de travail qu'on peut comparer à l'emploi. Maintenant, si on parle de salaire étudiant, ça, je suis peut-être moins réceptif à la question parce qu'effectivement, bon, faut quand même trouver l'argent quelque part. Pour moi, oui, c'est une forme de travail, c'est une occupation. D'ailleurs, c'est pour ça qu'on dit « étudiant » en tant qu'occupation et pas « chômeur ».

Intervieweur : Les différences et similarités, vous en avez déjà parler. Il y a une véritable charge de travail mais pas non plus une rémunération. On ne peut pas, non plus, faire sa vie avec.

Etudiant : Une rémunération, t'as des horaires un peu plus flexibles selon tes études, tu n'as pas de patron et finalement, tes responsabilités, elles sont vis-à-vis de toi. Finalement quand tu arrives à l'université, ta réussite, il n'y a que toi et éventuellement tes proches, qui la souhaite. Le professeur, ce n'est pas son problème.

Intervieweur : Alors maintenant, quel serait le travail d'un étudiant ?

Max : C'est-à-dire ?

Intervieweur : C'est-à-dire on a parlé qu'ils ont une charge de travail, alors maintenant, c'est quoi leur charge de travail ? Il doit faire quoi un étudiant ?

Max : Alors idéalement, c'est quand même d'apprendre et développer les compétences de nature critique et de former quelque part, quand se le prétend l'université, les dirigeants de demain. Globalement, oui, normalement sur papier, c'est apprendre des compétences et cetera. Dans les faits, c'est beaucoup plus se sociabiliser et se faire du réseau déjà dès les années bachelier. Quand on regarde, ceux qui vont le plus loin après l'université, ce sont ceux qui ont été dans les cercles, qui ont été occupés des postes de président et cetera, qui n'étaient pas forcément les plus doués en cours. Peut-être que ce sont des mauvais ingénieurs intrinsèquement mais comme ils ont ce côté un peu social, ils vont réussir à aller plus loin et c'est quelque chose qui est aussi beaucoup valorisé par les R.H. en entretien. Est-ce que tu as occupé telle fonction dans un cercle, un mouvement de jeunesse, t'as fait du bénévolat, est-ce que t'as fait tel ou tel emploi. Finalement je crois qu'il y a aussi ça, ce fossé entre les profs qui considèrent qu'on devrait consacrer notre vie aux études et quelque part, aussi ce message l'université qui vous dit : « Allez dans les cercles et cetera, ça vous permet d'aller plus loin et une fois que vous êtes sortis, vous serez un panneau publicitaire pour nous. » Il y a aussi cette université qui essaye d'avoir des alumni les plus prestigieux possibles. Moi, ça m'avait marqué, des potes qui avaient fait les élections communales en tant qu'étudiant qui ont été élus. Et bah, on a des profs de Sciences Po qui ont demandé les listes, les adresses de contact et cetera. Comme ça, on ne les aide pas pendant les études, ils peuvent aller totalement se démerder eux-mêmes. Par contre, une fois qu'ils sont sortis des études et qu'on n'a rien fait pour eux, alors là, on va mettre vraiment en avant : « Comme ils sont beaux, comment on les a bien formés. » Alors qu'en réalité, ce n'est pas l'université qui a remporté ça.

Intervieweur : Vous parlez qu'une part du travail d'étudiant, c'est quand même développer des compétences, à ce niveau-là, est-ce qu'aller en cours serait plus un outil pour développer ses compétences, ou le travail même de serait d'aller en cours pour les développer ?

Max : Je trouve que passé 18 ans, il faut quand même laisser à l'étudiant la méthode qui lui convient le mieux. C'est le même débat que le télétravail, je trouve. Ça n'a pas de sens de forcer les gens à venir. Il y a des gens qui travaillent très bien en étudiant par bloc, ça veut qu'on enchaîne de grosses sessions de travail et après se reposer bien entre 2. Il y a des gens qui préfèrent un travail continu. Je ne vois pas l'intérêt de demander aux gens d'aller tout en cours. OK on paye pour le cours mais normalement dans une bonne université, on a des syllabus. On peut toujours tomber malade, avoir des empêchements, peut-être qu'on ne kote pas et donc s'il n'y a pas de train, on ne peut pas aller en cours. Il y a plein de situations qui peuvent faire qu'on a des empêchements et on y revient : les obligations extra-scolaires, telles qu'être dans un parti politique, tu as une réunion, peut-être que t'es dans un comité folklorique à Binche et dans ce cas-là tu dois préparer le carnaval. Tu ne peux pas toujours aller en cours parce que t'as ces responsabilités là de ton côté. Donc je trouve que le travail d'étudiant c'est d'aller en cours, non. C'est le travail de l'élève quand on est en secondaire parce que évidemment tu as tous ce côté social. Effectivement aller en cours ça aide, je trouve, tu as fait déjà une grosse partie du travail de simplement écouter la matière et d'y réfléchir mais c'est pas parce qu'on ne va pas à tous les cours qu'on est un mauvais étudiant. Il y a des gens qui préfèrent travailler chez eux, au calme, ça doit se respecter.

Intervieweur : Donc ce serait vraiment plus dans le cadre que c'est un outil pour aider certains qui le veulent.

Max : C'est un outil pour aider mais ce n'est pas indispensable. Il y a des cours où j'ai très bien réussi et je n'ai pas mis les pieds une seule fois.

Intervieweur : Alors à ce niveau-là, donc voilà, vous parlez que ça dépend aussi, que tous les bons cours devraient avoir un syllabus et tout mais c'est pas le cas.

Max : Ce n'est pas le cas, non. Faut vraiment obliger les profs à avoir un syllabus parce que beaucoup trop de fois, j'ai vu des abus des profs qui disent un truc une fois l'oral et ils disent :

« Fallait venir en cours. » Moi, je trouve que ça relève plus de l'orgueil du professeur qui estime que quand on ne va pas à son cours, on ne le respecte pas. Non, il y a des gens qui juste, cela ne les accomode pas d'y aller. J'ai un cours le vendredi à 08h30, présence obligatoire évidemment, les gens qui ne kotent pas, ils se lèvent à 5 h du matin pour y aller. Peut-être, qu'il aurait mieux fait de se lever à 8 heures et juste regarder le cours enregistré, par exemple. Il y a aussi ce débat autour de la propriété intellectuelle, est-ce qu'on enregistre ou pas mais *soupir*. Je trouve quand même que quand on est financé par des fonds publics, parler de propriété intellectuelle, c'est un peu du foutage de gueule.

Intervieweur : Quelle serait la solution à ce problème ? Obliger un certain cadre dans la manière dont les professeurs doivent donner leurs cours ?

Max : Oui, obliger un certain cadre. Je trouve que la matière devrait toujours être écrite. Je ne comprends pas qu'on ait autant de cours où, par exemple, le petit dada du professeur, c'est de faire des examens écrits sur des anecdotes qu'il a balancé en cours. Qu'est-ce que c'est que ça ? Ce n'est pas la matière enseignée, quel est le rapport ? C'est une anecdote, cela l'exemplifie. Alors, si l'élève s'en souvient et il la mobilise à l'examen, c'est un plus mais il ne peut pas être sanctionné parce qu'il n'a pas entendu cette anecdote à ce moment-là. C'est vraiment, c'est qu'on cote le fait que l'étudiant ait bien écouté plutôt qu'il ait réellement appris. C'est aussi ça un des problèmes de l'université, c'est que vous avez des profs qui vont vraiment vous coter sur votre capacité à recracher ce qu'ils vous ont dit et à adopter leur avis évidemment parce que seul leur avis compte. Et d'autres profs qui vont attendre de vous, notamment tout ce qui est philosophie et cetera, science religieuse, ils vont attendre de vous un curriculum tellement avancé hors des études. C'est-à-dire, il va vous poser des questions de culture générale, c'est très présent en science politique. Que finalement, on se retrouve avec 2 formules d'évaluation qui n'ont aucun sens entre les 2. Moi je pense qu'effectivement, on doit avoir une matière qui est écrit noir sur blanc sur laquelle, l'élève est interrogé. S'il peut apporter plus, c'est tant mieux mais ça ne doit pas menacer ces moyennes d'outre mesure. Voilà, si on dit que toute la matière du syllabus, c'est 16, moi, j'admets. Et que le 18-20 serait réserver à quelqu'un qui fait plus d'effort, pourquoi pas. Mais, qu'on me dise : « Vous n'avez pas... Vous avez raté parce que j'ai décidé de faire tout ma matière à l'oral et il y a une partie vous n'avez pas bien su noter », moi, je trouve ça débile. Les gens notent mais n'écoutent plus.

Intervieweur : Avec votre exemple que toute la matière, ce serait 16, ça voudrait dire qu'il y aurait déjà une limite à la note que le prof donnerait ? ça veut dire que même si tu connais toute la matière, il y a une limite à la note que le professeur donnerait ?

Max : Je trouve qu'effectivement, idéalement, ça devrait être 20/20 parce que tu connais tout, tu as 20/20. Je peux admettre qu'on fasse des réserves parce que voilà, il y a certaines notes, certains étudiants qui sont beaucoup plus brillant que d'autre. En tout cas dans leur parcours, leur bagage académique. Ok je comprends qu'on essaie de valoriser davantage ces profils-là mais je trouve qu'effectivement, si votre cours ne permet pas d'avoir 20/20, c'est que votre cours est mal donné. Maintenant, faut rester honnête, c'est beaucoup des enjeux de prestige tout ça. Un cours où tout le monde fait 20/20, c'est un cours facile. Ce n'est pas un cours qui est bien donné, c'est considéré comme un cours facile. C'est ce qui est un peu dommage, l'université se donne un peu, se gargarise un peu sur le fait que des gens ratent. Tu as besoin de gens qui ratent parce que plus tu as des gens qui ratent, plus dans l'esprit des gens, ceux qui réussissent seront compétents. Ce qui n'est pas forcément le cas.

Intervieweur : Voyez-vous autre chose dans le travail d'un étudiant ?

Max : Le travail d'un étudiant c'est de se sociabiliser, d'apprendre et cetera. Tu sais, on dit souvent les grands messages : « Devenir des citoyens du monde. » Je n'y crois peut-être pas beaucoup mais oui, effectivement, c'est apprendre, développer de nouvelles compétences, se sociabiliser, développer un réseau.

Intervieweur : Quels ont et étaient vos horaires de cours ? Pas besoin d'un nombre exact si vous vous rappelez plus ou moins ?

Max : En cours par semaine, normalement j'ai 8 h. Mais comme je suis en dernière année, et deuxième quadrimestre, j'ai des cours qui sautent une semaine sur deux et des cours qui ne se donnent pas une fois mais l'autre fois, tu auras 4 heures. En réalité, cela change tout le temps, faut tout le temps s'adapter. Normalement, c'est 8-9h de cours par semaine.

Intervieweur : C'est votre dernière année et les années précédentes, c'était plus ou moins combien ? En bachelier, vous en aviez plus ou moins combien ?

Max : En bachelier, ça devait tourner autour des 14-15h de cours, un truc comme ça.

Intervieweur : ok. Est-ce que c'était plus ou moins que ce que vous aviez imaginé avant de rentrer à l'université ?

Max : C'est plus ou moins, ce à quoi je me serais attendu. Comme je l'ai dit, j'ai des parents qui ont fait l'université et que ce n'est pas comme en secondaire où tu avais plus d'heures mais en fait, une fois que tu sortais des cours, tu avais tout. Là, faut le temps d'emmagasiner toute la matière, d'aller chercher des exemples pour illustrer des concepts, faire des activités, tout ce qui est cercle et cetera. Donc non, c'est normal qu'on te laisse un peu plus de temps mais la majorité de la matière à l'université, tu ne l'apprends pas vraiment en cours tant que ça. Tu passes plus de temps à l'apprendre par toi-même parce que comme, je l'ai dit, en cours, tu notes mais tu es tellement occupé sur le fait de noter tout ce qu'il dit que tu dois prendre du temps par toi-même pour étudier.

Intervieweur : Alors, c'est intéressant car maintenant, quels étaient vos horaires de travail ? En comparaison, vous avez dit avoir 14 h de cours avant, et maintenant 8 h de cours alors maintenant les heures de travail. Vous dites vous-même qu'au final vous devez quand même travailler, que c'est attendu des professeurs que tu travailles par vous-même sur le côté pour rattraper et comprendre la matière. Donc, quels étaient vos horaires de travail maintenant ?

Max : Les horaires de travail, ça dépend. Plutôt bachelier, plutôt master ?

Intervieweur : Commençons par le bachelier.

Max : Bachelier, c'était souvent aller en cours le matin et réviser l'après-midi. Et ou alors si le cours était l'après-midi, dans ce cas, c'était préparer un peu le cours le matin parce que vous avez toujours des profs qui reposent des questions constamment sur le cours précédent comme s'il n'y en avait qu'un. C'est souvent alors préparer et le soir réétudier.

Intervieweur : Avez-vous encore une idée de combien de temps vous passiez à étudier et préparer ce cours ?

Max : 2 heures pour le préparer. 1 à 2 heures pour préparer et après, pour l'étudier, 2 heures, un truc comme ça.

Intervieweur : Et ça, c'était par jour plus ou moins ?

Max : Ouais par jour. Pour un cours de 2 heures, il faut au moins 2 heures de l'autre côté pour l'apprendre, voire 3-4 heures.

Intervieweur : Et là maintenant pour le master ?

Max : En fait, tu travailles tout le temps, constamment en fait. C'est tous les jours travailler du matin au soir car vous avez toujours un truc. Vous avez le mémoire, les cours à préparer... En fait, en master 2 plus qu'en master 1, vous travaillez constamment sur votre mémoire et votre stage et vous vous interrompez pour aller en cours. Et quand vous pouvez, le weekend, vous casez des révisions mais c'est beaucoup de travaux donc... Vous avez très peu d'examen théorique.

Intervieweur : Donc en bachelier, les heures que vous faisiez par vous-même, c'était davantage de la révision et comprendre de la matière et là, c'est plus des travaux pratiques comme l'écriture pour le mémoire.

Max : Oui, c'est ça.

Intervieweur : Est-ce qu'en bachelier, vous aviez la sensation d'être surchargé ou ça allait ?

Max : Je trouve que c'était mieux réparti en bachelier. Il y avait beaucoup de séquences où tu avais l'impression d'être surchargé, c'était toujours en fin de quadrimestre parce que les profs donnaient les consignes toujours à la fin donc il fallait toujours rendre les travaux dans des

délais très courts. Par exemple, rien qu'ici, il y avait une semaine où il fallait rendre 2-3 gros travaux dans la même semaine.

Intervieweur : La grande partie, ça allait. C'est plus vers la fin...

Max : Oui, majoritairement c'était bien réparti. Il y avait des moments de rush mais ce n'était pas comme en master. En master, c'est vraiment devenu la foire à la saucisse.

Intervieweur : En master, c'est la foire à la saucisse, vous vous sentez beaucoup plus et tout le temps surchargé ou c'est...

Max : Tout le temps. En fait, vous avez tout le temps l'impression d'être surchargé parce que vous avez toujours la... Cette expression qui est souvent reprise : « La charge mentale du mémoire. » En fait, vous avez toujours le mémoire qui reste dans votre tête, auquel vous devez constamment penser. Il y a aussi le stage : est-ce que vous avez fait votre rapport ? est-ce que vous avez obtenu votre stage ? Et en parallèle de ça, vous avez les projets transversaux donc tout ce qui est fiche projet à remettre, travaux d'étude, ça fait 25-30 pages, vous êtes à 4 donc faut coordonner les agendas. Il y a toujours un truc à penser. Donc effectivement, oui, il y a beaucoup de gens qui déconnecte en master. C'est aussi pour ça que les gens s'arrêtent au master.

Intervieweur : Alors maintenant, si vous voulez bien en parler, comment réussissiez-vous vos années ? Avec facilité, à bout de souffle... Comment supportiez-vous aussi le blocus ?

Max : Le blocus, ça allait encore. Le premier évidemment, c'est compliqué parce que tu n'as jamais fait ça mais au bout d'un moment, tu prends vite le pli, je trouve. C'est vrai qu'il y a des années en fait, quand on arrive au moment de l'examen, la session, évidemment tu es toujours en sueur, tu as peur. Parce que, tu as toujours cet examen couperet (*donne des exemples de cours*). Chaque année a vraiment, par session, son examen couperet. Donc, je dirais que je la réussissais quand même relativement facilement après coup mais sur le moment, je ne faisais pas le fier. Donc quand on arrive à la session, on est un peu sur les genoux. Après, ça va un peu mieux. Je n'étais pas non plus à bout de souffle mais c'est vrai qu'il fallait quand même une pause entre les deux années.

Intervieweur : y a-t-il eu une évolution au fil des ans ? Avez-vous vu une évolution dans vos notes, la moyenne ?

Max : Mes notes sont montées jusqu'en bachelier. Je suis passé de 12,45 en bac 1 à 15,45 en bac 3 donc j'ai gagné plus de 3 points de moyenne. Mais globalement, oui mes notes elles ont montés jusqu'au 15. Je n'ai jamais réussi à atteindre 16 de moyenne mais on est plus sur une pente ascendante.

Intervieweur : Vous auriez une raison pour cela ? Est-ce juste parce que vous avez réussi à bien assimiler la méthode de travail.

Max : Oui, oui. En général en bac 1, je travaillais moins qu'en bac 2 et en bac3. C'était le confinement et je n'avais pas la motivation. Mais ouais, au bout d'un moment, tu prends l'habitude de l'université et tu travailles mieux qu'au début.

Intervieweur : Quand vous dites que vous travaillez mieux, vous voulez dire que vous travaillez plus comparé à avant ou, maintenant que vous comprenez mieux, vous travaillez un peu moins, moins stressé et plus efficace ?

Max : Je travaille plus ou moins la même quantité, enfin je preste le même nombre d'heure plus au moins, même un peu plus avec le mémoire. Je travaille mieux et je suis productif dans ce que je fais.

Intervieweur : Maintenant, avec votre expérience, auriez-vous quand même choisi d'aller à l'université ? Auriez-vous choisi l'université à la fin de votre CESS ou aller à la haute école, faire autre chose ?

Max : C'est une grande question mais je pense que comme j'ai été pas en secondaire technique mais en secondaire général, je pense que j'aurais quand même été à l'université. Je n'aurais peut-être pas choisi ce master-là, ou peut-être même un autre bachelier comme l'économie mais ouais, je pense que j'aurais quand même fait l'université.

Intervieweur : Vous auriez quand même fait des études universitaires en tout cas.

Max : Parce que ça me correspond plus. Il y a plus de sens de la haute école mais je suis catastrophe en travail manuel.

Intervieweur : Quel était votre image d'étude universitaire et d'étudiant avant de rentrer à l'université ?

Max : Comme mes parents étaient dans des cercles et comitards, des gens qui se bourrent la gueule la moitié de l'année et qui se réveillent au blocus.

Intervieweur : Est-ce que maintenant, ça a changé ?

Max : Ça dépend des profils. Il y en a qui effectivement, se soule toute l'année et qui se réveille au blocus. Mais, il travaille leur réseau quelque part donc ce n'est pas forcément perdu pour certains. Sinon, ça dépend des profils. Il y a des gens qui ne font qu'étudier. Ce n'est pas forcément le meilleur profil à avoir parce que tu passes un peu à côté de tes années et la moitié de ce que tu as vu, tu ne le réutiliseras pas. Sauf si tu vas en thèse, évidemment mais ça. Non, je trouve qu'il y a encore une grande diversité de profil. L'étudiant moyen, il n'existe pas tant que ça. Si on doit faire vraiment le mec basic, il sort un petit peu et il étudie un petit peu. Globalement, je trouve que l'image qu'on a des étudiants qui ne font que sortir et qui ne travaillent jamais, je pense qu'elle est assez fautive. Je pense que les gens sont juste beaucoup déprimés vers la fin de leurs études parce que, justement, ils ont toujours un truc à penser et qu'on ne leur laisse pas justement cette petite plage pour souffler où ils n'ont vraiment pas de projet à faire, pas de pas de trucs à planifier.

Intervieweur : Vous parlez de la thèse, pensez-vous faire une thèse après ?

Max : J'ai ma famille qui a un peu poussé pour le faire parce que j'ai notamment un oncle qui m'a souvent suggéré l'idée vu que j'ai un cousin qui a rendu sa thèse en septembre. Moi, déjà, j'ai toujours eu cette image du thésaur comme vraiment de la pointure dans son métier. Moi, je me suis dit que je n'avais jamais ce niveau-là. Je me dis aussi qu'après avoir vu certains assistants, ils étaient très acariâtres donc est-ce que la thèse, c'est vraiment quelque chose que l'on te souhaite. La plus-value salariale n'est pas temps-là, il faut avoir les financements, faut avoir la place parce que ce n'est pas parce qu'on a rendu son doctorat qu'on aura forcément un emploi et il faut aussi se dire que c'est quelque chose qui va t'user énormément. C'est 4 ans où tu n'auras pas de relation réellement amoureuse, où tu ne peux pas faire, par exemple, d'enfant, tu ne peux pas te projeter à long terme parce que t'es assez mal payé pour ce que tu fais. Assistant de recherche, c'est un des pires métiers salariaux. Au niveau salarial, quand tu sors de master *aspire de l'air*. Donc, honnêtement non. La thèse ça m'a parfois frôlé l'esprit mais je ne pense pas que j'irai faire une thèse.

Intervieweur : C'était ma dernière question. Voulez-vous rajouter quelque chose sur le travail étudiant, la charge de travail d'un étudiant, les problèmes rencontrés...

Max : Il faut incendier la fac espo, c'est la seule solution. Il y a des trucs qu'on n'a pas abordés mais les mails à 23h, l'administration que te prend pour sa pute à faire dégager des logements étudiants alors que des mecs baptisés ne branlent rien. Il y a plein de truc qu'on pourrait dire mais je pense que c'est déjà assez à retranscrire.

Annexe 8 : Entretien de « Jackie »

Intervieweur : Pouvez-vous vous présenter avec un résumé de votre parcours universitaire, ce que vous faites maintenant, combien d'années d'étude, des changements d'étude, si vous comptez en faire après...

Jackie : Mon parcours universitaire, j'ai fait un bachelier en sciences humaines. Ça m'a pris 3 ans. Donc voilà, je n'ai jamais raté, je n'ai jamais changé de programme. Puis là maintenant, je suis en master. J'ai commencé un master de 2 ans et puis, à cause de problèmes que j'ai rencontrés, j'ai préféré passer dans un master d'un an qui avait des cours en commun afin de ne pas tout perdre. Donc c'est le même master mais juste en version 60 crédits. Et pour le après, moi je compte finir l'université après cette année-là. Je n'en peux plus héhéhé.

Intervieweur : Quelles étaient vos raisons d'aller à l'université ?

Jackie : Je n'ai pas vraiment eu de raison. J'y ai été sans réfléchir, j'ai envie de dire. Après les études secondaires, je ne sais pas, c'était la suite logique, c'était l'évidence quoi. C'était vraiment sans réfléchir, je n'avais pas de but précis.

Intervieweur : Pouvez-vous aussi décrire votre profil avant l'université ? Bon élève, travailleur ...

Jackie : En secondaire j'ai toujours eu des bons résultats, même des très bons résultats. Mais j'ai aussi eu des problèmes de santé qui font que je n'étais pas tout le temps très présent, j'ai envie de dire, en classe. Donc j'ai séché les cours très souvent parce que ça me faisait mal quoi. J'avais des problèmes de santé, j'avais des douleurs et juste devoir aller en cours me faisait mal. Donc il y a des jours où je n'allais pas. Ce qui d'ailleurs énervait beaucoup de professeurs que, en cours, même quand j'étais là, toujours calme dans le coin, je dormais. Mais par contre, même quand je n'étais pas là, je réussissais quand même. Ce qui m'a d'ailleurs eu des problèmes avec certains professeurs parce qu'il y a vraiment des professeurs qui me détestaient pour ça. Enfin je n'ai jamais créé de gros problèmes, je n'ai jamais été en bagarre ou autre mais c'est juste qu'en fait y a des professeurs qui détestaient vraiment le fait que j'étais dans les meilleures élèves alors que je n'allais pas en cours. Il y avait beaucoup de cours auxquels je n'allais pas. Alors travailleur, j'ai toujours fait tous les travaux qu'on me demande, ça oui. Essayer de toujours les faire. Alors, je suis quand même d'un naturel assez procrastinateur donc je les faisais peut être dans les derniers moments mais... ou en tout cas, le dernier moment que je me disais par exemple s'il y avait un petit travail de groupe à faire, je travaille toujours histoire d'éviter que ça crée des problèmes aux autres. Donc c'est peut-être la dernière date avant une réunion de groupe qu'on avait programmé. Où j'ai travaillé pour rendre à cette réunion-là alors que j'aurais peut-être pu le faire une semaine avant. Après à part ça, est ce que je suis un gros travailleur, j'ai envie de dire non. J'ai du mal à me mettre à travailler par moi-même vu que comme j'ai dit, je suis d'un naturel procrastinateur.

Intervieweur : Avez-vous déjà envisagé de quitter l'université ?

Jackie : Alors oui. Non seulement avec le problème que j'ai eu qui m'a fait changer de master mais j'y ai déjà pensé 2-3 fois. Notamment parce qu'en fait, je pense que l'université n'est pas une manière d'étude, une manière d'apprendre qui me convient. Je préfère clairement quelque chose de plus concret, plus pratique. Je pense que les hautes écoles et en fait, notamment pour être plus précis, des études dans la plomberie, pour être électricien et cetera, m'auraient sans doute convenu plus. Parce que je n'ai jamais apprécié le côté, j'ai envie de dire : « écrire pour écrire », le côté remplissage un peu, de l'université. Le côté où il faut aller au fond des choses. Autant je comprends l'intérêt de cela parce que, oui voilà, si on cherche à expliquer un phénomène, il faut aller au fond. Ça, je le comprends l'intérêt mais c'est qu'il y a certains côtés, certains phénomènes où ça non, ça ne sert à rien. Pourquoi est-ce que tu dois écrire 10 pages pour expliquer ça, alors qu'en vrai, en une page c'est fait ? Il n'y a pas besoin d'écrire autant, il n'y a pas besoin de faire autant de trucs. Enfin donc ça c'est un truc qui ne m'a jamais réellement plu avec l'université donc j'aurais préféré un truc un peu plus concret.

Intervieweur : Y avait-il d'autres raisons ?

Jackie : En fait, il y a eu beaucoup. Comme j'ai dit, j'ai eu des petits problèmes de santé, enfin « petit », j'ai eu des problèmes de santé plutôt, qui font que... ça ne m'a pas gêné dans mes études universitaires, je vais quand même à tous les cours, je fais tous les travaux mais c'est quand même des problèmes qui me prennent du temps, j'ai envie de dire. Qui m'empêchent de me concentrer. Il y a des moments où j'étais en cours et en fait, j'avais des douleurs qui m'empêchaient de me concentrer en cours ou, même si j'allais à tous les cours normalement, il y a eu des fois où justement... Surtout lors de mes premières années où mes problèmes de santé étaient un peu plus graves encore, là, ils sont un peu calmés, où il y avait un cours et peut-être que le cours d'après, j'avais tellement mal que je rentrais car je n'aurais pas pu me concentrer. Ça ne sert à rien quoi. Ça, c'est vrai que ça arrivait mais très rarement. Ce n'est pas non plus que je n'allais jamais au cours, non, j'allais à tous les cours et c'est que, oui effectivement il y a une ou 2 fois où j'ai eu ça. Donc j'ai des problèmes de santé qui font que je me suis déjà dit si ce ne serait pas mieux de changer pour faire autre chose. Un autre problème, ça a été parfois avec les cours où vraiment, il y a la question de savoir : « est-ce que ces cours-là sont intéressants », « est-ce que ça, ça m'intéresse », « est-ce que... » J'en reviens aussi un peu avec le remplissage. Il y a des cours qui servent vraiment de remplissage au programme. Où c'est en mode, « une année, elle doit faire 60 crédits, il nous manque 5 crédits, on rajoute quoi ? Allez, on rajoute un cours qui ne sert à rien. » Enfin t'y vas et tu n'apprends rien. C'est une perte de temps d'y aller absolue. Voilà, j'ai eu une fois, enfin, j'ai eu tout un quadrimestre à un moment comme ça. Où j'ai eu un cours qui m'a intéressé et 6 autres ou pffft. Enfin vraiment, ça ne servait à rien. Je ne voyais pas l'intérêt et même les professeurs eux-mêmes, ne savaient pas dire c'était quoi l'intérêt de ces cours. Enfin, si, eux ils savaient, c'était pour être payé quoi héhéhé. Mais, ce sont des trucs qui ne servent à rien.

Intervieweur : Vous avez des exemples plus concrets ?

Jackie : Oui, par exemple des cours de langues qui étaient d'un niveau minable. Et, je ne veux pas dire qu'ils étaient trop simples pour moi mais dans le sens, où le niveau des étudiants était tellement bas que le professeur a dû diminuer le niveau de son cours. Cours d'anglais de master où tu es censé avoir déjà réussi des cours d'anglais et avoir un niveau minimum sauf qu'on était peut-être 4 à connaître l'anglais. Les autres étudiants n'avaient aucune base et ne faisait aucun effort pour apprendre. Le prof devait parler en français pour expliquer des consignes de bases comme : « faites l'exercice 7 ». C'en était un à point où je me sentais sincèrement mal pour le professeur qui faisait de son mieux et qui avait l'air sincèrement désolé envers moi puisqu'il voyait bien que je me faisais chier.

Intervieweur : Mais là, ce n'est pas la faute de l'université dans la création du programme.

Jackie : Non, mais je ne comprends pas comment ces personnes ont pu s'inscrire à ce cours d'anglais, ni même en master à l'université de manière générale, elles n'avaient pas le niveau et c'est retombé sur les autres, profs et étudiants. Un autre cas où c'est vraiment un cas de « remplissage du programme », j'ai eu un cours qui sur le papier, était théorique. C'était censé être 30 heures de théorie en auditoire d'après la description. Dans les faits, j'ai eu une séance de 15 minutes par mois pour présenter l'avancement d'un travail. Il n'y a eu aucune matière donnée ni aucun élément de la description du cours. C'était juste un cours qui servait pour remplir les crédits du programme.

Intervieweur : Ok, y a-t-il d'autres raisons à part la santé et le manque de sens des cours ?

Jackie : J'ai aussi eu des problèmes avec des travaux de groupe où j'étais avec des personnes qui ne faisaient rien. Qui ne faisaient pas leur travail, pas le travail que le groupe leur avait assigné et au final, c'était tout le temps sur ma pomme que ça retombait. Je devais rattraper le travail donc fallait faire le travail de l'autre en plus du travail que je devais déjà faire. Et l'année où j'ai arrêté c'est parce que je suis tombé sur plusieurs groupes de travaux où au final, et ce n'est même pas une exagération, j'étais le seul à travailler. Donc quand on doit rattraper le travail de 5 personnes, ben enfin voilà c'est... Enfin le moment où je pouvais travailler pour

rattraper tout ça, en fait c'était la nuit. Donc je devais commencer à faire beaucoup de nuits blanches. Dès ma 2e bachelier, j'ai commencé déjà à faire 2-3 nuits blanches pour des travaux. Mais, c'était plus la nuit blanche, la nuit avant de rendre le travail, hop je fais une nuit blanche de sorte à vérifier que tout est bien fait parce que faut rattraper un peu de retard. Des autres, parce que j'étais toujours à l'heure. Et après, en 3e bachelier, ça a empiré et j'ai dû commencer à faire un peu plus de nuits blanches. Et en ma première année de master, là je faisais réellement, enfin j'avais calculé que je faisais une moyenne de 2 à 3 nuit blanche par semaine. Où je devais passer à travailler pour rattraper le travail des autres donc faire les recherches, à écrire le texte et cetera. A corriger parce que même ceux qui parfois travaillaient, ce n'était pas ça que tu devais faire. Enfin voilà.

Intervieweur : Que voulez-vous dire quand vous parler « d'arrêter » ? Vous avez parler d'une année où vous avez arrêté.

Jackie : Je parlais d'arrêter dans le sens psychologique et moral. Je faisais toujours tous les travaux et j'allais toujours en cours mais j'ai vraiment ressenti une fatigue. Que je n'en pouvais plus et que j'ai commencé à avoir énormément de mal à me mettre dedans et à travailler.

Intervieweur : La prochaine question était sur les problèmes rencontrés durant votre parcours mais je pense qu'on vient d'en parler.

Jackie : Oui, comme je les ai expliqués, il y a eu des problèmes de santé qui font que j'étais pas parfois tout à fait concentré. J'ai aussi ma famille qui a eu des problèmes de santé donc je devais aussi passer du temps pour eux. Ce qui a joué dans le fait que je passais autant de nuits blanches. Je passais le temps de la journée en dehors des cours auprès de la famille pour les aider et au final, c'était que la nuit qui me restait pour travailler. Donc c'est aussi pour ça que j'ai fait autant de nuits blanches.

Intervieweur : Comment on aurait pu vous aider avec vos problèmes ?

Jackie : Tout ce qui est en rapport avec la famille et ma santé, bon bah ça, on ne peut rien y faire. Par contre, le problème avec les travaux de groupe, je suis d'avis que... Parce qu'en fait, j'ai été voir les professeurs. Les premières fois, j'ai pas été voir parce que tu te dis : « OK, tout le monde peut avoir des raisons », « que oui, t'as peut-être pas travaillé cette fois-là, t'as pas fait ça, OK mais quand ça dure, tu le fais ». C'est au bout de 2e bachelier où j'ai enfin été voir un professeur pour lui en parler parce que voilà, ils ne faisaient rien. Les professeurs m'ont clairement dit que « c'était trop tard », « Faut prévenir plus tôt parce que là, on va pas séparer le groupe ou mettre la personne sur le côté et lui donner clairement un échec, ça ne se fait pas. » Alors, c'est pour ça que les années suivantes, j'ai pris le réflexe de quand ça va pas, moi je te donne une chance pour faire le travail pour cette période. Tu peux ne pas faire, tu peux avoir une raison. Par contre, le prochain travail, faut le faire, faut me montrer au moins que tu as quelque chose, que t'as travaillé, que t'as fait quelque chose. Si pas, je vais prévenir les professeurs. Il y a une année, donc ma 3e bachelier, où j'ai eu une ou 2 membres, surtout une, qui ne travaillaient pas, qui ne faisaient rien du tout. Donc pareil, j'ai dû gérer un peu avec cette personne-là : « faut que tu travailles. » Limite, mettre des ultimatums envers elle. Pour qu'après, ça ne change rien en fait, il ne se passe rien. J'ai donc dû prévenir les assistants parce que là, c'était un travail où les assistants, eux-mêmes, avaient dit : « Si ça ne va pas, prévenez-nous. Faut le faire vite. » Donc c'est aussi pour ça que je l'avais fait. Je me retrouve à devoir envoyer un mail où ils demandent aussi des preuves. Donc je commence à devoir créer un dossier où je dois prendre des screenshots de conversation pour prouver qu'elle ne participait absolument pas ; avoir les preuves des autres membres du groupe qui disaient qu'elle n'était jamais là aux réunions, qu'elle ne faisait rien du tout. Enfin, je dois commencer à créer un dossier et à l'envoyer par mail. Donc en plus de travailler, en plus de devoir rattraper le travail qu'elle n'a pas fait, je dois en plus faire ça comme travail. Enfin c'est déconné quoi. Et au final, il ne s'est jamais rien passé, il n'y a rien eu. Les assistants avaient dit qu'il fallait les voir, j'ai été les voir et la personne en question n'a jamais eu. Elle a eu la même note que nous alors qu'elle n'a jamais rien foutu. J'ai dû voir les assistants et les professeurs mais il n'y a jamais rien eu. Et, ça a été

pareil pour un autre cours où c'était la même personne donc clairement quelqu'un qui ne faisait rien. Sauf que bon, quand on n'a pas le choix dans les groupes, quelqu'un doit bien se taper le boulet. Et en gros, en master, ça a été pire, dans le sens que vraiment j'étais le seul du groupe à travailler. Où donc j'ai été dans des groupes avec des Erasmus qui ne parlaient pas la langue, ne parlait pas le français. Ne comprenait pas le français. Et même leur niveau en anglais laisser à désirer. J'ai envie de dire qu'ils ne comprenaient pas l'anglais en fait en réalité. Ils comprenaient à peine l'anglais. Ils ne comprenaient pas et donc je devais faire tout le travail. C'est-à-dire que non seulement je devais faire le travail donc l'écrit, les recherches parce qu'ils ne comprenaient pas donc dire : « Allez, faites de la recherche sur le sujet dans votre langue ». Bah, ils ne les faisaient pas, c'était clair et net. Après, ils disent : « Je n'ai pas réussi à faire les recherches, je ne comprends pas comment on fait des recherches. » Tu es à l'université, tu dois quand même savoir faire des recherches quand t'es en master. Au bout d'un moment, faut arrêter de déconner. Enfin voilà donc ils ne savaient pas donc tout leur travail là, c'était moi qui le faisais. En plus, je devais prendre du temps pour leur expliquer ce qu'ils devaient faire. C'était un travail de groupe, fallait travailler, je devais leur expliquer ce qu'il faut faire. J'ai dû aussi, par exemple écrire, donc il y avait une partie du travail qui était une présentation, j'ai dû écrire tout ce qu'ils devaient dire parce qu'ils ne sentaient pas capable. Donc j'ai dû passer mon temps non seulement, je dois faire la présentation donc créer le PowerPoint, faire les recherches et cetera mais j'ai aussi du passé du temps à dire : « OK, vous devez dire ça. » Pour qu'au final, il y en a une qui se ramène, elle n'a pas touché à ça du tout et je la vois qui est en train de, pendant que les autres groupes présentent, elle est sur son téléphone, Google traduction, en train de préparer son texte. Donc elle écrit des trucs dans sa langue et hop, c'est traduit en anglais et elle lit. Sauf que bon Google traduction, ce n'est pas un super bon niveau d'anglais et lire sur son téléphone pour une présentation à l'université, ça ne passe pas. Donc vraiment quelqu'un qui demandait que je... qui ne faisait rien, qui rajoutait du travail en plus, qui par bonne volonté et aussi bon bah intérêt, la présentation, c'était un truc où on était noté sur le groupe donc fallait que tout monde le fasse donc j'avais peut-être un intérêt aussi dedans. Mais bon devoir faire beaucoup de travaux en plus, pour au final, une personne qui juste n'en a rien à foutre et hop, c'est raté hein. J'ai dû travailler à fond sur le travail écrit afin de rattraper la note de la présentation. Et, j'ai eu le même problème avec d'autres membres de groupes. Où au final, même quand on va voir les professeurs pour leur en parler, les professeurs... Enfin, j'ai eu un professeur qui m'a dit clairement ...donc je leur ai dit que voilà, ils ne faisaient rien, c'était moi jusqu'à présent qui avait tout fait, et j'ai un professeur qui me dit clairement : « Vous êtes des adultes, démerdez vous. Ce n'est pas à nous de gérer ça. » Donc ça veut dire qu'eux, ils ne foutent rien et ils ont aucune répercussion à part rater. Sauf que bon, quand ils ne font rien, c'est qu'ils s'en foutent aussi de rater. Et moi, je me retrouve à devoir travailler, à devoir faire le travail en plus des autres. Et même une fois, où je vois ceux qui ne travaillent pas, qui vraiment ont une attitude je-m'en-foutiste incroyable, et qu'au final, rigole du travail que je dois faire quoi. Donc je travaille en plus et cetera, et que hop, et qui en rigole quoi. Alors, j'ai dit : « Non, c'est bon, j'arrête. » C'est pour ça que j'ai changé et c'est aussi pour ça que je pense que j'en ai marre aussi de l'université. C'est vraiment tous ces problèmes de travaux de groupe qui ont vraiment peser sur moi et sur ma santé. Enchaîner autant de nuits blanches, ce n'est pas bon pour la santé. Donc on aurait pu m'aider à ce niveau-là. C'est simple, je pense sincèrement que les professeurs... Je comprends aussi que ce n'est pas non plus leur job. Ils sont là en tant que professeur, en tant qu'enseignant, ils doivent partager leurs connaissances. Ils ne doivent pas non plus jouer le policier mais bon, quand il n'y a aucune répercussion, que l'étudiant il est dans le mal et en plus, ça se voit. J'ai eu beaucoup de commentaires sur à quel point j'avais des cernes pas possibles (*en rigolant*). Enfin vraiment, que l'étudiant, il est dans le mal et que le professeur, il dit clairement : « Je m'en fous, démerde-toi », ça décourage encore plus. Donc ça, je pense qu'avoir des retours des professeurs qui agissent, qui font quelque chose. Qu'il y est vraiment des répercussions sur leur comportement. Si vraiment ils ne foutent rien, qu'ils n'aient pas la

même note globale de tous les autres membres du groupe. Ce sont des trucs qui te découragent et que ne t'as pas envie de travailler, t'as pas envie de continuer

Intervieweur : D'accord. Pouvez-vous me décrire votre expérience en tant qu'étudiant ? Koteur, cercle, baptême...

Jackie : J'ai koté toutes les années même si je ne comptais pas koter au début. Sauf que le trajet prenait tellement de temps que je ne pouvais pas me permettre de perdre 4 h par jour. Je n'avais pas vraiment le choix donc j'ai dû koter. À part le kot, il n'y avait pas vraiment d'autres activités que je faisais sur le campus. Les kots-à-projets, ce n'était pas un kot-à-projet dans lequel j'étais. J'ai appris un peu trop tard ce que c'était que les kots-à-projets projet, j'avoue. Donc ça, peut être qu'il aurait eu un ou 2 qui m'aurait intéressé si j'avais été plus tôt. Les cercles, j'ai été intéressé et j'en ai rejoint un où j'ai même été le vice-président. Cependant, après deux ans, j'ai été découragé car on ne faisait jamais rien. Enfin, il y a des circonstances qui ont jouées mais la faute retombe principalement sur le président de l'époque qui était plus intéressé par se vanter de sa position et essayé dans profiter, voilà de manière pas très nette, plutôt que réellement faire quelque chose. Et au final, ceux qui ont rejoint, j'ai vite eu l'impression que c'était plus pour ajouter sur le CV que vraiment par intérêt envers le cercle même. Sinon, je pensais sincèrement que je me ferais baptiser. Avant de rentrer à l'université, je pensais ça sincèrement vu que j'ai membre de ma famille qui ont été baptisés et ils avaient encore une expérience de ça. Sauf qu'en fait au moment où j'ai dû le faire, la première année je l'ai manqué en rapport avec le COVID. Il y avait l'annonce qu'il n'y avait pas eu cette année-là et l'année suivante, l'annonce m'était passée sous le nez donc je n'avais pas vu les dates. Et c'est aussi que durant ces 2 ans, j'en ai appris plus sur le baptême et j'étais en mode : « Attends, t'es en train de me dire que je dois payer, c'était peut-être plus 50€, je dois en plus vendre bic, bouffe ou je sais pas quoi, pour en plus continuer à payer, et je dois en plus aller me faire humilier dans des activités. » Enfin, surtout que c'est des rites d'humiliation où c'est pas juste de l'humiliation, c'est vraiment juste infligé de la douleur. Je m'attendais peut-être à faire 2-3 activités un peu humiliantes, un peu connes, mais bon vu que t'es en groupe, ça passe un peu. Mais vraiment, il y a des activités où par exemple, il y en a, à un moment, qui avait des problèmes de genou. Lors du baptême, ils lui ont pété les genoux. Ils ont donné des coups dedans. Le lendemain, il s'est ramené en chaise roulante à l'université et il a continué le baptême donc ils lui ont rasé les cheveux et lui écrivent « vétéran de la guerre », un truc comme ça, sur le crâne. Enfin, ça ce n'est pas juste être humiliant, ça c'est juste être méchant. Enfin vraiment, péter les genoux et que le mec arrive en chaise roulante, c'est quand même dingue. Sans compter tous les autres trucs d'agression sexuelle qu'il y a aussi. Donc voilà, ça, je ne les ai pas faits. Donc, je kotais, j'ai eu un kot d'abord assez éloigné donc je devais quand même faire un trajet pour aller à l'université. Donc là, j'avoue que ces années-là, je ne profitais non plus, je n'avais pas trop d'activité sur le campus. J'avais quand même des potes mais je rentrais pratiquement directement après les cours. Après, j'ai pu koter sur le campus et j'étais aussi avec des amis. Là, je m'amusais quand même beaucoup. C'était déjà beaucoup plus agréable. C'est vrai que ça permet de décompresser des mauvaises expériences de l'université. Mais sinon, je ne participais quand même pas aux soirées. J'allais très peu aux soirées parce que je n'aime pas l'alcool. Je n'aime pas boire et c'était vraiment des soirées où pour avoir été au début, c'est vraiment on t'encourage, même on te force en fait, à boire. C'est limite on te prend le visage, on te prend une bouteille et on te la fout dans la gorge. Je ne supporte pas ce type d'ambiance donc voilà j'allais que rarement. Ouais voilà, enfin c'est ça mon expérience en tant qu'étudiant.

Intervieweur : Question suivante, est-ce qu'être étudiant, est un travail pour vous ?

Jackie : J'ai envie de dire oui parce que simplement, on te donne du travail. A l'université, on te donne des travaux à faire donc c'est un travail. On doit étudier, on doit faire les lectures, on doit faire les travaux de groupe. Le terme de travail est toujours présent. Donc oui voilà, on doit travailler, je pense que c'est un travail. Alors oui, certes pas rémunéré mais ça reste un travail.

Intervieweur : Quelles seraient les différences et les similarités entre être étudiant et le travail ?

Jackie : Bon, différence, t'es pas payé. Voilà donc ça, oui effectivement, c'est même toi qui payes pour aller à l'université. Similarité, tu dois quand même travailler pour les cours, tu dois aller en cours, tu dois faire les lectures, faire les trucs. Tu as du travail à faire quoi. Ouais voilà, enfin pour moi, c'est un travail quoi. Je ne vois pas trop quoi dire niveau... Enfin c'est un travail, tu passes du temps en cours, faut être concentré pour écouter le professeur, faut prendre note ; tu passes du temps à lire les trucs et faut les comprendre ; tu passes du temps à faire tous les travaux de groupe.

Intervieweur : Et ce serait ça le travail d'un étudiant ?

Jackie : Oui. Alors comme j'ai dit, pour moi, ce serait aller en cours, écouter le professeur, suivre les cours, faire les lectures donc les préparations du cours en fait, j'ai envie de dire. Faire les travaux que le professeur donne donc s'il faut faire un travail pour le cours. Surtout qu'en plus, certaines fois, il n'y avait pas d'examen final, c'était un travail à rendre donc évidemment, faut faire le travail. Etudier aussi pour les examens, préparer les examens.

Intervieweur : Quels étaient vos horaires de cours si vous vous en souvenez ?

Jackie : Oh alors, ça a changé quand même au fil des ans. Là, maintenant que je suis en master, j'ai beaucoup plus de temps. Enfin, niveau cours je parle. J'ai quand même moins de temps de cours. Parce qu'en bachelier, j'avais les cours et chaque cours avait pratiquement des séances de travaux pratiques en plus. Ce qui fait que c'est 2 h de cours mais de cours théorique et le lendemain, t'as 2 h de cours de pratique en plus. Tout d'un coup, t'as 4 h qui apparaissent comme ça. Le master ça va mieux vu que je n'ai pas de cours pratique. En master, peut-être 4h de cours par jour. Alors qu'en bachelier, là par contre, je faisais des journées de 8-18. Je commençais pratiquement tous les jours soit à 08h00 soit à 10h00 en vrai. Par contre, je finissais tout le temps, le plus tôt auquel je finissais, c'était à 16h00 et j'avais du 18. J'ai même eu des cours où je finissais à 21h00 donc faire un 8-21 ou c'était peut-être un 10-21. Mais enfin, enchaîner 10 h de cours d'affilée, c'était énorme. C'est un calvaire. Après, un bon jour, j'ai envie de dire, il avait peut-être 4 h. Voilà, j'avais quand même des petites demi-journées parfois mais c'était mal réparti. J'avais peut-être 2 h au matin et après j'ai un cours à 14h00 donc j'ai 4 h à combler. Mais j'avais beaucoup de journées où j'avais du 6, 8, 10 h de cours. Donc ça, c'était énorme, j'étais fatigué.

Intervieweur : Et, c'était plus ou moins que ce que vous vous attendiez avant d'entrer à l'université ?

Jackie : Je pensais que je travaillerais à l'université quand même. Donc moi, dès que je suis sorti des secondaires, j'ai regardé le programme pour voir ça équivalait, plus ou moins, à combien de cours par jours. Et en gros, j'étais en mode : Ah, j'en ai pour 8 heures. C'est comme quand j'étais en secondaire. » Voilà, j'avais calculé ça mais en fait, je n'avais pas compris comment cela marchait avec les quadrimestres. Je croyais que j'avais 1 h de chaque cours plus ou moins tous les jours. Ou quelque chose comme ça, je sais plus comment j'avais calculé. Mais non, ça ne marche pas du tout comme ça, à l'université. Déjà, ce sont plus des packs de 2 h que tu as et t'as pas tous les cours en même temps. En fait, t'as la moitié des cours le premier quadrimestre et puis, t'as l'autre moitié durant l'autre quadrimestre. Donc voilà, il y avait certains jours où c'était plus que ce que j'imaginai mais il y en a d'autres, où comme j'ai dit, parfois j'avais peut-être 4 h de cours, donc c'est quand même moins que ce que j'aurais imaginé.

Intervieweur : Alors quels étaient vos horaires de travail ?

Jackie : Le travail avec les lectures, les travaux et préparer ? Ça dépend, évidemment vu que t'as des semaines où t'as plus de travaux que d'autres. Il y a des semaines où fallait travailler. Je ne sais pas franchement. Moi, j'essaie quand même de tout préparer, de faire toutes les lectures qui étaient demandées, de faire les travaux. Je ne sais pas. Allez, peut être rajouter... Bah, les jours où j'avais un 8-18, je ne travaillais pas beaucoup après. Je rentrais, j'étais fatigué. Pour ceux, où j'avais cours à 08h00 et après, je n'avais plus cours jusque 14 h, là, les 4 h où je n'avais pas cours, je les passais à travailler pour les cours. Après, ça dépend. Je ne sais pas, peut-être 2

h par jour en plus de travaux et encore, il y a des jours où je ne travaillais pas comme ça. Je ne sais pas quoi dire.

Intervieweur : Aviez-vous la sensation d'être surchargé ?

Jackie : Ah ouais, ouais, ouais. Vraiment, j'avais l'impression de devoir travailler constamment. Je devais penser constamment au travail, à organiser l'agenda pour voir à quel moment je peux travailler et cetera. Donc ouais, ça, j'avais quand même l'impression. Enfin c'est aussi qu'il y avait beaucoup de cours où j'avais des cours pratiques donc des séances pratiques. Mais même ça, ces cours donnaient en plus des travaux. Donc par exemple, il y a les cours pratiques qui te demandent de faire des travaux. Ok, c'est des cours pratiques, pas de problème. Sauf que le cours théorique associé, te demande aussi de faire des travaux en plus. Donc parfois, rien que ce même cours, j'ai 3 travaux à rendre pour ce même cours la même semaine. Parce qu'il y a un travail à faire pour le cours en soi, il y a un travail à faire pour le cours pratique et le gros travail commun, faut aussi avancer dessus. Enfin, c'est quoi tous ces travaux. Donc ouais, j'avais l'impression que je devais tout le temps travailler, tout le temps, tout le temps, tout le temps. Et c'est aussi, comme j'ai dit, que j'ai eu aussi des groupes avec des personnes qui ne travaillent pas donc évidemment, j'avais l'impression de travailler plus, de travailler beaucoup. Mais oui, j'avais vraiment eu ces sensations que je dois tout le temps travailler et que je devais tout le temps y penser. D'ailleurs, il y a eu plusieurs fois où il y avait des sorties où j'étais invité et où je ne suis pas sorti parce que je devais travailler. Où j'ai dû passer une nuit blanche à travailler et je vois mes amis qui repassent pour vite fait, me voir, me rendre visite durant la nuit parce qu'eux, ils l'ont passé en soirée, à boire.

Intervieweur : Comment réussissez-vous vos années ?

Jackie : Avant d'entrer dans le blocus, toujours un peu de fatigue vu qu'il y avait beaucoup de travaux. Les gros travaux à rendre, c'est tout le temps avant le blocus donc toujours un peu fatigué avant le blocus. Et en fait, après, durant le blocus, donc moi, je me suis fait un toujours un programme où j'étudiais 8 h par jour. Parce que, la première année, il y avait une séance d'aide qui avait expliqué que c'est plus ou moins 8 h par jour. C'est bien. Donc j'ai toujours fait 8 h par jour. Et alors, la première année j'ai suivi ça sans problème et c'est une année où j'ai eu d'excellents résultats. J'ai eu un cours où j'ai eu 20 sur 20 et je crois que j'ai eu une moyenne de 14 pour la première année. Ce qui avait baissé la moyenne, c'était un cours de néerlandais où j'ai raté à cause de problème. Donc c'était l'année COVID et il y a eu beaucoup de problèmes pour suivre le cours à distance. Et aussi, je ne suis pas fait pour le néerlandais héhéhé. Je suis très mauvais en néerlandais donc ça, je l'ai raté. L'année suivante, j'ai pris une autre langue, espagnol. Donc en bac 2, j'avais espagnol 1 et en bac 3, j'avais espagnol 2 et 3 que j'ai donc eu la même année. Là par contre, espagnol, je ne savais pas aller tout le temps en cours parce qu'ils étaient souvent en conflit horaire avec d'autres de mes cours. Parfois, je ne savais pas aller en cours d'espagnol. Mais je réussissais quand même. J'ai toujours réussi à la première session, au premier coup de mes examens. Sauf le néerlandais, j'ai toujours tout réussi.

Intervieweur : Y a-t-il eu une évolution dans vos notes ?

Jackie : Ouais quand même vu que la première année, j'ai eu une moyenne de 14 et au fil du temps, les 8 heures que je me disais d'étudier par jour, il y a des fois où ce n'est pas possible. Le cours est tellement ennuyant, pas intéressant que je ne sais pas me concentrer autant de temps. Il y a des cours qui n'ont pas besoin d'autant de temps d'études. Et en fait, c'est que c'était dur d'étudier donc j'ai commencé à drastiquement... Au fil des ans hein, parce que je dis drastiquement, mais j'ai quand même beaucoup moins étudié. Par exemple, ma dernière année de bachelier, j'ai eu un horaire pas possible, où j'avais 10 cours pour un quadrimestre. C'était vraiment l'année où j'ai eu du 8-21 h, vraiment insupportable. J'étais fatigué. Là par contre, je n'étudiais pas vraiment durant le blocus. Là j'avais pas beaucoup de temps et donc je devais étudier 2 jours avant l'examen. Durant le blocus, j'avais dû le passer à faire les travaux à rendre et à peine à étudier. Au final, je devais étudier le jour avant, 2 jours avant ou même la nuit avant de passer l'examen. Je réussissais quand même le cours quoi mais c'est clair qu'au lieu de viser

le maximum, j'ai commencé à me satisfaire d'un 10/20. C'est bon, c'est réussi, c'est passé. Ma moyenne a quand même diminué. Je pense me rappeler que ma moyenne générale était quand même toujours de 14, vu que j'ai une mention à la fin. Mais j'étais peut être plus près du 12 de moyenne dans ma 3e année de bachelier. Pour mon année de master, donc j'ai changé mais j'ai quand même réussi tous mes cours. Par contre, je pense qu'il y a des cours que j'ai réussis à 10. Pas tous quand même mais certains que j'ai réussis à 10, à 14 et j'avais peut-être une moyenne de, je sais pas, peut-être une moyenne de 12-13. Elle a quand même changé. J'ai l'impression que c'était pire que ça mais en vrai, non je ne pense pas.

Intervieweur : Avec votre expérience actuelle, auriez-vous quand même choisi d'aller à l'université ou auriez-vous préféré autre chose ?

Jackie : Comme j'ai dit, j'y ai déjà pensé. Je pense que j'aurais préféré un truc plus manuel donc si j'avais... Enfin, c'est aussi que je n'ai pas dit mais c'est aussi mes problèmes de santé qui font que je n'avais pas les capacités physiques. Je ne me sentais pas capable de suivre un cours manuel, de faire des études manuelles parce que je n'avais pas le cours en état. Maintenant, si j'aurais pu passer ces 5 années à l'université, j'aurais préféré les passer dans une haute école à apprendre la plomberie, le chauffage, l'électricité et cetera. J'aurais préféré vraiment ça et déjà commencer après à aller sur le monde du travail. Je pense que j'aurais fait autre chose directement. Vraiment l'université, elle m'a dégoûté. J'en peux plus, j'ai hâte de finir, héhé. C'est aussi pour ça que j'ai changé. J'étais en mode : « Si je dois continuer encore un an, je vais finir le plus vite possible. » Et avec les cours en commun que j'ai réussis, je n'ai pas autant de cours cette année comparé aux autres années.

Intervieweur : Quelle est votre image d'étude universitaire ou d'étudiant ?

Jackie : Au début, j'avais quand même une image dans la continuité des études secondaires. Donc pareil, de travailler les 8 h, d'avoir des devoirs à faire et cetera. J'avais quand même cette image. Alors maintenant, j'ai toujours cette image d'étudiants qui travaillent mais j'avoue que j'ai aussi fortement l'image de l'étudiant fêlard, qui glande un peu, qui ne va pas en cours même. Il y en a beaucoup que j'ai connu qui n'allait jamais en cours mais qui réussissaient quand même. Souvent aussi, c'est parce qu'il y avait des travaux de groupes et c'était les autres qui travaillent pour eux. Quand même cette idée-là qui est assez forte. Je vois quand même l'étudiant qui travaille mais je pense maintenant que l'image de l'étudiant fêlard est plus forte dans mon esprit que comparé à celui qui travaille. Enfin, pour le blocus, là ouais faut travailler, en tout cas un étudiant qui réussit. C'est quand même un truc qui me dégoûte un peu, c'est à quel point les gens... Tu as l'impression qu'ils font la fête mais c'est pour boire. Leur but, ce n'est pas de passer un bon moment, c'est juste de boire, de saouler la gueule et même de saouler d'autres personnes et essayer de profiter d'elles. Ça, c'est un truc que... Cette image de l'université je n'avais pas ça. Je n'avais pas cette image, un peu de profiteur, d'harceleur en fait, même j'ai envie de dire. Vraiment de personnes qui sont prêts à tout pour essayer de baiser et même, si c'est drogué des personnes. C'est inquiétant mais j'ai vraiment que cette image-là de l'étudiant fêlard qui va se bourrer la gueule, juste pour se bourrer la gueule et qui va bourrer la gueule de quelqu'un juste pour soit, bourrer la personne, soit, pour essayer de profiter d'elle.

Intervieweur : Quelque chose à ajouter ?

Jackie : En réalité, je pense que j'ai assez parler de tout.

